



BIBL. NAZ.

Vitt. Emanuele III

Racc.

De Marinis

B

464(2)

NAPOLI

1530

180 20

3 26

100

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

Racc.

De Marinis

B

16h

NAPOLI

De M. de M. 164
4530

LETTRES

ET

MÉMOIRES

DU

ARÉCHAL DE SAXE.

TOME III.

THE

OF

THE

OF

THE

THE

81514 SEN
L E T T R E S

E T

M É M O I R E S

CHOISIS

PARMI LES PAPIERS ORIGINAUX

D U

MARÉCHAL DE SAXE,

*Et relatifs aux Événemens auxquels il a eu
part, ou qui se sont passés depuis 1733
jusqu'en 1750, notamment aux Campagnes
de Flandre de 1744 à 1748.*

T O M E I I I.

A P A R I S,

Chez J. J. SMITS et Compagnie, rue des Marais,
N°. 2, fauxbourg Germain.

*L'an second de la République Française, 1794,
(vieux style.)*





AVERTISSEMENT

POUR

LE TROISIÈME VOLUME.

LA Pièce intitulée : *Ordre du Roi pour mettre aux ordres du Maréchal de Saxe l'armée du Prince de Conti*, en date du 10 août, et qui se trouve page 15, est déplacée ; elle doit se lire immédiatement après la lettre écrite le 6 août par le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson, et qui finit page 26.

Il faut supprimer, à la page 282, ces mots, *du 29 octobre*, qui suivent le titre, *Extrait d'une lettre de La Haye*.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO, ILL.

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911

1912

1913

1914

1915

1916

1917

1918

1919

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

A O U T 1746.

Dates.	Pages.
1. <i>Le Maréchal de Noailles au Maréchal de Saxe.</i>	1
1. <i>Le Prince de Conti au Maréchal de Saxe.</i>	2
2. <i>Le même au même.</i>	5
2. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe,</i>	6
2. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson,</i>	8
3. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte de Clermont,</i>	11
3. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte de Lowendal.</i>	12
3. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	12
4. <i>Le Maréchal de Noailles au Maréchal de Saxe.</i>	14
10. <i>Ordre du Roi pour mettre aux ordres du Maréchal de Saxe l'armée du Prince de Conti.</i>	15
6. <i>Le Marquis de la Chétardie au Chevalier de Girardon.</i>	16
6. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	22
10. <i>Le Maréchal de Saxe au Prince de Conti.</i>	26
10. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	27
11. <i>Le Comte de Clermont au Maréchal de Saxe.</i>	30
12. <i>Le Prince de Conti au Maréchal de Saxe.</i>	32
13. <i>Le même au même.</i>	32
12. <i>Le Maréchal de Saxe au Prince de Conti.</i>	33
15. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	34

Dates.	Pages.
15. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte de Bathiani.</i>	38
18. <i>Le Maréchal de Saxe à</i>	39
18. <i>Le Marquis de la Chétardie au Chevalier de Girardon.</i>	40
19. <i>Le Maréchal de Saxe au Marquis de Clermont-Gallerande.</i>	61
22. <i>Le Comte de Joyeuse au Maréchal de Saxe.</i>	62
22. <i>Le Comte d'Etrées au Maréchal de Saxe.</i>	64
23. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	65
24. <i>Le Marquis de Clermont-Gallerande au Maréchal de Saxe.</i>	69
25. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	70
26. <i>Le Maréchal de Saxe à</i>	71
26. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte de Ségur.</i>	73
27. <i>Le Comte de Ségur au Maréchal de Saxe.</i>	75
27. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	77
28. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte de Lowendal.</i>	80
29. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	81
29. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	83
<i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	86
<i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	87

SEPTEMBRE.

2. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	91
2. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte de Lowendal.</i>	93
4. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Etrées.</i>	94
<i>Le Maréchal de Saxe à M. du Chayla.</i>	95
4. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	96
5. <i>Investissement et préparatifs du siège de Namur.</i>	98

T A B L E.

ix

<i>Dates.</i>	<i>Pages.</i>
5. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	104
5. <i>Le même au même.</i>	108
6. <i>Le Comte de Clermont au Maréchal de Saxe.</i>	112
7. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	115
<i>Le Maréchal de Saxe à . . .</i>	119
9. <i>Le Maréchal de Noailles au Maréchal de Saxe.</i>	119
9. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	127
11. <i>Le Marquis de la Chétardie au Chevalier de Girardon</i>	130
12. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	139
13. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	141
14. <i>Le Comte de Clermont au Maréchal de Saxe.</i>	144
14. <i>Le même au même.</i>	145
16. <i>Le même au même.</i>	148
16. <i>Le Comte de Lowendal au Maréchal de Saxe.</i>	150
16. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	151
17. <i>Le Comte de Clermont au Maréchal de Saxe.</i>	159
17. <i>Le même au même.</i>	161
16. <i>M. de Châtillon au Comte de Clermont.</i>	162
18. <i>Mémoire sur les projets des ennemis.</i>	165
19. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	167
19. <i>Le Comte de Clermont au Maréchal de Saxe.</i>	171
20. <i>Le même au même.</i>	172
19. <i>Détail sur la prise de Namur , envoyé par le Comte de Clermont.</i>	174.
19. <i>Articles et conditions proposés pour remettre la ville de Namur aux troupes de S. M. T. C.</i>	176
<i>Le Maréchal de Saxe au Roi de Prusse.</i>	181
20. <i>Le Maréchal de Noailles au Maréchal de Saxe.</i>	185
21. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	185
21. <i>Mémoire du cours du Demer, depuis Mun-</i>	

Dates.	Pages.
<i>ter-Weesen jusqu'à Hasselt.</i>	189
22. <i>Le Marquis de Clermont - Gallerande au Maréchal de Saxe.</i>	193
23. <i>Le même au même.</i>	194
23. <i>Le Comte de Clermont au Maréchal de Saxe.</i>	195
23. <i>Le Comte de Lowendal au Maréchal de Saxe.</i>	197
24. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	199
24. <i>Le Comte de Clermont au Maréchal de Saxe.</i>	201
25. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	202
27. <i>Le même au même.</i>	205
25. <i>Le Comte de Clermont au Maréchal de Saxe.</i>	205
26. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte de Clermont.</i>	207
26. <i>Le Comte de Clermont au Maréchal de Saxe.</i>	209
27. <i>Le même au même.</i>	211
28. <i>Le même au même.</i>	213
28. <i>Le même au même.</i>	214
29. <i>Le même au même.</i>	215
30. <i>Le même au même.</i>	216
30. <i>Le même au même.</i>	217

OCTOBRE.

1. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	217
1. <i>Le Comte de Clermont au Maréchal de Saxe.</i>	219
<i>Capitulation et conditions pour la garnison Hollandaise et les troupes Autrichiennes qui se trouvent au château de Namur, le 30 septembre.</i>	221
1. <i>Supplément à la capitulation.</i>	226
1. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte de Clermont.</i>	229
1. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	231
2. <i>Le Comte de Clermont au Maréchal de Saxe.</i>	232
2. <i>Le Marquis de la Chétardie au Chevalier de Girardon.</i>	233

T A B L E.

Dates.	Pages.
3. <i>Le Roi de Prusse au Maréchal de Saxe.</i>	240
<i>Le Maréchal de Saxe au Comte de Clermont.</i>	243
7. <i>Le Comte de Clermont au Maréchal de Saxe.</i>	243
9 au 10. <i>Disposition pour l'armée.</i>	244
9 au 10. <i>Ordre pour l'armée.</i>	245
11. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	247
11. <i>Relation de la bataille de Raucoux.</i>	249
13. <i>Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.</i>	266
14. <i>Le Maréchal de Saxe au Roi de Prusse.</i>	272
18. <i>Le Poète Piron au Maréchal de Saxe.</i>	276
21. <i>Le Cardinal de Rohan au Maréchal de Saxe.</i>	278
29. <i>Extrait d'une lettre des environs de Mayence.</i>	279
31. <i>Le Comte de Lowendal au Maréchal de Saxe.</i>	281

N O V E M B R E.

3. <i>Extrait d'une lettre de La Haye.</i>	282
<i>Etat de l'emplacement pour les troupes pendant l'hiver de 1746 à 1747, avec les districts des Officiers-Généraux employés sur la frontière des Pays-Bas.</i>	284
9. <i>Le Comte de St.-Germain au Maréchal de Saxe.</i>	288
9. <i>M. Dufour au Maréchal de Saxe.</i>	289
25. <i>Le Marquis de la Serre au Maréchal de Saxe.</i>	291
28. <i>Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.</i>	293
28. <i>Le Comte d'Argenson aux Députés des Etats de Brabant.</i>	294

D É C E M B R E.

4. <i>Le Comte de St.-Germain au Maréchal de Saxe.</i>	295
--	-----

25. *Le Comte d'Argenson au Maréchal de Saxe.* 297
*Régimens qu'on propose de faire marcher
 vers le Hainaut et le Comté de Namur.* 300
26. *Le Maréchal de Saxe au Comte d'Argenson.* 301

Fin de la Table du troisième Volume.

LETTRES

L E T T R E S
E T
M É M O I R E S
C H O I S I S
P A R M I L E S P A P I E R S O R I G I N A U X
D U

MARÉCHAL DE SAXE,

Et relatifs aux Événemens auxquels il a eu part, ou qui se sont passés depuis 1733 jusqu'en 1750.

*Le Maréchal DE NOAILLES au Maréchal
DE SAXE.*

« Du premier août 1746.

JE suis infiniment sensible, mon très-cher et très-aimé Maréchal, à votre attention, de me faire part de votre situation. Si vous avez une affaire, j'espère tout de vous, mon brave Comte, et je verrai vos lauriers d'un œil de complaisance, que personne ne portera plus loin que moi : je ne puis, en même-temps vous dissimuler que je suis très-fâché de n'être pas auprès de vous pour vous servir.

Tome III.

A

d'Aide-de-Camp ; je vous prie de croire que je porterois vos ordres avec zèle, exactitude et grand plaisir.

Le chemin que prend M. le Prince Charles peut également le porter sur vous, s'il a envie de dégainer ; il peut aussi le conduire sous Namur, où il y a une fort bonne position pour une armée, même inférieure, et ce seroit le parti que devraient prendre des gens sages. L'événement d'une bataille est toujours incertain ; mais si les Alliés de la Reine d'Hongrie en perdent une, il ne restera plus rien à cette Princesse dans les Pays-Bas, et nous serons bien proche de MM. les États-Généraux.

Je fais des vœux au Ciel pour le Roi, pour ma patrie et pour mon cher Comte, plus jaloux de sa gloire que de la mienne propre. Adieu, mon cher Maréchal. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Le Comte de Noailles est avec vous actuellement. J'envie son sort ; j'espère que vous en serez content, s'il y a lieu. Je ferai au Duc d'Ayen le plaisir de lui dire que vous vous êtes souvenu de lui.

*Le Prince DE CONTI au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp sous Charleroi, le premier août 1746.

J'ai reçu cette nuit, M. le Maréchal, votre lettre du 31 à 9 heures du soir, qui m'a fort

surpris, et que je n'ai pas conçue. Je ne vous ai point parlé de retirer le Comte d'Etrées dans d'autres cas que celui où les ennemis, appuyant sur la Sambre avec des ponts dessus, vous y appuyant aussi, et étant couvert de l'Orneau, il y auroit plus à craindre du côté de la rive droite de la Sambre, et il seroit nécessaire d'y avoir une tête plus forte que celle que j'y ai.

Le Comte d'Etrées a été renforcé d'une grande partie du camp de M. de Lautrec, dont le reste demeure en son ancienne place, tant pour soutenir Mortaigne, que pour être à portée de fournir aux services dont mon camp peut avoir besoin. M. de Mortaigne, porté à la droite de M. d'Etrées, fait, je crois, l'effet que vous pouvez desirer, et vous savez que la position de M. d'Etrées ne vous est pas inutile, puisqu'il garde l'Orneau sur votre droite, et que de-là il sera plutôt à vous que les ennemis, à qui assurément ces renforts, à portée de vous, doivent en imposer. Ce n'est donc pas sans fondement que je m'étonne de la lettre que vous m'écrivez, du parti que vous me proposez, pour la conservation de l'armée du Roi, de la ramener à Louvain, et de l'empressement avec lequel vous me demandez réponse, pour vous décider sur ce parti. Ma lettre d'hier, les précédentes, les dispositions que vous me voyez faire depuis un temps, auroient dû, me semble, vous persuader que j'ai fort à cœur de concourir au bien de la chose.

A la distance où vous êtes de moi, le Comte d'Etrées, avec ce que je lui ai envoyé, et même avec ce que, suivant les circonstances, je pourrois lui envoyer encore, est toujours à votre service. Si, ce que je ne crois pas bon à faire, vous veniez plus près de moi, qu'on marchât sur vous, et que, sans interrompre trop long-temps, ni risquer le siège, je fusse à portée d'y marcher; en ce cas, ce n'est plus le Comte d'Etrées que je vous offre, je marcherois avec l'armée, si, même après avoir envoyé à M. le Comte d'Etrées tout ce dont j'ai cru pouvoir me dégarnir, tant par rapport à la circonvallation qu'il faut que je tiennne, que par rapport à ce qui est à fournir pour les travaux du siège, vous ne vous trouvez pas assez renforcé, en cas que les ennemis marchent à vous, je suis tout prêt, aux risques d'un secours que les ennemis pourroient jeter dans Charleroi, aux risques de suspendre l'activité du siège, de rassembler mon armée et de la mener combattre avec vous.

Si, d'après la conduite que ma façon de penser m'a fait avoir, et que les circonstances me déterminent à tenir, vous voulez vous en aller à Louvain, il faut m'en avertir, M. le Maréchal, pour que je sauve mon canon; si, au contraire, vous continuez à vouloir couvrir le siège de Charleroi, vous pouvez compter de ma part, et selon les circonstances, comme je viens de vous le dire, sur tous les secours possibles;

mais je vous répéterai encore , qu'il me paroît urgent de pourvoir à vos marches par votre droite , et à vos ponts sur la Sambre , ainsi qu'à envoyer quelqu'un en qui vous ayez confiance , pour visiter le pays qui est à sa rive droite , et qui n'offre pas des moyens de se placer sans avoir été reconnu.

Autre du même du 2 août.

Je reçois votre lettre , M. le Maréchal. Sur ce que vous me mandez , je me mettrois en marche dès ce soir , si la capitulation étoit finie ; mais elle ne l'est pas. D'ailleurs , le temps de nous rassembler , nous mèneroit encore à la pointe du jour , à laquelle , si la capitulation s'achève , je partirai , marcherai sur Sombref , pour être à portée de vous joindre en cas de besoin , et compte , en ce cas , vous mener , y compris les camps du Comte de Lautrec , du Comte d'Etrées , de Mortaigne et les hussards , environ 40 bataillons et 97 escadrons , étant obligé de laisser ici quelques troupes , tant à notre parc qu'à nos ponts.

Je mande à Mortaigne et au Comte d'Etrées , de toujours bien masquer les débouchés du Mazy et de Gemblours , et de vous joindre si vous êtes attaqué ; en ce cas , ayez la bonté de le faire avertir : je ne doute pas , comme vous me le mandez , que pour aujourd'hui ce ne soit qu'une reconnoissan-

ce. Je crois que le renfort de mon armée pourra faire passer aux ennemis l'envie de nous venir chercher. Je crois bien intéressant que nous puissions nous voir ; je suis malingre , cela ne m'empêchera pas d'aller à Conroi demain , si vous pouvez m'y venir voir ; et même , si vous ne le pouvez pas , (ce qui seroit signe de combat) , de vous joindre à tire-d'aile avec toutes les troupes que je pourrois mener.

*Le Comte D'ARCONSON au Maréchal
DE SAXE.*

[A Choisi , le 2 août 1716.

J'ai reçu successivement , Monsieur , par les trois couriers que vous m'avez dépêchés , les trois lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 29 , 30 et 31 du mois dernier. Le Roi a appris , avec la plus grande satisfaction , la marche forcée que vous avez faite de Parck sur Walheim , et S. M. l'a regardée comme un de ces coups de maître qui déconcertent les projets d'un ennemi qui s'étoit flatté de vous surprendre et de vous prévenir. Il n'y a pas , en effet , d'apparence qu'il ose vous attaquer aujourd'hui dans une position où il ne peut venir à vous que par un défilé , au débouché duquel il vous trouve préparé à le recevoir. S. M. voit bien cependant , que l'intérêt politique et militaire demande également , que vous réunissiez tous les avantages qui peuvent servir à inti-

mider l'ennemi, et à faire avorter plus sûrement les projets fastueux que les Alliés ont annoncés dans toutes les cours de l'Europe, pour suspendre les dispositions de paix auxquelles elles paroissent incliner. S. M. approuve donc, Monsieur, que vous employiez tous les moyens possibles pour parvenir à ce but, et c'est en le présentant sous cet aspect à Mgr. le Prince de Conti, qu'elle ne doute pas que ce Prince n'y concoure de tout son pouvoir, en préférant l'intérêt même du siège, dont il est chargé, à celui d'en imposer à un ennemi présomptueux, et qui ne devoit pas l'être devant vous. Vous pouvez donc, Monsieur, vous adresser à lui avec confiance, et je connois trop son amour pour le Roi et pour l'Etat, pour n'être pas persuadé que la confiance qu'il aura dans la sagesse de vos vues, sera encore plus puissante sur lui que la crainte de votre retraite sur Louvain, qu'il ne croira jamais que vous ayez pensé sérieusement à faire dans la circonstance où nous sommes. La communication de Valenciennes à Mons, et celle de Mons à l'armée, sont entièrement dégarnies, à ce que me mande Mgr. le Prince de Conti. J'ai pris la liberté de le représenter au Roi, et que, par conséquent, il étoit impossible qu'il pût penser, dans le moment présent, à joindre l'armée, jusqu'à ce que cette communication soit rétablie; c'est sur quoi vous aurez la bonté de vous concerter avec S. A. S., sans intéresser cependant l'objet essentiel de votre armée.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARGENSON.*

2 ou 3 août 1746.

J'espère que vous aurez reçu, Monsieur, la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire avant-hier au soir, et qu'un de mes courriers doit vous avoir remise.

J'étois parti de Louvain le 29 au soir, avec 12 compagnies de grenadiers et 12 piquets, les carabiniers, mon régiment de cavalerie légère, les hussards de Beausobre et Septimanie; la Maison-du-Roi m'avoit joint en passant auprès de Wavre. Pour porter d'abord une tête dans cette partie-ci, je fis occuper par les 12 compagnies de grenadiers et les 12 piquets la trouée des Cinq-Etoiles; mais M. de Goville, Brigadier, qui commandoit ce détachement, outrepassa de 5 ou 600 pas le cabaret des Cinq-Etoiles, qui forme positivement la trouée, et s'est arrangé dans une croisée de chemin, le cul dans le bois, où il pouvoit être tourné et enveloppé. Il me fit savoir hier au matin, qu'il paroissoit quelques troupes de cavalerie. Comme ce poste est à une demi-lieue d'ici, je fis sur-le-champ monter à cheval les piquets de la droite, avec 12 compagnies de grenadiers, et je m'y rendis moi-même: y étant arrivé, je vis effectivement qu'il n'y avoit que des hussards qui voltigeoient dans

la plaine , et comme M. de Goville s'étoit un peu retranché dans ce poste , je l'y laissai , quoiqu'il ne me parût pas trop bon ; je chargeai M. de Lowendal , qui étoit avec moi , de le disposer autrement , lorsque le corps de troupes qu'il commande seroit arrivé , et qui étoit en pleine marche pour s'y rendre ; je laissai 12 compagnies de grenadiers , qui étoient commandées par M. de Salency , à la cense des Cinq-Etoiles , et voulant reconnoître les revers des bois , qui se trouvent derrière et devant mon camp , je marchai avec les piquets de cavalerie par ma gauche. A peine avois-je fait une demi-lieue , que j'entendis un feu très considérable , pour être une attaque , ce qui me fit craindre que ce ne fût une pétarade. Je tournai bride sur-le-champ , et me portai au poste de M. de Goville , qui étoit investi de toutes parts. Il étoit temps que j'arrivasse : le combat se rétablit , et ayant tiré trois compagnies de grenadiers du poste de M. de Salency , que M. d'Armentières mena tout au-travers des hussards à M. de Goville , l'infanterie des ennemis , qui attaquoit M. de Goville par-dedans le bois , commença à se retirer , les hussards de Beausobre , étant arrivés sur ces entrefaites , poussèrent les hussards ennemis avec beaucoup de valeur et d'opiniâtreté. Sur ces entrefaites arriva la tête du corps que commande M. de Lowendal , sur quoi les ennemis , qui étoient au nombre de 4000 hommes ou environ , à ce que j'ai pu juger , car je ne pouvois voir ce

qui étoit derrière le bois, commencèrent à faire leur retraite. Quelques prisonniers, que nous avons faits, ont dit que le Prince y étoit; mais je n'ai pas pu savoir si c'étoit le Prince Charles ou le Prince de Waldeck. Cette affaire a duré près de 4 heures; nous y avons perdu deux Capitaines de grenadiers, et plusieurs autres Officiers. Je ne sais pas encore le nombre des morts et des blessés. Je n'ai pu encore depuis savoir la véritable position des ennemis, ni vers où ils dirigent leur marche; peut-être sont-ils restés en place, pour aviser au parti qu'ils voudront prendre: il me paroît qu'ils croyoient me devancer dans ce camp-ci, et qu'ils avoient poussé ce corps en avant pour s'emparer de la trouée des Cinq-Etoiles, ce qui ne leur ayant pas réussi, ils-pourroient bien passer la Mehaigne, pour se porter sur la Sambre. M. le Comte d'Etrées a marché avant-hier avec le corps qu'il commande, en descendant l'Orneau sur les débouchés du Mazy. Je ne sais où est M. de Mortaigne, ni M. de Lautrec, qui ont tous deux des corps détachés de l'armée que commande M. le Prince de Conti.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
DE CLERMONT.*

Au Camp de Walheim, le 3 août 1746.

MONSIEUR,

Les ennemis ont passé la Mehaigne, et marchent sur le Mazy, ainsi nous voilà à-peu-près dans la certitude que nous ne serons pas attaqués ici. Je fais faire demain un mouvement à l'armée, qui ne fait que changer la position du camp : je mets ma gauche vers le corps de M. de Lowendal, et la droite derrière Gemblours, faisant face au ruisseau.

Vous resterez, Monseigneur, si vous le jugez à propos, où vous êtes. Il est question maintenant d'assurer nos derrières avec Louvain, pour cela voudriez-vous bien, Monseigneur, faire demain un détachement d'environ deux mille hommes, qui dirigeant d'abord sa marche sur St-Trond, se rabattroit ensuite sur Judoigne, où il passera la Gete, poussant quelques détachemens sur sa droite, qui reviendront le joindre à Judoigne, où il restera quelques heures en halte. De-là il poussera des détachemens vers Tirlemont, vers Louvain, et donnera la poussée à tous les hussards qui pourroient se trouver dans cette par-

tie-là. Ce détachement rentrera le 6 dans le corps qui est à vos ordres.

V. A. S. trouvera ci-joint copie de la lettre que j'écris à M. de Lowendal, pour que l'Officier qui commandera votre détachement soit prévenu de celui de M. de Lowendal qui sera sur sa route. Je crois, Monseigneur, que vous approuverez mon idée.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
DE LOWENDAL.*

Mon cher Comte, je vous envoie copie de la lettre que j'écris à M. le Comte de Clermont. Je vous prie d'envoyer un détachement de trois mille hommes ou environ, avec deux pièces de canon, vers Ramillies, qui remontera une des sources de la Gete, la laissant sur sa droite jusqu'à Ramé, et reviendra vous joindre après-demain en passant par Chaumont.

Si les hussards qui sont dans cette partie-là ont de l'infanterie avec eux, il faudra tâcher de les pousser pour attraper l'infanterie.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARCONSON.*

Au Camp de Walheim, le 3 août 1746.

Les ennemis ont passé en plus grande partie la Mehaigne, et ont poussé une tête

au camp du Mazy, que l'on voit du château de Conroi; j'ai été cet après-midi pour m'y aboucher avec M. le Prince de Conti.

Nous sommes convenus que je changerai mon camp, en mettant ma gauche à la trouée des Cinq-Étoiles, où je laisse M. de Lowendal avec le corps qu'il commande, et ma droite ira au ruisseau qui descend dans l'Orneau au-dessous de Gemblours; M. le Prince de Conti appuiera demain sa gauche à Conroi, et sa droite tirant vers Haune. Cette position embrasse un terrain de près de cinq lieues d'étendue, et il sera à propos de la garder jusqu'à ce que les tranchées devant Charleroi soient comblées, après quoi il faudra prendre d'autres positions.

Notre frontière sera indubitablement inquiétée par les troupes légères des ennemis; c'est un mal auquel je ne sais point de remède, à moins que M. le Prince de Conti ne veuille envoyer de ce côté-là M. de Mortaigne avec les compagnies franches, qui pourront en imposer aux petits partis que les ennemis pourroient envoyer dans cette partie; mais cette opération dépend de la volonté du Roi, et je ne saurois y contribuer.

M. le Prince de Conti ne voudra jamais se dégarnir ni marcher de ce côté-là avec un petit corps, et s'il y porte avec toutes les troupes qui sont sous ses ordres, cette armée ne pourra rien entreprendre de digne de la puissance du Roi.

J'envoie demain deux détachemens de trois mille hommes chacun vers Tirlemont et Louvain , pour chasser les hussards et les pandours qui infestent mes derrières.

Si le Roi vient ici , il faudra que j'en sois instruit quatre jours à l'avance , parce qu'il faudra que je pousse un gros détachement sur Mons par échelons , pour servir d'escorte à S. M.

Je n'aurai plus l'honneur de vous envoyer de couriers , à moins qu'il n'y ait quelque chose qui mérite votre attention.

*Le Maréchal DE NOAILLES au Maréchal
DE SAXE.*

Du 4 août 1746.

Je ne puis vous dire assez , mon très-cher Maréchal , la satisfaction que j'ai eue ce matin , en apprenant la prise de Charleroi , la marche de M. le Prince de Conti pour se joindre avec vous , et les deux aventurés du premier et du deux de ce mois ; je m'attends que dans peu nous verrons faire un mouvement rétrograde à Monsieur le Prince Charles : ce n'étoit guère la peine de venir de si loin pour une telle besogne. Continuez , mon cher , et très-cher Maréchal , il ne sauroit vous arriver tant de bonheur , tant de gloire et tant d'honneur , que je ne vous en souhaite encore davantage.

Nous ignorons encore parfaitement la dernière résolution du maître, soit pour aller ou pour demeurer : l'incertitude est un furieux tourment, sur-tout pour un vieux militaire.

Je vous demande en grace de me faire écrire de vos nouvelles régulièrement, ou par le Comte de Noailles, quand vous l'aurez auprès de vous, ou par le gros cochon de Codère, qui n'a rien de mieux à faire ; dites-le lui, mon cher Comte, je vous prie de ma part.

DE PAR LE ROI.

S^A MAJESTÉ ayant permis à Monsieur le Prince de Conti de revenir auprès d'elle, et étant nécessaire de pourvoir en son absence au commandement de l'armée qu'elle lui avoit confié, et avec laquelle il vient de faire les conquêtes de Mons, St. Guilain et Charleroi, S. M. mande et ordonné à tous ses Lieutenans-Généraux, Maréchaux-de-Camp, Brigadiers, Colonels, Chefs et Conducteurs de ses troupes, Officiers d'artillerie, Ingénieurs, et généralement à tous ceux qui sont employés en ladite armée, de reconnoître, en l'absence de Monsieur le Prince de Conti, le Sieur Maréchal Comte de Saxe en qualité de Commandant en chef de ladite armée, et de lui obéir et entendre en tout ce qu'il leur ordonnera pour le

service de Sa Majesté , comme ils feroient ou pourroient faire à sa propre personne , sous peine de désobéissance : car telle est la volonté de S. M. Fait à Versailles, le 10 août 1746.

Signé LOUIS.

Et plus bas, M. P. D. V. D'ARGENSON.

*Le Marquis DE LA CHETARDIE au
Chevalier DE GIRARDON.*

Au Camp d'Orto , le 6 Août 1746.

Le corps d'Autrichiens , mon cher Girardon , qui s'étoit porté le 15 juillet à Quarticello , s'étendit le 19 par sa droite , et la porta à Pittolo.

M. le Maréchal fut reconnoître le 20 tout le bas Lambro , ainsi que la rive du Pô , jusqu'à la Minudra , passant pour cet effet par Ponte-Mariotti , Ponte-Castellazo , Corte-St.-Andrea , Butarone et Sommaja.

Les Autrichiens , dans la vue de nous engager , par leurs mouvemens , à nous déplacer , rappellèrent M. de Roth et le corps qu'il avoit à Aqua-Negra , et lui firent passer le Pô le 21. M. de Nadasti vint successivement renforcer la droite à Pittolo. La gauche , par ce renfort , put s'étendre jusqu'à St.-Nicolo , où , suivant les uns , le Roi de Sardaigne avoit établi son quartier-général , et , selon d'autres , à Rottofredo.

Cette

Cette démonstration nouvelle de leur part n'ayant rien produit de la nôtre , M. de Roth repassa le Pô , et revint avec son corps occuper le 22 Aqua-Negra.

M. de Mailly fut le 24 prendre le commandement des troupes qui étoient à Chignolo ; M. de Mirepoix , qu'il y relevoit , partit incontinent pour Lodi , pour se rendre de là incognito à Gênes , et y recevoir les renforts que nous attendions de France et de la communication.

La nécessité d'être plus en mesure , pour soutenir en force le Lambro , déterminâ M. le Maréchal à faire avancer le 25 son infanterie à Orio. La brigade d'Anjou , qui en étoit peu éloignée , se trouvant toujours à Ponte-Mariotti , fut envoyée à Corte-St.-Andrea ; M. de Tobyn , Brigadier au service d'Espagne , vint occuper St.-Colomban avec 1500 hommes ; M. de Stuard , qui y étoit , fut détaché à Butarone , notre cavalerie resta à l'Hospidaletto , et M. de la Chetardie fut laissé à Casal-Pustestengo , avec les régimens d'infanterie de Foix , et d'Ecars , cavalerie. M. de Grammont partit ce jour-là pour se rendre à Gênes , de la même manière et pour le même objet qui y appelloit M. de Mirepoix.

Dans la nuit du 25 au 26 , on crut que Chignolo alloit être attaqué , l'alerte fut générale ; les brigades de Poitou et de la Reine vinrent en conséquence se placer à l'extrémité des deux ponts que nous avions sur le Lambro ; M. de la Chetardie s'avança avec

ses troupes jusqu'à l'Hospidaletto , et l'Infant y arriva le matin suivi de 17 bataillons et de 14 escadrons. L'état de défense où s'étoit mis M. de Mailly , en ayant imposé à l'ennemi , il se retira ; M. de la Chetardie retourna à Casal-Pustestengo , et tout auroit repris sa forme première , si S. A. R. , pour être plus à portée de nous donner de prompts secours , n'avoit voulu rester et établir son quartier-général à l'Hospidaletto.

La garde de Chignolo , et l'étendue nécessaire de ses postes , comportant un service excessif , auquel il devenoit indispensable que toutes les troupes fournissent successivement , la brigade de la Reine y fut relevée par celle des Gardes-Lorraines.

En vue de s'assurer les subsistances qu'on tiroit du Lodesan et de l'Etat Vénitien par Lodi , il étoit de la plus grande importance que M. de Crussol , qui y commandoit , fût rafraîchi par de nouvelles troupes ; M. de la Chetardie , pour remplir cet objet , lui envoya le 28 M. de Briqueville , avec les 200 hommes d'infanterie et les 100 chevaux qui , après avoir occupé quelque temps Zorlesco , s'étoient depuis avancés à Semnago , lorsque le Lieutenant-Colonel Espagnol qu'on y avoit laissé , s'en étoit retiré. M. le Maréchal alla visiter ce jour-là les postes de St.-Colomban , de la Madona-del-Monte , de Campo-Rinaldo et de Chignolo.

La défense du haut Lambro devenoit chaque jour plus intéressante , M. de Cévallos , Brigadier Espagnol , fut envoyé pour cet

effet le 29 à Vigarolo avec un corps de 600 hommes.

M. de Solina, aussi Brigadier Espagnol, fut pour le même motif détaché le 30 à Regona, avec 4 bataillons et 4 escadrons.

La compagnie des grenadiers d'Anjou, qui étoit à la Madona-del-Monte, y avoit été relevée par la compagnie des grenadiers d'Anvers, lorsque M. de Tobyn étoit venu occuper St.-Colomban.

L'ennemi, pour masquer son dessein, fit une fausse attaque, le 1^{er}. août, à Campo-Rinaldo, où il fut repoussé par M. de Rick, Capitaine dans Vigier, qui y étoit avec 100 hommes. Il fut plus heureux à la Madona-del-Monte, qu'il avoit intention d'enlever; le Capitaine des grenadiers d'Anvers, après avoir consommé toutes ses munitions de guerre, fut obligé de se rendre prisonnier avec sa troupe. M. de Tobyn, qui venoit à son secours, la remplaça par deux compagnies de grenadiers.

Cette circonstance, réunie aux avis qu'on eut, que l'ennemi s'étoit fait renforcer par un plus grand nombre de troupes, et que le Roi de Sardaigne étoit à Ste.-Christina, détermina à faire commencer à retrancher toutes les hauteurs contiguës à celle sur laquelle est située la Madona-del-Monte : M. de Beauvau alla l'occuper avec 500 hommes. Pour rendre ce poste moins insultable, deux bataillons furent envoyés à M. de Tobyn, et un troisième fut distrait du corps de M. de Solina, et placé derrière St.-Colomban. L'Infant,

accompagné de M. le Duc de Modène, de M. le Maréchal, de M. de Gages, et de sa cour, fut s'y promener pour animer le travail par sa présence, et alla de là visiter Chignolo. M. de Nogent, que M. de Mailly en avoit détaché avec les volontaires de Gantes, pour éloigner tout ce qui l'avoisinoit, força les 100 Waradins qui gardoient le pont de Cazelli, de l'abandonner, et leur faite se fit tellement en désordre, qu'il leur prit vingt-deux manteaux et plusieurs armes qu'ils avoient laissés dans ce poste. Comme on ne pouvoit donner trop d'attention à ce qui se passoit sur le Pô, depuis l'embouchure du Lambro jusqu'à Plaisance, M. de la Chetardie fit passer ce jour-là le régiment de Foix à Albotto. La position et la destination de celui d'Ecars, qui restoit seul à Casal-Pusturengo, n'exigeant point que M. de la Chetardie y fit un plus long séjour, il retourna au quartier-général : la brigade de Poitou fut relever celle de la Reine à Chignolo.

Dès le 3 au soir, les retranchemens de la Madona-del-Monte se trouvèrent en état d'être occupés par 1100 hommes aux ordres de M. d'Ecars, Brigadier : le régiment de Beauce, qui jusques-là avoit été détaché avec la brigade d'Anjou, revint au camp d'Orio, et rentra dans la brigade des Gardes-Lorraines, dont il faisoit partie.

M. d'Ecars fut relevé le 4 au matin par les 2000 hommes qui composoient le corps commandé par M. de Tobyn. Pour couvrir

ses derrières et son flanc droit , et assurer à la fois de plus en plus le haut Lambro , M. de Cevallos fut avec ses troupes de Vigarolo à Lodi , M. de Solina avec les siennes se porta de Regona à Vigarolo , et y fut joint par M. de Campo-Santo, Lieutenant Général Espagnol , qui y emmena avec lui six bataillons tirés du corps campé entre Plaisance et Quarda-Meglia.

L'ennemi , en mettant devant lui un large naville , derrière lequel il avoit élevé un fort retranchement , auroit voulu nous faire croire qu'il ne songeoit qu'à se maintenir dans le camp qu'il avoit pris entre Bison et Santa-Christina , et à nous barrer le chemin de Pavie. Les vues , qu'il étoit plus naturel de lui supposer sur Lodi , se manifestèrent la nuit du 4 au 5 ; après avoir replié le pont qu'il avoit sur le Pô à Parpanèse , il décampa à petit bruit , tournant les hauteurs de la Madona-del-Monte , et prêtant le flanc droit pour se porter plutôt à St-Angelo. Quelque diligence qu'il fît , et de quelque secret qu'il eût usé , il ne put dérober sa marche à M. de Mailly , qui ayant fait charger son arrière-garde , lui prit 27 chevaux et plusieurs effets , et alla brûler à sa vue les retranchemens du camp qu'il quittoit. M. le Maréchal apprit par un courier , qu'il reçut de Plaisance le 5 après-midi , que M. de Puiguyon y étoit mort le matin de la petite-vérole , dont il avoit été attaqué quelques jours auparavant.

Le mouvement que l'ennemi avoit fait , exigeant de l'observer de plus près , M. de Mailly se porta la nuit du 5 au 6 avec tout son corps à la Madonna-del-Monte , laissant 300 hommes à Chignolo aux ordres d'un Lieutenant-Colonel.

Il ne changea rien au poste qu'il avoit à Campo-Rinaldo ; dans la vue , au contraire , d'être plus éclairé sur tout ce qui pouvoit passer au-dessous de lui dans la plaine , il fit occuper la Mirandola , et y détacha M. de la Rochemont avec toutes les compagnies de grenadiers de son corps.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARMINSON.*

Du 6 ou 7 août 1746.

J'ai été hier au quartier de M. le Prince de Conti , au château de Courai , où je n'ai pu traiter avec lui que préliminairement les arrangemens relatifs à l'arrivée du Roi , et ceux de nos opérations.

Il m'a fait l'honneur de venir dîner aujourd'hui chez moi , où nous avons discuté le tout entre lui , M. de Sallières , M. de Cremille , M. du Vernay et moi. Le premier point , qui est l'arrivée du Roi ici , est réglé de manière que nous enverrons des escortes au-devant du Roi d'ici à Valenciennes , dont je fournirai les deux tiers , et M. le

Prince de Conti un tiers, supposé que le Roi arrive d'ici au 13 de ce mois.

Quant à l'opération militaire, M. le Prince de Conti est d'opinion que l'on pourroit attaquer les ennemis dans le camp qu'ils occupent, lui, en passant l'Orneau, dans les environs de Mittelnont ou Villers, et qu'en même-temps je les attaquerois, en passant les sources de la Mehaigne, lesquelles contiennent plusieurs ruisseaux dans les environs de Longchamp, et dans le centre par Gimblours.

Les ennemis ont pris la même position que M. de Luxembourg et que Louis XIV, pendant qu'il faisoit le siège de Namur, en appuyant leur gauche à Mazy, et leur droite à Bonef, position qui a été regardée comme inattaquable par M. le Prince d'Orange, quoiqu'il fût supérieur à M. de Luxembourg, et que de puissantes raisons engageoient à l'attaquer, parce que la délivrance de Namur en étoit la récompense.

Comme nous n'avions pas des raisons si pressantes, et que la situation est la même, j'ai cru devoir remonter à M. le Prince de Conti, que rien ne nous engageoit, pour le moment présent, à une pareille entreprise; et je lui ai proposé, à mon tour, de marcher par notre gauche, avec les précautions requises en pareil cas, et de longer la Mehaigne, ce qui obligera bientôt les ennemis à faire un mouvement par leur droite, pour la longer pareillement.

Par cette position, nous leur pouvons

couper les subsistances qu'ils tirent par la Meuse, de Huy, Liège et Maestricht, où ils ont tous leurs dépôts et leurs fours; comme dans cette position ils ne sauroient nous attaquer, nous sommes les maîtres de faire tel détachement qu'il nous plaît, et tirer avec aisance nos subsistances de Bruxelles et de Louvain par Tirlemont à l'armée, en remontant la petite Gete.

Il y a tout lieu de croire que, par cette position, nous leur ferons bientôt abandonner la Meuse, faute de subsistances.

M. le Prince de Conti ne disconvient pas de ce fait; mais il allègue que les ennemis prendront un des deux partis que je vais dire : 1^o. qu'ils passeront la Meuse, et qu'ils descendront jusqu'à Maestricht, ou qu'ils se rejeteront par le pays de Luxembourg sur notre frontière; à quoi j'ai répliqué que rien ne pouvoit nous arriver de plus avantageux, parce que, s'ils descendoient la rive droite de la Meuse, ils nous abandonnoient Namur, dont nous pouvions faire le siège à notre aise, et que, s'ils se portoit à Luxembourg, ce que je ne pouvois croire, ils y périroient faute de subsistances; mais que si le cas arrivoit, il étoit à même de passer la Meuse aussi, et de les suivre, en côtoyant nos magasins, où il ne manqueroit de rien, et qu'alors c'étoit à moi de faire le siège de Namur, dont j'espérois venir à bout.

Que si enfin les ennemis prenoient un troisième parti, et se séparoient, en poussant 20,000 hommes vers le Luxembourg, que

la chose étoit encore la même , parce qu'en me laissant une partie de ses troupes , je me chargerois encore de faire tête aux ennemis restans , et de faire le siège de Namur.

Sur quoi nous sommes convenus que nous marcherions le 14 , et que S. M. pourroit arriver jusqu'à la journée du 13. Il faudroit qu'elle prît sa route par Lille, Gand, Bruxelles, Louvain, Tirlemont, et que d'ici à ce temps-là nous pourrions être informés des intentions du Roi.

J'ai cependant pris tous mes arrangemens avec M. du Verney, pour toutes nos subsistances, qui se montent à 200,000 rations par jour, ce qui demande des préparatifs considérables.

M. du Verney auroit pu être prêt pour le 10 , mais M. le Prince de Conti a insisté pour que notre mouvement ne se fit que le 14. Il est à craindre que dans cet espace de temps , les ennemis n'augmentent leurs moyens de subsistances , qui pourroient leur fournir la faculté de rester plus long-temps derrière la Meuse , et ils ont , pour cet effet , rassemblé tous les bateaux qu'ils ont pu trouver sur la Meuse , afin de faire remonter des farines de Maëstricht : l'époque de notre marche au 14 ne peut pas être variée , parce que les premiers convois pour l'armée de M. le Prince de Conti doivent partir le même jour 14 , passant par Bruxelles, Louvain et Tirlemont , pour se trouver le 17 à l'armée, qui est le jour que le pain lui sera dû.

Les détachemens de M. d'Armentières et de M. de Froulai n'ont rien trouvé sur mes derrières ; tous les hussards et compagnies franches, répandus dans cette partie, se sont sauvés vers la Meuse ; mes détachemens ont été cette nuit jusques à Tirlemont et Louvain, ils reviendront demain en côtoyant la Dille, et la laissant à droite ; mais les ennemis, craignant pour la Meuse, ont poussé aujourd'hui un gros détachement de troupes réglées sur Hasselt, pour observer les mouvemens des miens.

Les ennemis manquent de pain ; la ration vaut dans leur camp 40 sols.

Signé le Maréchal DE SAXE.

*Le Maréchal DE SAXE au Prince
DE CONTI.*

Du 10 août 1746.

MONSEIGNEUR,

J'ai des avis presque certains que les ennemis sont arrivés hier dans les environs de Wavre, ce qui me détermine de partir ce soir, pour arriver à Gemblours le premier, ou du moins dans la plaine de Fleurus, selon la distance où seront les ennemis, et s'ils m'avoient dépassé je les chargerois en flanc ou en queue, pour les empêcher d'aller à vous. Voici le moment, Monseigneur, à ce que je crois, où il est à propos qu'elle

détache de son armée le plus de troupes dont elle croira pouvoir se dispenser pour me renforcer. V. A. S. ne risque rien en les envoyant jusqu'à Fleurus, parce que, si je puis arriver avant les ennemis à Gemblours, elles me joindront sans risque par mes derrières, et si je ne les joins qu'à Fleurus, nous ferons corps ensemble. Je compte être à Fleurus ou à Gemblours après-demain au matin. Il sera à propos aussi que vous envoyiez ordre, Monseigneur, à M. le Comte d'Étrées, d'amuser les ennemis le plus qu'il pourra par sa contenance, pour arrêter les premières troupes légères des ennemis, afin de me donner le temps d'arriver; il seroit à propos aussi, Monseigneur, que vous envoyassiez des ordres à M. de Mortaigne, pour qu'il se porte sur leur flanc, en passant l'Orneau, et marchant sur les Cinq-Etoiles, ou du moins à Gemblours.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'AROEUSE.*

Du 13. ou 11 août 1716.

J'ai songé, Monsieur, à me défaire d'un nombre de hussards et de pandours, qui m'incommodoient sur mes derrières, entre Wavre et mon camp. M. Micault est placé à Wavre; au moyen des postes qu'il a établis le long de la Dille, nous communiquons

avec Louvain , de manière qu'il n'y a à découvrir que de Wavre ici. Pour empêcher les hussards de se placer dans cette partie, et leur ôter l'envie de s'y établir, j'ai fait hier deux détachemens, l'un de 3000 hommes du corps de M. de Lowendal, composé d'infanterie, cavalerie et hussards, aux ordres de M. d'Armentières ; et l'autre du corps de M. le Comte de Clermont, composé de 2000 hommes, infanterie, hussards et dragons, aux ordres de M. de Froulay. Je vous envoie copie de la lettre que j'ai écrite à ce sujet à M. de Lowendal, par laquelle vous verrez que j'avois pris la précaution de disposer la marche de ces deux corps, de manière à être à portée l'un de l'autre pour se joindre au cas que l'un des deux fût attaqué, lesquels deux corps réunis, composoient une petite armée, et bien m'en a pris, comme vous le verrez par la lettre ci-jointe de M. d'Armentières. Il n'est guère possible de faire plus mal que les dragons ont fait ; et malheureusement ce n'est pas la première fois ; des Officiers présens à l'affaire m'ont assuré qu'ils n'avoient, (ce que M. d'Armentières a vu, pouvoit être plus considérable, et n'a eu aucune part au combat,) pas vu plus de 400 hussards, ce qui m'a été confirmé par les prisonniers ; ils avoient en outre deux compagnies franches et quelques Croates, sur lesquels les la Morlière avoient fait déjà main-basse avant que le corps de M. de Froulay se fût joint à celui de M. d'Armentières. L'on m'a assuré

qu'il n'y avoit pas eu douze coups de tirés , lorsque les dragons ont lâché pied , et ont passé sur le corps de notre infanterie. M. de Castelane , Colonel du régiment d'Eu , a été foulé par leurs chevaux et fort maltraité. Il est revenu plus de 150 dragons au camp de M. de Clermont de l'endroit où s'est passé cette affaire , qui en est à une lieue et demie , parmi lesquels il n'y a pas vingt blessés ; les hussards de Berchini , ayant d'abord poussé ceux des ennemis , ont été ramenés , et les dragons , au-lieu de les soutenir , se sont culbutés sur l'infanterie. Sansai a été fait prisonnier , et on le dit blessé ; en tout , je crois que nous n'avons pas perdu 20 hommes à cette affaire.

Je me suis porté , aussitôt que j'en ai été informé , au corps de M. de Clermont , d'où j'ai envoyé ordre à MM. d'Armentières et de Froulay , de poursuivre leur marche ; mais de la raccourcir en embrassant un moindre terrain , pour être plus à portée d'eux. Si je les avois fait revenir au camp , cela auroit eu l'air d'un détachement battu.

Si l'on ne songe pas à prendre des moyens efficaces , pour rendre messieurs les dragons solides , il n'y aura plus de moyen à les envoyer à la guerre , et je crois qu'on ne peut pas faire des détachemens plus forts que celui-ci l'est , ni avec plus de précaution , sur-tout étant avec l'armée entre celle des ennemis et ces détachemens.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp de Saint-Paul, le 10 ou 11 août 1746.

Etant bien sûr, M. le Maréchal, que l'avis que j'avois eu, qu'il y avoit un poste alternativement d'hussards ou de compagnies franches à l'Abbaye de Ramé, j'y ai envoyé cette nuit M. de Saint-Cire avec 150 Grassins à pied. Arrivé à l'Abbaye, il a été découvert par des vedettes d'hussards, qui lui ont crié *wer da?* et ensuite se sont enfuis du côté de leur poste, qui en a fait de même. M. de Saint-Cire a tourné autour de l'Abbaye, il n'y a plus trouvé personne, et après s'en est revenu; il résulte toujours un petit avantage de ce détachement, c'est de faire voir à l'ennemi que quand il s'approche trop près de nous, et trop de suite, il court risque d'essuyer quelque algarade.

M. de Baronnai est campé au Mont-Saint-André avec un corps de 5 à 6000 hommes; l'émissaire qui a vu son camp, a rencontré 300 hussards dans les bois près de Chaumont, quelques autres près de Judoigne et à Dongleberg: il dit que M. Trips a rejoint l'armée ennemie avec le corps de troupes qui est à ses ordres.

On lui a assuré que la plus grande partie des gros bagages des ennemis a été envoyée à Maestricht, et que le bruit général est que

l'armée restera dans la position où elle est, tant que celle de France restera dans la sienne.

Un autre émissaire rapporte que le corps de M. de Baronnai a un poste de 100 hommes de compagnies franches et 25 hussards au Petit-Rosier, village près du Mont-Saint-André, au Grand-Rosier 15 hussards, en avant de ce village 100 hussards, près de Noville-sur-Mehaigne 130 hussards, et que depuis Bonef jusqu'à Pervelz, il y a une chaîne d'hussards, pandours ou de compagnies franches; qu'il y a un corps de 1600 hommes proche Noville, et entre Asche et Ernout un autre corps à-peu-près de même force.

La position de M. de Baronnai, et de ces postes, n'est pas assez importante pour vous en interrompre, si ce n'étoit que peut-être y auroit-il quelque projet de fourager dans les villages qui sont entre nous, Judoigne et le Mont-Saint-André, lesquels exigeroient attention et quantité de troupes pour les faire, tant que M. de Baronnai restera dans la position où il est.

Un autre émissaire dit, que des Officiers de l'armée ennemie, qui étoient venus avant-hier à l'abbaye de Ramé, dirent qu'ils avoient entendu dire à M. le Prince Charles, qu'il lui étoit aussi impossible de nous attaquer à présent, que de rester long-temps dans la position où il est; ils ajoutèrent, que leur armée devoit faire un mouvement, mais qu'on ne disoit pas encore où elle se por-

teroît ; qu'en faisant ce mouvement, on laisseroit un corps à portée de se jeter dans Namur.

*Le Prince DE CONTI au Maréchal
DE SAXE.*

Du 12 août, à midi.

Je pars, M. le Maréchal. Vous devez avoir reçu l'ordre pour le donner aux deux armées. Tout est arrangé conformément à ce dont nous étions convenus. Vous connoissez, M. le Maréchal, la sincérité de mes sentimens pour vous.

J'avois destiné Ségur à commander le corps qui seroit de l'autre côté de la Sambre, ainsi que sur la Meuse et dans les Evêchés ; mais on y envoie la Farre. Peut-être Ségur aimera-t-il mieux joindre l'armée que d'être en second sur l'autre frontière. Je vous serois bien obligé de le consulter, comme j'aurois fait, et de le traiter favorablement.

Du même, de Mons, le 13 août.

Je n'ai pas pu, M. le Maréchal, venir hier plus loin que Binche. Je ne fais qu'arriver à Mons ; cependant les détachemens qui m'ont escorté, s'ils ont exécuté ce que je leur ai dit, seront de retour ce soir à l'armée, ainsi que la garnison de Binche, et
tous

tous les postes qui étoient sur la Haine ; j'ai seulement amené ici avec moi 150 chevaux , que je fais joindre aux quatre compagnies de grenadiers et aux 300 autres chevaux qui doivent escorter le convoi à Bruxelles. M. de Maubourg , n'étant point encore arrivé ici , et venant de Valenciennes , il ne pourra aujourd'hui dépasser Mons. Comme les troupes qui gardent l'Orneau , seront décampées demain , il est nécessaire , M. le Maréchal , que vous lui mandiez dans la nuit la route que vous voulez qu'il tienne ; je ne lui dirai autre chose que d'attendre vos ordres.

J'étois parti , et en chemin , lorsque j'ai reçu la lettre que vous m'écrivîtes hier : ç'auroit été avec plaisir que j'eusse conféré avec vous , si je n'avois pas été embarqué. Il est vrai que j'ai demandé au Roi la permission de m'en aller. La façon , dont nous avons été ensemble , ne doit pas , ce me semble , M. le Maréchal , vous faire imaginer que je me plains de vous.

*Le Maréchal DE SAXE au Prince
DE CONTI.*

Le 12 août 1746.

MONSIEUR ,

Je viens de recevoir une lettre du Roi , qui me cause une surprise extrême : elle m'apprend que V. A. S. a demandé à S. M. la permission de se rendre pour quelque

Tome III.

C

temps auprès de sa personne. Aurois-je eu le malheur de vous déplaire, Monseigneur ? je me flatte que non, et que je n'ai nulle part au desir que vous avez de vous absenter. Comme il y a plusieurs choses à régler, auxquelles je ne suis point du tout préparé, voudriez-vous bien, Monseigneur, m'indiquer une heure pour prendre vos ordres, et vous présenter mon respect, avec lequel je ne cesserai d'être, etc.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARCONSON.*

Du 15 août 1746.

C'est avec une surprise extrême, Monsieur, que j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10, et que mon courier m'a remis le lendemain. Quoique je sois accoutumé à vos bontés, Monsieur, et aux marques de confiance dont S. M. m'honore, je n'avois pas pu imaginer qu'elle les portât si loin ; j'en suis pénétré jusqu'au fond de l'ame, et le desir de les reconnoître, l'emporte certainement sur les moyens d'y répondre. M. le Prince de Conti est parti le 12, et je n'ai pas eu le bonheur de le voir. Vous verrez, Monsieur, par les copies ci-jointes, ce que j'ai eu l'honneur de lui écrire, et la réponse qu'il m'a faite. Cela s'est passé avec beaucoup de politesse,

et sur-le-champ tout a été réglé : j'ai laissé le commandement de cette armée à M. de la Motte-Houdancourt, jusques aujourd'hui, qu'elle a été incorporée dans celle du Roi. M. de Salières veut bien m'aider de ses talens, et M. de Cremille en a une satisfaction parfaite ; tout le reste des Etats-Majors sera joint à celui de l'armée du Roi, et MM. de Salières et Chauvelin serviront dans leur qualité de Lieutenant-Général et de Maréchal-de-Camp.

L'armée de Conti a marché le 14, et s'est portée, sans avoir été suivie, au camp de Libestat, appuyant sa droite à Niel-pierreux.

J'ai marché hier avec l'armée du Roi, et ai porté ma droite à la trouée des Cinq-Etoiles, et ma gauche dépasse le Mont-St-André, laissant le ruisseau devant elle.

M. le Comte de Lowendal occupe toujours le poste de la trouée des Cinq-Etoiles. J'ai été attaqué à ma tête et à ma queue pendant cette marche ; il a fallu marquer le camp et le disputer à coups de fusil contre une nuée de hussards et de pandours, et M. d'Aultanne, qui faisoit mon arrière-garde, et qui a fort bien manœuvré, a été suivi jusqu'aux Cinq-Etoiles, sans être entamé par M. de Waldeck, qui avoit 2 à 3000 hommes de hussards et de compagnies franches avec lui.

L'armée de M. le Prince de Conti a marché aujourd'hui, et s'est incorporée dans l'armée du Roi dans ce camp : nous avons

été obligés de laisser M. le Comte de Clermont dans son quartier de St-Paul, et voici les précautions que j'ai prises pour sa sûreté.

Dès le 13, j'avois demandé un passe-port à M. de Bathiani pour ce Prince, qu'il m'a envoyé pour lui et son escorte; mais comme il s'est trouvé hors d'état d'être transporté, j'ai écrit à M. de Bathiani, la lettre dont vous trouverez, Monsieur, la copie ci-jointe; ainsi je crois avoir entièrement pourvu à sa sûreté, et d'une manière convenable à son rang.

Je compte marcher demain, et appuyer la droite de l'armée du Roi aux Cinq-Etoiles, le quartier-général à Ottomont, et la gauche à Sandrouil. Le corps de M. le comte de Clermont, que commande actuellement M. de Berchini, est campé, sa droite au Mont-St-André, et sa gauche à Autre-Eglise. Il marchera demain, et je compte de le placer sa droite à Ort-le-petit, et sa gauche à la tombe d'Avesnes, le ruisseau devant soi.

La position de ce corps donnera jalousie aux ennemis pour Maestricht, ce qui les obligera peut-être de s'y porter, d'autant plus que s'ils restent derrière la Meuse, ils courent risque d'être affamés: si donc ils passent la Meuse ou longent la Meuse vers Maestricht, je pourrai passer en-dedans de la Meuse, et tâcher de jeter des ponts sur la Meuse au-dessous de Namur; si je puis parvenir à ce point, il sera possible d'entreprendre ce siège, et je pourrai faire descendre sur la Sambre et sur la

Meuse toutes les choses nécessaires à cette opération.

J'ai envoyé M. le Marquis de Clermont-Gallerande avec une brigade d'infanterie, deux régimens de dragons, et un d'husards, à Judoigne, pour la facilité des convois de pain qui nous viennent par Bruxelles et Louvain.

M. de St-Germain est placé au château de Tervère avec la brigade de Micault et un régiment de dragons, pour protéger la communication de Bruxelles à Louvain.

Dans Louvain il y a la brigade de milices de Pandreau, avec un régiment de dragons.

Cette disposition, Monsieur, vous indiquera le chemin que le Roi doit tenir, s'il nous honore de sa présence.

J'enverrai au-devant de S. M. les escortes pour la conduire de Gand à Bruxelles, et renforcerai la communication en général par d'autres troupes, que je placerai; mais il faut que je sois averti de l'arrivée du Roi à Gand 5 à 6 jours à l'avance, bien entendu que l'armée du Roi se trouve pour lors à la gauche de la Meuse, car si elle étoit en dedans, il faudroit que S. M. vînt par Valenciennes, et alors je disposerois les escortes d'une autre manière.

M. de Ségur est placé sous Philippeville : j'ai l'honneur de vous envoyer la disposition de ses troupes, et qui pourra nous servir pour le passage de la Meuse et pour le siège de Namur, s'il a lieu.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
DE BATHIANI.*

Au Camp de Walheim, le 15 août 1746.

MONSIEUR,

Je ne puis me dispenser d'écrire à Votre Excellence, pour la prier d'envoyer à S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont, au château de St-Paul, un détachement d'un Capitaine et de 50 maîtres, pour lui servir de garde et d'escorte; ce Prince est hors d'état d'être transporté, et je lui dois tous les respects dûs à un Prince du sang du Roi mon maître. Les règles militaires me prescrivent cependant, avant toutes choses, de ne m'arrêter sur rien qui puisse nuire au service, ainsi je laisse ce Prince à son camp de St-Paul avec une garde de 60 maîtres, espérant que Votre Excellence voudra bien obtenir un même nombre de troupes pour sa sauve-garde; elle trouvera ci-joint le passe-port nécessaire pour cette troupe; et les Officiers-Généraux de l'armée que j'ai l'honneur de commander, sont instruits de la confiance avec laquelle je fais cette demande à Votre Excellence.

L'on ne sauroit être, etc.

Le Maréchal DE SAXE à

Du 18 août 1746.

Vous aurez reçu, Monsieur, la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier, depuis celle que Codère vous écrivit aussi hier par mon ordre; c'étoit pour vous dire qu'il avoit passé 1500 hussards sur nos derrières, que je soupçonnois d'avoir quelque dessein d'inquiéter mes convois.

Comme ils inondent le pays, je vous prie de faire dire à M. de Panderau, qui est à vos ordres, et qui commande à Louvain, de faire désormais passer la malle et les couriers par le camp de M. de Berchini, qui est à Eylissele, de ne les faire partir que la nuit, et de leur donner une escorte d'infanterie, qui se coule mieux et à moindre bruit. Je fais écrire la même chose à M. de Panderau.

M. Trips est venu camper à environ une lieue et demie sur ma droite à Autre-Eglise. Je me propose, s'il y est encore ce soir, de lui donner demain une aubade, et je ferai à cet effet partir de gros détachemens d'Ottomont, de Jandrouil et d'Ort-le-grand, qui marcheront tous sur Marelles, où sera vers le midi le rendez-vous général. Ayez, de votre côté, la bonté de pousser quelques hussards vers le même point; M. de Ber-

chini en fera autant ; vos détachemens se porteront en diligence , l'un et l'autre , vers les lieux où l'on entendra le feu.

Comme le convoi passe demain entre Louvain et Tirlemont , et que les hussards , qui sont dans la trouée de Merdael , pourroient nous inquiéter , il seroit à propos que vous poussassiez quelques troupes dans la vallée de Merdael , qui se joindront au convoi , et qui vous reviendroient après cela en quittant la chaussée de Tirlemont , où elles resteroient en halte jusqu'à ce que le convoi fût passé.

*Le Marquis DE LA CHETARDIE au
Chevalier DE GIRARDON.*

An Camp sous Tertonne , le 16 août 1746.

Les Espagnols , en ne profitant point , mon cher Girardon , comme ils l'auroient pu , du renfort de dix bataillons que M. le Maréchal leur avoit envoyés le 18 mai , pour attaquer avec avantage les Autrichiens sous Plaisance , leur avoient laissé le temps de s'y fortifier et de s'y renforcer , et en mettant l'Infant dans la nécessité d'ordonner à M. le Maréchal , de marcher avec tout le reste de son armée , avoient imposé à ce Général celle de s'y conformer. Les efforts que firent les deux nations le 16 juin , devenus impuissans par le mauvais succès de la bataille

de Plaisance , et la communication interceptée et coupée avec l'Etat de Gênes , par la marche du Roi de Sardaigne sur la Stradella , les corps auxquels on avoit fait passer le Pô , remplissoient l'objet le plus essentiel. Ce n'étoit pas assez cependant des subsistances qu'on se procuroit par-là ; avec la précaution même de masquer Pizighitone , de s'assurer du cours de l'Adda et du Lambro , de dépasser cette rivière-ci , de faire occuper Lodi , de mettre par-là tout le Lodesan sous contributions , d'en tirer jusqu'aux portes de Milan , et de s'ouvrir une communication assurée , par Crema , avec l'Etat Vénitien , on ne se ménageoit que des secours momentanés , et on ne remédioit pas au mal de notre situation. M. le Maréchal , pour la faire cesser , avoit conçu le dessein de dérober à l'ennemi la construction d'un pont sur le Pô , de le jeter à Pissarolo , et , en prenant par-là le roi de Sardaigne par ses derrières , de s'ouvrir le chemin de Voghera , et de rétablir notre communication avec Gênes , sans que ce Prince pût y porter empêchement. Déjà on avoit réussi à faire remonter de Plaisance jusqu'à l'embouchure de l'Olonna les barques nécessaires pour construire le pont , et peut-être les difficultés , qu'on fut obligé de reconnoître , que cette entreprise rencontreroit , n'auroient-elles pas été insurmontables , si M. de Gages n'avoit pas fait naître la plus grande , en demandant quatre jours pour se porter au point du pont , après être convenu qu'en deux fois

vingt-quatre heures il seroit en mesure pour rafraîchir incessamment , avec toute son armée , les troupes qui auroient passé le Pô les premières , pour protéger la construction du pont. Forcé par cet incident à se fixer au second moyen qu'embrassoit le projet de M. le Maréchal , on avoit décidé , dans le conseil de guerre , tenu à Beljoyeuse le 30 juin , que M. de Mirepoix pousseroit sa pointe sur Pavie ; que , pour en favoriser le succès , on tenteroit de jeter un pont sur le Bas-Tessin , parce que , prenant par-là la place à revers , elle n'auroit aucun secours à espérer ; que la garnison de 5 bataillons Piémontais , qui y étoit , seroit coupée , et qu'au défaut de pouvoir s'emparer de la tête du pont , et du pont que le Roi de Sardaigne avoit sur le Pô à Arca , on seroit toujours en état de le masquer. Une terreur panique , dont mal-à-propos l'on se laisse affecter , porte à croire que des partis , qui viennent reconnoître les postes des Espagnols le long de l'Adda , sont la tête de l'armée Autrichienne , et qu'elle est en pleine marche. Tous les arrangemens concertés sont détruits à l'instant ; on n'envisage que le secours dont les troupes françaises peuvent être ; M. le Maréchal , au moment de consommer son projet sur Pavie , est obligé de l'abandonner , et les ordres , qu'il reçoit de l'Infant , sont si précis , que dès le 1^{er} juillet il ne peut éviter de rétrograder. On ne tarde pas à reconnoître l'illusion qu'on s'étoit faite ; mais il n'étoit plus temps d'en faire son

profit. L'ennemi , effrayé de l'entreprise qu'on avoit médité de faire sur Pavie , s'occupe avec raison des moyens propres à nous empêcher de la tenter une seconde fois , et pour mieux tirer avantage des circonstances qui nous avoient fait manquer un coup aussi important , prend la résolution de nous resserrer dans nos subsistances , et de nous rejeter fortement sur Plaisance. Il jette le 2 , pour cet effet , un pont sur le Pô à Parpanèse ; le Roi de Sardaigne le passe incontinent avec 2500 hommes , auxquels se joignent 1500 Autrichiens , aux ordres de M. de Broun. Les précautions de défensive , dont use l'ennemi pour rendre inaccessibles les abords du camp qu'il vient occuper , la droite à Bison , et la gauche à Santa-Christina , ne sont que pour couvrir son dessein ; la prise de Lodi en est avec raison le véritable objet. Il avoit sagement jugé qu'en nous déterminant à le soutenir , nous nous exposions à être coupés de Plaisance , le Haut-Lambro ne pouvant point se défendre , vu la quantité de gués qu'il y a. Il pouvoit d'ailleurs espérer de jeter un pont sur le Pô , un peu au-dessus de Plaisance , au cas que nous fissions la faute de nous obstiner à conserver Lodi , et il étoit démontré qu'en l'abandonnant , nous nous privions de la seule ressource qui nous faisoit subsister. La marche prévue , que l'ennemi fit sur Saint-Angelo la nuit du 4 au 5 août , ne laissant plus de doute sur ses intentions , le parti de se renfermer dans Plaisance auroit été aussi

extrême qu'il devenoit impossible de le faire, les Français n'ayant alors que pour 8 jours de subsistances, et les Espagnols pour 13. M. le Maréchal ne se laisse point rebuter par les contradictions qu'il éprouve, et que la honte de l'avenir qui nous eût été réservé, en nous fixant à ce parti, auroit dû faire disparaître; il insiste sur l'exécution du projet qu'il avoit proposé depuis quelque temps. L'Infant se détermine enfin à abandonner Plaisance, une partie de l'artillerie qui y est, et nos malades et blessés.

En conséquence, les mesures furent prises aussi-tôt pour que tous les mouvemens fussent exactement combinés; M. le Maréchal prévint le 6 août M. de la Chétardie, qu'il seroit chargé de l'avant-garde qui devoit ouvrir un passage à l'armée.

On ne pouvoit employer trop de précaution. M. de Botta étoit resté de l'autre côté du Pô avec 18,000 hommes, pour bloquer Plaisance, et il falloit que l'avant-garde fût nécessairement sacrifiée au salut de l'armée, si les obstacles venoient à se multiplier. M. de la Chétardie eut ordre d'aller visiter le 7 la rive gauche du Pô, depuis Albotte jusqu'à l'embouchure du Lambro, et de déterminer l'endroit où il seroit plus convenable de jeter le pont. Il lui parut, ainsi qu'à MM. de Monteynard et Bourset, qui firent cette tournée avec lui, qu'il seroit plus avantageux de le construire un peu au-dessus de l'embouchure du Tidon. M. de la Chétardie convint en même-temps avec

M. Guille, que les bateaux déjà pontés seroient rangés en deux lignes dans le reste de la journée, afin de recevoir de droite et de gauche les troupes, et d'en hâter l'embarquement.

La nuit du 7 au 8, M. de Crussol évacua Lodi, et se replia sur Zorlesco. Sa retraite se fit tranquillement, et il dut cette tranquillité aux dispositions qu'il avoit faites. M. de la Chétardie se mit en marche à 4 heures après-midi, ayant à ses ordres les volontaires de Gantes, 300 travailleurs armés, 30 compagnies de grenadiers, la brigade de la Reine, composée de 7 bataillons, le régiment Dauphin, dragons, et 200 chevaux espagnols, et se porta à Corte-Saint-Andrea, tandis que M. de Monteynard, longeant la rive droite du Lambró, menoit à Butarone-di-Sopra les 1800 fantassins et les 400 chevaux qui composoient le corps qu'il conduisoit. À 8 heures du soir, l'on commença à embarquer les troupes. La destination de M. de Monteynard, exigeant qu'il eût d'abord tout son monde avec lui, 40 barques lui avoient été assignées, et il n'en fut réservé que 26 pour l'avant-garde du corps de M. de la Chétardie. Pour attirer d'un autre côté l'attention de l'ennemi, M. de Castellar étoit chargé de faire une fausse attaque sur St.-Lazaro, et le Sieur Berthelet, Capitaine dans le régiment de Foix, qui étoit détaché à la Minudra, d'en faire une seconde vis-à-vis de lui. M. de Pignatelli en même-temps replioit les corps de Cava-Curta, Malleo et

Quardameglia , et s'approchoit du pont à construire ; ceux commandés par MM. de Mailly , Crussol , Tobyn et Campo-Santo , étoient destinés à faire l'arrière-garde aux ordres de M. de Campo-Santo , Lieutenant-Général Espagnol. Le premier , chargé de brûler le pont de Castellazzo sur le Lambro , se retiroit sur Corte-Saint-Andrea ; le second dirigeoit sa marche sur l'Hospidaletta , et le troisième , à qui il étoit recommandé de brûler le pont de Mariotti , aussi sur le Lambro , gagnoit Orio , où étoit déjà M. de Campo-Santo avec ses troupes.

Le 9 , à une heure du matin , M. de la Chétardie ordonna que les troupes embarquées débouchassent du Lambro. Les barques ne pouvant approcher assez près la rive droite du Pô , les soldats se jetèrent à l'eau avec une volonté admirable. M. de Puisignieux , chargé de l'avant-garde de M. de Monteynard , qui le suivoit avec tout son corps , se jetta sur la droite. Le Sieur de Nogent , qui avoit l'avant-garde de celui de M. de la Chétardie , se jetta à gauche. Les volontaires de Gantes , qu'il menoit , étoient soutenus par 6 compagnies de grenadiers , aux ordres de M. de Levis , Colonel de Beauce , que M. de Beauvau , Brigadier , suivoit à une égale distance avec 12 autres compagnies de grenadiers , 300 travailleurs armés , et une troupe de dragons. La résistance que firent les postes ennemis répandus le long du Pô dans cette partie , fut médiocre ; leur premier feu , quoique

extrêmement vif , ne fut point meurtrier.

Pour accélérer la construction du premier pont , 16 des barques , qui avoient porté l'avant-garde de M. de la Chétardie , restèrent où elles avoient transporté les troupes , et furent incontinent employées à faire la culée de ce côté - là. Un pareil nombre de barques de celles qui avoient servi à M. de Monteynard , vinrent sur la rive opposée , afin d'être en état de commencer le pont en même - temps par ses deux extrémités , et de donner au travail plus d'activité ; les 34 barques restantes ne cessèrent point d'aller et de venir , jusqu'à ce qu'elles eussent débarqué les 12 compagnies de grenadiers , la brigade de la Reine , le régiment Dauphin , dragons , et les 200 chevaux espagnols du corps de M. de la Chétardie , qui n'avoient pu être du premier embarquement.

Ces troupes , que M. de la Chétardie formoit de l'autre côté du Pô , à mesure qu'elles y arrivoient , protégeoient la construction du pont. Dès qu'elles y furent rassemblées , M. de la Chétardie les porta en avant pour balayer le front du débouché de l'armée , et se rabattit tout de suite sur sa gauche , afin de fouiller et connoître tout le pays qui longe la rive gauche du Tidon.

Il apprit en chemin , que le Sieur de Nogent , à qui il avoit ordonné de se porter diligemment et en droiture au pont que l'ennemi avoit à l'embouchure de cette rivière , s'en étoit emparé sans beaucoup de résistance , et conformément à l'ordre qu'il en avoit ,

l'avoit brûlé, ainsi que les barques que les Autrichiens avoient remontées dans l'embouchure de cette même rivière. Par cette opération, le flanc gauche et les derrières de l'armée n'étoient plus à découverts, son flanc droit se trouvant également garanti par la marche de M. de Montcynard sur Verate; il ne s'agissoit plus, pour être maître de l'étendue du pays, appelé Boscone, qui se trouve entre le Pô et le Tidon, qui coule dans cette partie parallèlement au Pô pendant un mille, et qui formoit un retranchement naturel à la tête de nos ponts, que de s'assurer en force de la rive gauche du Tidon. M. de la Chétardie le remonta depuis son embouchure jusqu'à Verate, plaça dans cette étendue 12 compagnies de grenadiers, qu'il laissa aux ordres de M. de Levis, et en venant établir ensuite à Verate M. de Beauvau avec 18 compagnies de grenadiers, et le régiment Dauphin, dragons, qu'il soutenoit avec la brigade de la Reine, se trouva avoir heureusement consommé le 9, à 8 heures et demie du matin, tout ce qui avoit été confié à ses soins, et pouvoit assurer le libre passage de l'armée.

La même diligence fut apportée dans la construction des ponts. Le premier fut achevé au point du jour, le second à 2 heures du jour, et le troisième, qui remontoit de Plaisance, le fut à midi; l'armée, suivie de tous les équipages, de 4000 mulets, de 1000 chariots, et de 60 pièces de canon, put, à la faveur de ces précautions, passer en moins
de

de 30 heures, et l'arrière-garde fut en état de brûler les ponts à la vue de l'ennemi qui la suivoit.

Une seconde fausse attaque, que fit M. de Castellar sur St.-Antonio le 9 au matin, aidé sans doute à remplir l'objet principal. L'Infant vint l'après-midi établir son quartier-général à Boscone, et sur le soir manda M. de la Chétardie, pour y conférer avec M. de Pignatelli.

De même que les brigades d'Anjou, et des Gardes-Lorraines, et la cavalerie française, appuyées à la gauche de la brigade de la Reine, se longoient du côté de Boscone pour couvrir le quartier-général, M. de Pignatelli, avec les 15 bataillons et les 18 escadrons de sa réserve, en s'appuyant à la droite de la brigade de la Reine, devoit s'étendre jusqu'à la Strada-Romea, qu'il lui étoit particulièrement recommandé de dépasser de la valeur d'un bataillon au moins, afin d'être à cheval sur cette chaussée, d'empêcher l'ennemi de s'en emparer, et d'être maître de tout le cours du Tidon, depuis son embouchure jusques et compris Ponte-Tidone sur la Strada-Romea. Cette précaution négligée, ainsi que la faute que fit M. de Pignatelli, en n'envoyant point des partis en avant, comme en n'occupant point toutes les cassines qui étoient en-deçà de la chaussée, eurent des suites bien considérables.

En effet, tandis que M. de Monteynard avec son détachement et les volontaires de Gantes, que M. de la Chétardie lui avoit

Tome III.

D

cédés sur sa demande , s'emparoit de Parpanèse , et ôtoit au Roi de Sardaigne le moyen d'y rétablir son pont , tandis que Don Carlos Miguel , à la tête de 1500 hommes , occupoit Castel-St.-Giovanni , que M. de Castellar , à la faveur de la nuit , sortoit de Plaisance avec 6000 hommes , et venoit gagner les ponts , en longeant le Pô qu'il remontoit ; M. de Botta , de son côté , étoit en pleine marche avec toutes ses forces : maître de Rottosredo , qu'il avoit envoyé fouiller , et où il n'avoit rien trouvé , il vint nous reconnoître le 10 , au point du jour.

L'armée se mettoit alors en mouvement sur trois colonnes ; celle de la droite , destinée pour les équipages , suivoit le cours du Pô ; celle du centre , où marchoit l'Infant , accompagné de M. le Maréchal , et dont M. de la Chétardie devoit faire l'arrière-garde , avoit sa direction sur Sarmate , et celle de la gauche , que M. de Pignatelli étoit chargé de couvrir , devoit longer la Strada-Romea.

M. de Pignatelli ayant déployé son infanterie sur deux lignes , et placé sa cavalerie en troisième ligne dans la même position où il étoit , M. de Botta reconnut tout l'avantage qu'il retireroit de ce que M. de Pignatelli n'appuyoit point sa droite à la Strada-Romea , et de ce qu'il ne l'avoit pas fait remplir par ses troupes , si en faisant ses plus grands efforts dans cette partie , il pouvoit nous barrer le chemin de Castel-St.-Giovanni.

M. de Botta ayant fait attaquer en conséquence sur les six heures du matin , M. de

Pignatelli ne tarda pas à sentir le défaut de sa situation. M. de Senneterre, qui conduisoit la colonne de la gauche, étant arrivé sur ces entrefaites, et apprenant par M. de Pignatelli, que sa droite ne s'étendoit pas jusqu'à la Strada-Romea, mais qu'il avoit seulement fait occuper par des piquets une cassine qui n'en étoit éloignée que de cent pas, jugea qu'il étoit de la dernière importance de remplir cet intervalle. Il y marcha aussitôt avec les brigades d'Anjou et des Gardes-Lorraines, chargea M. de Vigier de placer celle-ci en colonne à même hauteur que la cassine, qu'il fit fortifier de trois piquets, et où le flanc droit de la colonne appuyoit, et sur la gauche le long des haies fit étendre en bataille sur trois de hauteur, par MM. de Larnage et de Saulx, la brigade d'Anjou.

Le premier feu des grenadiers Espagnols et des deux brigades françaises, força d'abord l'infanterie ennemie à reculer; les régimens de la Reine et de Sagonte, dragons Espagnols, qui, avec quelques escadrons de cavalerie, occupoient le terrain sur la droite entre la cassine et la Strada-Romea, s'étant abandonnés sur la cavalerie ennemie, qui débouchoit alors, la mirent en désordre, enveloppèrent le régiment de dragons Autrichiens de Savoie, le maltraitèrent beaucoup, et lui prirent un étendart.

On continue à se fusiller de part et d'autre pendant plus d'une grosse demi-heure, l'ennemi qui grossissoit toujours par sa gauche, ayant voulu tenter une seconde atta-

que en bataille vis-à-vis de la brigade d'Anjou, et en colonne sur le chemin vis-à-vis de celle des Gardes-Lorraines, la bayonnette au bout du fusil.

Pendant que cela se passoit, une autre colonne des ennemis attaqua la cassine, d'où les piquets la repoussèrent avec beaucoup de perte; mais étant revenue plus en force une demi-heure après attaquer à la fois les Espagnols, les deux brigades françaises et les cassines, elles furent emportées, ce qui obligea la brigade des Gardes-Lorraines à venir se rallier sous le feu de celle d'Anjou. Celui qu'elle fit sur cette colonne, qu'elle prenoit d'écharpe par la droite que M. de Cornillon avoit fait faire à la moitié de la brigade d'Anjou, fut si vif, que l'ennemi en fut arrêté, et contraint de reculer.

Cette colonne s'étant reportée en avant, la cavalerie espagnole qui étoit sur la droite, ayant perdu du terrain, et la droite de l'infanterie de M. de Pignatelli, ayant fait un mouvement rétrograde, M. de Senneterre jugea qu'il ne pouvoit éviter d'être tourné par sa droite, qu'en gagnant des haies qui étoient à cent pas derrière lui, où il conduisit les brigades en bon ordre, et les reforma.

Les deux brigades françaises étoient extrêmement diminuées, les ennemis se fortifioient de plus en plus, tant en infanterie qu'en cavalerie, ce qui fit prendre le parti à M. de Senneterre, pour n'être pas entièrement enveloppé, de se porter à d'autres

haies , qui étoient à 150 pas derrière lui , afin de s'appuyer à des escadrons espagnols , et de pouvoir éloigner la cavalerie ennemie.

Ces brigades ne se retirèrent cependant que lorsque M. de Gages , averti de ce qui se passoit , fut arrivé avec les brigades des Gardes-Espagnoles et Walonnes , les grenadiers provinciaux , les Gardes-du-corps et les carabiniers royaux.

La cavalerie française , commandée par M. d'Argouges , qui avoit sous lui MM. de Mauroy , Saint-André , Cossé , le Gendre et Tarnau , s'étoit avancée en même temps.

M. de Vogué , Maréchal-des-logis de la cavalerie , qui la formoit derrière l'infanterie espagnole , voyant les ennemis approcher , les chargea à la tête d'un escadron de Dauphin et de deux de la Vieffville , que commandoient MM. de Brantes et de la Vieffville , les fit reculer et se replier derrière les haies.

L'ennemi redoubloit toujours d'effort à notre droite , à mesure qu'il y trouvoit plus de résistance , et le terrain que l'infanterie espagnole lui faisoit perdre par la vivacité de son feu , il le regagnoit sur elle dès qu'elle approchoit de la cassine où étoit l'artillerie. La façon d'ailleurs dont elle étoit et fut constamment servie jusqu'à la fin du combat , occasionnoit une perte considérable aux Gardes-Espagnoles et Walonnes , ainsi qu'à la cavalerie française , dont la contenance en cette rencontre ne peut être assez admirée.

M. de la Chétardie , qui commandoit au

centre à Verate , étant instruit de ces circonstances , dont il pouvoit d'autant mieux sentir la conséquence , qu'il avoit été au commencement du combat reconnoître sur les lieux toutes choses avec M. de Chevert , que M. le Maréchal y avoit envoyé de Castel-St.-Giovanni , pour l'informer des dispositions qui auroient été faites , laissa dans le château et le village de Verate M. de Beauvan , avec 30 compagnies de grenadiers qu'il fit soutenir par le régiment Dauplin , dragons , et se porta à la droite avec les 7 bataillons de la brigade de la Reine. Il y remontra à M. de Pignatelli , qu'il y trouva en y arrivant , combien il auroit désiré et désireroit encore n'être pas séparé des 30 compagnies de grenadiers qu'il avoit laissées à Verate , et que M. de Gages voulût les faire relever , et combien l'expérience qu'on venoit de faire , devoit engager à profiter , plus qu'on n'avoit fait , de la première vivacité d'une troupe fraîche , et à ne point s'amuser à tirer. Il avoit conséquemment proposé à M. de Pignatelli de porter de front en colonne sur la cassine où étoit l'artillerie , les 3 bataillons de Vigier , de marcher à même hauteur en écharpant , avec les 4 bataillons restans de la brigade de la Reine , et celle des Gardes - Espagnoles , pour embrasser le flanc gauche de la cassine ; de faire allonger les carabiniers royaux encore plus sur la droite , pour menacer en même temps les derrières de la cassine , de l'attaquer de la sorte la bayonnette au bout

du fusil, et de s'emparer de l'artillerie qui y étoit. Ces représentations ne furent point goûtées ; M. de Pignatelli, en laissant le commandement de la droite à M. de la Chétardie, allégua l'impossibilité de trouver M. de Gages, et lui dit que ce général ne vouloit autre chose que fortifier les Gardes-Espagnoles. Quatre bataillons de la brigade de la Reine furent en conséquence appuyés en bataille à leur gauche, pendant que M. de Cornillon, que M. de la Chétardie en avoit chargé, mettoit derrière en colonne les 3 bataillons de Vigier.

Quelque temps après les Gardes-Walonnès ayant envoyé demander du renfort à M. de la Chétardie, il leur fit passer les 3 bataillons de Vigier, aux ordres de M. de Balthazard. Les deux décharges que fit ce régiment produisirent l'effet ordinaire, l'ennemi plia et se retira sous la protection du feu de son artillerie, qui fit perdre au régiment de Vigier le terrain qu'il avoit gagné. M. de la Chétardie, qui l'avoit prévu, voyant revenir ce régiment en bataille dans le meilleur ordre, s'avança pour le recevoir, dans la disposition qu'il avoit proposée à M. de Pignatelli. Le mouvement ayant arrêté l'ennemi qui marchoit sur le régiment de Vigier, M. de la Chétardie voulut en profiter, il continua à s'avancer, après qu'il eut mis à sa gauche le régiment de Vigier en colonne, et poussa l'ennemi fort loin. Les pertes que le canon causoit dans nos troupes, firent croire à l'ennemi qu'il pourroit s'en préva-

loir, il remarqua sur elles; M. de la Chétardie fut à sa rencontre, l'éloigna, et resta sur le terrain, où il l'avoit de nouveau poussé.

Les carabiniers royaux ayant alors représenté à M. de la Chétardie, combien le terrain, où ils avoient fait ces deux charges, étoit en effet incommode pour de la cavalerie; la brigade des Gardes-Espagnoles, représentant de son côté la perte qu'elle avoit faite, et le peu auquel ces pertes l'avoient réduite, M. de la Chétardie sentit que toute entreprise plus audacieuse pourroit n'être pas secondée avec la vigueur nécessaire. Il parut entrer dans les considérations que les Espagnols faisoient valoir; il fit repasser et placer derrière son infanterie les carabiniers royaux, et envoya le Chevalier d'Ailly, Aide-Major - Général, à M. de Gages, pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé jusquelà à la droite.

Ce Général manda à M. de la Chétardie, que le temps qu'il avoit tenu sur le champ de bataille, ayant donné celui de déblayer les équipages et l'artillerie, et l'objet principal du passage du Pô se trouvant rempli par là, il ne devoit pas différer d'un moment à faire sa retraite, en écharpant sur sa gauche, pour gagner la Strada-Romea et St.-Giovanni.

La cavalerie, tant française qu'espagnole, avoit reçu le même ordre, et étoit déjà en mouvement pour se retirer. Quand elle fut à une certaine distance, M. de la Chétar-

die, qui avoit jusques-là conservé son terrain, se mit en marche, et la continua à mesure que la cavalerie s'éloignoit, tenant toujours les brigades des Gardes-Espagnoles et de la Reine en bataille, les reformant derrière toutes les haies et les fossés, faisant ferme alors, tirant en bon ordre, et arrêtant par cette contenance l'ennemi chaque fois qu'il voulut s'approcher.

M. de Pontanel, Lieutenant-Colonel de Foix qui, avec 200 hommes des vieilles gardes, étoit préposé pour faire dans la marche l'arrière-garde des deux brigades françaises de cavalerie, les avoit suivies sur le champ de bataille, et s'étoit posté derrière elles. On l'avoit tiré de-là quelque temps après l'arrivée de la brigade de la Reine, et un Officier-Général Espagnol lui avoit fait remplir en partie le vuide qui, dans le cours de l'action, s'étoit fait entre la brigade de la Reine et les Espagnols, qui se jettoient toujours sur leur gauche. Il tint dans cette position avec toute la fermeté possible, perdit beaucoup, résista toutefois aux efforts des ennemis, ne se retira que lorsqu'il se vit abandonné par les Espagnols, et fit sa retraite sans être entamé, toujours à la même hauteur des brigades des Gardes-Espagnoles et de la Reine, quoiqu'il en fût considérablement séparé.

Dans le moment où l'ennemi, rebuté par la vivacité du feu des brigades des Gardes-Espagnoles et de la Reine, laissoit M. de la Chétardie en liberté de poursuivre sa mar-

che sans être inquiété, M. le Chevalier de Parver, Aide-de-Camp de M. le Duc de Modène, vint lui dire, de la part de ce Prince, qu'il paroissoit une colonne d'infanterie ennemie, et un gros considérable d'hussards, qui marchoient pour dépasser notre droite, et que la cavalerie française et espagnole étoit coupée et perdue sans ressource, s'il ne la garantissoit pas. M. de la Chétardie, pour remplir ce qu'on attendoit de lui, mit en colonne, par un à gauche, les brigades des Gardes - Espagnoles et de la Reine, qui jusques-là avoient marché en bataille, longea par sa droite à travers champs, couvrant la cavalerie espagnole et française, qui filoit dans le chemin, et protégea de la sorte la retraite qu'elle avoit à faire jusqu'à Sarmate, où elle le dépassa entièrement.

La halte qu'il y fit, ayant donné à la cavalerie une avance considérable, M. de la Chétardie poursuivit alors son chemin le long de la Strada-Romica, recueillit tout ce qu'il trouva de soldats des deux nations, gagna Castel-Saint-Giovanni; où il fit halte pendant quatre heures pour donner aux troupes le repos dont elles avoient besoin, se remit après en marche, et arriva le 11 à la Stradella, à 5 heures du matin.

L'armée l'y avoit devancé pendant la nuit. M. de Castellar l'y suivit dans la matinée, après avoir soutenu la veille jusqu'à la nuit le champ de bataille, avoir repris le terrain où nos troupes avoient combattu, au même instant que M. de la Chétardie avoit replié

ses troupes, et avoit mis enfin l'ennemi dans la nécessité par-là de repasser le Tidon. M. de Castellar replia M. de Beauvau avec ses grenadiers, et le régiment Dauphin, dragons, ne laissant derrière lui que M. de Camposanto, Lieutenant-Général, chargé de l'arrière-garde, qui vint se placer à Castel-St.-Giovanni.

MM. de Candel, Lieutenant-Général, et de Blois, Brigadier, Commandant la cavalerie française, ont été tués. MM. de Sèvé, Lieutenant-Général Espagnol, et de Balthazard, Brigadier, ont été blessés considérablement. MM. de Cossé, Maréchal-de-Camp, Grollier, Puisignieux et de Rochecouart, Colonels, plus légèrement, ainsi que M. de Stuard, Lieutenant-Colonel d'Anjou, infanterie; M. de la Vieville, Colonel de cavalerie, a eu une forte contusion au genou. Il y a eu un Major et 10 Officiers particuliers tués, 18 prisonniers, 2 Majors et 47 Officiers blessés. Il manque 1465 soldats, 770 ont été blessés. La perte séparée de la cavalerie consiste dans 6 Officiers tués, 25 blessés, 185 cavaliers tués, 192 blessés, 377 chevaux tués, et 173 blessés. La perte des Espagnols n'a pas été, à beaucoup près, si forte.

Le 11, à midi, l'on fit partir de la Stradella les équipages et l'artillerie. Le 12, l'armée se mit en marche sur trois colonnes pour venir camper à Voghera. M. de Camposanto vint le même jour occuper le camp de la Stradella pour favoriser la marche de

nos blessés et de nos convalescens ; il se porta le soir à Schiatezzo , et se replia le 13 au camp de Voghera , sans avoir essuyé un coup de fusil , et sans qu'il y ait eu un seul équipage de perdu depuis le moment que l'on avoit passé le Pô.

M. de la Mina arriva le 14 à midi à Voghera , et prit incontinent le commandement de l'armée espagnole. Son arrivée eut tout le droit de surprendre : personne ne s'y attendoit. L'ordre , qu'il remit à M. de Castellar , ne comportant aucun délai , il partit trois heures après , pour se rendre en Espagne. M. de Gages auroit pu continuer de servir dans l'armée , il préféra de gagner le soir Tortonne. Il y fut suivi par les équipages , qu'on jugea à propos de déblayer sur la nouvelle de l'approche de l'ennemi.

L'armée marcha le 15 sur trois colonnes , et vint camper sous Tortonne. M. de Gages en partit le soir pour Gênes.

L'alerte qu'on eut le 16 , auroit dû déterminer à prendre une position meilleure , en se rapprochant de la communication et d'Acqui , pour être maître de ses derrières , et pouvoit n'être pas déplacé. M. de la Mina se contenta de rapprocher son camp de la ville et du château , en quoi il tomboit dans le même inconvénient dont les Espagnols ne s'étoient pas garantis , en se campant autour de Plaisance , et voulut absolument rester dans cette situation , où il demeura encore le 17.

Vous serez content , mon cher Girardon ,

du bonheur qui m'a de nouveau accompagné ; vous avez lieu de l'être. La besogne dont j'étois chargé , étoit extrêmement délicate ; la nature du pays , appelé Boscone , suffisoit pour la rendre telle ; elle a tourné plus heureusement que je n'aurois jamais osé l'espérer. Le feu du canon , que j'ai essnyé pendant tout le temps que j'ai été sur le champ de bataille , ne pouvoit être plus vif : j'en ai été quitte pour un cheval tué sous moi , et pour l'avoisinement d'un boulet , qui m'auroit inévitablement coupé les deux jambes , si , au - lieu de s'enterrer à mes pieds au moment que je descendois de cheval , sa direction avoit été seulement de deux lignes plus haute.

*Le Maréchal DE SAXE au Marquis DE
CLERMONT - GALLERANDE.*

Le 19 août 1746.

Je vais me mettre en marche , Monsieur , pour marcher par ma gauche , et je camperai dans les environs de la tombe du Soleil ; Hennuy se trouvera à - peu - près derrière mon centre ; les ennemis sont cependant vis-à-vis de moi , et il pourroit se faire qu'ils gardassent cette position , ce qui doit vous engager d'être fort sur vos gardes. Si les ennemis faisoient un détachement considérable sur vous , il faudroit vous retirer , et vous placer d'abord dans le défilé de Merdael ,

qui conduit à Louvain; et si vous ne comptiez pas pouvoir tenir dans ce poste, il faudroit entrer dans Louvain, et vous y faire joindre par M. de St.-Germain, qui est au château de Tervère. Louvain nous est de conséquence, et j'estime qu'avec 12 bataillons et 4 régimens de dragons, vous pouvez vous y défendre assez de temps pour que les ennemis abandonnent ce projet, faute de subsistances; car ils ne sauroient y conduire du pain. Il leur faut deux jours pour aller, deux jours pour revenir; ainsi cette entreprise ne réussiroit pas, quand même je ne pourrois y porter d'autre remède. Il faudroit camper dans l'enceinte de Louvain, les murailles sont bonnes, et ce poste ne sauroit s'emporter sans quelque cérémonie, ce que je ne leur laisserai pas le temps de faire. Je finis cette lettre sans cérémonie; car vous connoissez mes sentimens pour vous.

*Le Comte DE JOYEUSE-GRAND-PRÉ
au Maréchal DE SAXE.*

A Mézières, le 22 août 1746.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous envoyer un mémoire sur les précautions que j'ai prises, pour empêcher les partis de pénétrer sur les frontières de Champagne et de Thierache;

je crois que vous approuverez que je me sois mis en état de défense, sans fatiguer les peuples, dans un temps de moisson, par des gardes, tant que les ennemis ne nous approcheront pas; mais vous pouvez être sûr que je serai instruit de ce qui se passera en-deçà de Namur et de Luxembourg, et que je serai en état de faire porter tous les peuples armés, ou partie, suivant les circonstances, sur la Meuse, dans les postes qui leur sont indiqués. Je vais faire donner des balles et de la poudre à ceux auxquels il en manque; mais je vous supplie de me mander vos intentions, et si vous approuvez ce qui est contenu dans mon mémoire; je crois qu'en établissant les sergens proposés, non-seulement ils serviront à contenir et faire manœuvrer les peuples armés, lorsqu'on les emploiera, mais que l'on pourra se passer de leur faire monter des gardes, et se borner à faire faire des rabats la nuit par ces sergens et les paysans des villages les plus voisins de la frontière.

D'ailleurs, je serai informé des mouvemens des ennemis, et dans le cas où il seroit nécessaire de s'opposer aux entreprises qu'ils voudroient faire, on fera marcher le tout ou partie des peuples du côté où les partis voudroient se présenter, et on donnera avis aux Commandans des troupes les plus voisines, de ce que l'on aura appris; on épargnera par-là la peine des peuples, et le pain que le Roi leur donne.

Je crois qu'il seroit nécessaire de défendre

aux peuples, qui sont en-deçà de la Meuse et des postes de Mezières à la Capelle, de contribuer sous peine de la vie, sauf à fermer les yeux sur ceux qui y auroient été obligés par les circonstances; cela leur donneroit plus d'émulation pour se défendre; et comme les contributions s'étendent facilement, et qu'elles feroient trop de bruit, à cause de la proximité de Paris, il seroit dangereux, dans les circonstances, de ne les pas proscrire; d'autant qu'elles seroient du goût de bien des gens, si les ennemis envoyoient des partis sur la frontière; s'il s'en présente, je les ferai assommer, afin d'en imposer aux autres, et d'essayer de les rebuter de s'y présenter.

J'aurois beaucoup plus de facilité, si vous vouliez m'envoyer à demeure, sous mes ordres, 400 dragons ou hussards, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le proposer, à Hirsouf, Signy-le-Petit et Stenay.

L'arrivée de M. de Ségur, avec le corps qu'il commande sous Philippeville, semble autoriser le projet que j'ai l'honneur de vous envoyer.

*Le Comte D'ETREBS au Maréchal
DE SAXE.*

A Otermond, le 22 août 1746.

MONSEIGNEUR,

J'ai ma droite ici, et ma gauche à An-soul: je touche Vignamond; le camp est bien;

bien ; les postes occupés convenablement et communiquans avec M. de Lowendal de très-près.

Par la réjouissance que l'ennemi a faite , pour une seconde bataille prétendue gagnée en Italie, j'ai vu que la ligne est au moins à une lieue de la Méhaigne , et que la droite s'éloigne un peu. Le corps de réserve a toujours sa droite à Fumal ; les bords de la rivière sont tranquilles.

Je vous prie d'ordonner que l'on me mander ce que vous avez arrangé pour la communication entre l'armée et ceci.

J'ai trois marches ouvertes d'ici à l'armée.

Deux le seront demain jusqu'à M. de Lowendal.

D'ici au Jaar , on peut y marcher en bataille. Je ne vois pas , pour le présent , d'autres objets à prévoir.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus respectueux et les plus sincères.

*Le Comte D'ARCENSON au Maréchal
DE Saxe.*

A Versailles , le 23 août 1746.

J'ai reçu , Monsieur , par les deux courriers que vous m'avez envoyés successivement , les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 18 et 20 de ce mois. Il n'y a qu'un sentiment sur les deux marches que vous venez de faire , et toutes les

Tome III.

E

lettres, qui viennent de l'armée, en parlent avec les plus grands éloges : M. de Lowendal s'est acquis beaucoup d'honneur dans la fermeté et la conduite avec laquelle il a repoussé l'attaque que le Prince Charles a fait à notre arrière-garde du 19, et S. M. a vu avec plaisir jusqu'à quel point M. d'Armentières s'y est distingué : je n'ai pas omis aussi de rendre compte à S. M. du bien que vous me dites à cette occasion de MM. de Grassin et du Blaisel : c'est une véritable perte pour le service que celle qu'on a faite de M. de Combescure ; il n'est pas possible d'accorder au fils la compagnie vacante par la mort du père, la justice voulant qu'elle soit donnée au plus ancien Lieutenant, suivant la règle que le Roi s'en est faite depuis plusieurs années, sans avoir voulu s'en départir dans aucun cas ; mais si ce jeune homme est en état d'en acheter une, comme je le présume, le Roi lui en accordera volontiers une des premières qui tomberont à sa disposition.

Si les rapports, que j'ai vus de la part de l'ennemi, sont vrais, leur perte dans cette journée a été de 2000 hommes.

Nous attendons avec impatience des nouvelles du nouveau détachement que vous avez confié à M. de Lowendal : l'occupation de Huy est si importante, dans la circonstance présente, que cet événement doit décider du plus ou du moins de succès de cette fin de campagne.

Vous avez grande raison, Monsieur, de ne pas sortir du principe que vous vous êtes

fait, et que S. M. a approuvé plus d'une fois, de préférer, pour les détachemens de confiance, les Officiers - Généraux que vous jugez les plus capables, sans vous arrêter à l'ordre du tableau. Celui que vous venez de donner à M. de Saint-Pern, n'est pas peu important, puisque la sûreté du convoi de pain que vous attendez, en dépend.

Si toutes ces manœuvres réussissent, je vois le Prince Charles dans un grand embarras, et quelque parti qu'il prenne ensuite, il lui sera difficile de protéger en même-temps ses places, et de couvrir le pays de ses alliés. Comme, du parti qu'il prendra, dépendront les entreprises que vous pourrez faire, S. M. ne me charge pas de vous faire aucune question à ce sujet : elle s'en remet entièrement à vos lumières, et au desir que vous avez de vous signaler pour son service.

Je suis très-aise que vous ayez été content du premier coup-d'œil que vous avez donné au nouveau régiment des Cantabres ; j'en ai pensé de même lorsque j'ai été le voir à Mante, et j'espère que vous les emploierez de façon qu'il ne leur arrivera pas de mauvaise aventure ; S. M. avoit jugé d'avance que vous les mettriez en compagnie des hollans, et suivant ce qu'on me mande du poste, où vous les avez mis, il paroît que c'est votre intention.

Il me reste, Monsieur, à répondre à une lettre particulière que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 11 de ce mois, au sujet de la demande que vous a fait M. de Li-

gonier, de lui renvoyer les prisonniers Anglais qui ont été envoyés d'Ecosse en France, et qui sont actuellement dans la citadelle de Lille. L'intention de S. M. est, de ne pas refuser absolument sa demande, ni d'y satisfaire actuellement; mais comme l'affaire demande une espèce d'examen, il convient que, dans la réponse que vous ferez à M. de Ligonier, vous lui proposiez d'accorder un passe-port au Commissaire Seigneur, qui aura ordre d'aller traiter avec lui de l'échange général des prisonniers, conformément aux instructions qu'il devoit porter en Angleterre, s'il avoit pu obtenir la permission d'y aller. Pour vous éviter la discussion et l'embarras, qui sont inséparables de cette négociation, vous jugerez sans doute à propos de vous reposer sur M. de Séchelles de l'arrangement des différens articles qui concernent sa mission; en général, ils doivent rouler sur trois points principaux: l'un, de ne point admettre la distinction que le Gouvernement d'Angleterre prétend faire entre les Officiers du Roi nés en France, d'avec ceux nés dans la Grande-Bretagne; le second, de ne point s'attacher tellement à ce principe, qu'il en résulte une rupture totale de l'échange, qu'on pourroit toujours admettre par forme d'acompte, les deux parties restant cependant; chacune de leur côté, dans leurs sentimens, enfin de renvoyer à la conclusion définitive de l'échange la liberté des prisonniers, qui ne sont, en quelque façon, à Lille qu'à titre de dépôt, et dont S. M. ne pourroit rece-

voir l'équivalent sans faire un tort irréparable au Prince qui les lui a confiés : ce dernier article mérite, comme vous le pensez bien, d'être traité très-clairement ; il ne conviendrait pas sur-tout de rien donner sur cela par écrit, ainsi il suffit de s'en tenir à des discussions verbales.

*Le Marquis DE CLERMONT-GALLERANDE
au Maréchal DE SAXE.*

A Judoigne, le 24 août 1746.

MONSIEUR,

J'ai reçu l'avis que vous me faites l'honneur de me donner sur les 1700 hussards qui marchent du côté de Merdael ; j'ai déjà répondu à M. Codère, que ce sont les mêmes qui ont châtiaillé hier avec les volontaires : je profiterai de cet avis, et marcherai, ainsi que j'ai fait aux deux convois précédens, pour le mettre hors d'insulte.

Quand je vous ai proposé d'aller à Louvain, cela n'a été que parce que je le croyois exposé à quelque insulte, depuis que vous avez marché par votre gauche, ce pays demeurant absolument libre pour y marcher, et les ennemis en étant assez près pour y pouvoir arriver avant que j'en pusse être informé, à cause de la quantité de troupes légères qu'ils ont depuis les Getes jusqu'à Merdael ; mais dès

que vous n'avez point d'inquiétude sur Louvain, je demeurerai ici, et protégerai vos convois du plus près que je pourrai, et aurai le plus de troupes que je pourrai entre Louvain et Tirlemont.

Je n'ose vous demander de l'infanterie pour faire venir mon canon; si vous avez quelques brigades de cavalerie de reste, je tâcherai de les faire vivre, et ils m'aideront aux détachemens et escortes fréquentes.

Un trompette, que M. Trips m'a envoyé pour me renvoyer mon conreur que les hus-sards ont pris, a dit au Comte de Linden, qu'ils avoient battu Maillebois en Italie. Je vous prie de me mander ce que vous en savez.

Il y a à Emar quelques sauve-gardes des ennemis dans le canton. Faites-moi savoir si je dois vous les envoyer par le premier convoi.

*Le Comte D'ARGENSON au Maréchal
DE SAXE.*

A Versailles, le 25 août 1746.

La nouvelle de l'occupation de la ville d'Huy par M. de Lowendal, a fait ici, Monsieur, un grand plaisir. Le Roi ne doute pas du succès du détachement que vous avez envoyé à Liège, pour s'emparer des magasins que les ennemis y ont fait rassembler;

mais S. M. auroit désiré que vous m'eussiez marqué le nom de celui à qui vous avez confié cette opération. L'événement qui intéresse le plus aujourd'hui, et dont j'espère que nous serons éclaircis dans la journée de demain, est l'arrivée de votre convoi de pain; les sages mesures que vous avez prises pour l'assurer, donnent lieu d'espérer qu'il arrivera à bon port; mais le succès en est si important, qu'on ne sauroit être sans quelque inquiétude, jusqu'à ce qu'on en soit certain.

J'ai reçu par la poste l'état que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer des Officiers et soldats tués et blessés à l'arrière-garde du 19, et j'en ai rendu compte à Sa Majesté. M. de Saint-Perrier vous a fait part, suivant ce qu'il m'a mandé, des dispositions de tout ce qu'il peut faire pour un nouvel équipage de siège, au cas que vous en ayez besoin pour une autre entreprise que celle de Namur.

Le Maréchal DE SAXE à M.

Au Camp de Villers, le 6 août 1746.

M. de Torcy me mande, Monsieur, qu'étant à la veille d'aller rejoindre M. de Putanges, auprès duquel il avoit été mis par M. le Prince de Conti, vous avez jugé à propos de le retenir à Metz.

Les mouvemens que M. de Putanges va se

trouver dans le cas de faire dans un pays qu'il n'a pas encore eu le temps de connoître, lui rendent la présence de M. de Torcy si nécessaire, que je ne puis me dispenser de vous prier de vouloir bien permettre à cet Aide-Maréchal-des-Logis, de se rendre à Sedan le plus diligemment qu'il lui sera possible.

De quelque utilité que M. de Torcy puisse être à M. de Putanges, je me ferois scrupule de vous le redemander, si je ne savois pas que vous êtes à la veille de quitter la frontière des Évêchés, pour aller tenir les Etats de Bretagne.

D'ailleurs il ne peut se passer rien d'intéressant entre la province des Évêchés et celle de Luxembourg, à moins que les ennemis ne prennent le parti d'y marcher en corps d'armée. L'objet présent et le plus essentiel est de troubler et de couper, s'il est possible, toute communication entre le Luxembourg et Namur; c'est la seule ressource qui reste aux ennemis pour subsister, et M. de Putanges étant à portée d'y mettre des obstacles, vous concevez aisément l'utilité dont M. de Torcy lui sera, par la connoissance exacte qu'il a du pays.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
DE SÉGUR.*

Au Camp de Villers, le 26 août 1746.

Je vous écrivis hier une lettre, Monsieur, que, pour plus de sûreté, je vous envoyai par *duplicata*, l'une par Charleroi et Philippeville, l'autre par le Condros en droiture à Givet.

Cette lettre contenoit en substance une vive exhortation de ma part, de troubler autant qu'il vous seroit possible la communication de Luxembourg à Namur, par des partis que je vous priaï d'envoyer continuellement sur cette route, et que vous chargeriez de rompre toutes les meules de moulin qu'ils trouveroient dans le pays, et de faire des défenses aux habitans de ces cantons, de vendre ni porter aucunes subsistances ni denrées à l'armée ennemie, sous peine d'être pillés et brûlés.

Les nouvelles que j'ai eues depuis hier, assurent, qu'il est arrivé hier à Namur un convoi venant du Luxembourg, et qu'il y en arrive encore un aujourd'hui. Vous sentirez comme moi, Monsieur, que dans la disette où les ennemis sont réduits aujourd'hui, rien ne contribueroit davantage à augmenter leur misère, que l'interruption que vous êtes en état d'apporter à cette communication, qui est la seule ressource qui leur

reste. Ainsi, Monsieur, vous ne sauriez trop y donner toute votre attention; et comme je suis trop éloigné de M. de Putanges, pour diriger d'ici les démarches qu'il aura à faire de son côté, je vous prie de lui faire part de mes objets, du parti que vous avez pris en conséquence, et de lui mander qu'il est nécessaire qu'il manœuvre aussi dans sa partie, en tout ce qu'il jugera être propre à troubler par des partis le chemin de Luxembourg à Namur, et à s'entendre avec vous à ce sujet.

Je ne doute pas, Monsieur, que sur une première lettre, que je vous ai écrite il y a déjà plusieurs jours, vous ne vous soyez avancé jusques à Dinant, et que de-là vous n'ayez poussé des parties jusques aux portes de Namur, de même que M. de Lowendal fait journellement par le côté d'Huy.

J'ai eu encore des avis qui portent, que les ennemis font construire plusieurs ponts sur la Meuse près de Namur, que le dessein de M. le Prince Charles est de passer cette rivière le 1^{er}. du mois, pour de-là prendre la route de Luxembourg, et que les ordres ont été donnés dans cette place, de faire avancer un convoi au-devant de l'armée ennemie. Je ne sais si vous aurez en les mêmes nouvelles; mais je vous exhorte à chercher tous les moyens possibles d'être informé de leurs démarches, et supposé que vous apprissiez qu'en effet l'armée eût commencé à passer la Meuse, vous n'hésiteriez pas à vous porter avec tout votre corps sur la Lo-

none, d'où, étant couvert par cette rivière, vous serez en état d'inquiéter beaucoup la marche des ennemis qui, n'ayant pour unique route praticable que le grand chemin de Luxembourg, ne pourront marcher que très-lentement, si vous parvenez à les inquiéter dans plusieurs points à-la-fois s'il est possible.

De mon côté, Monsieur, je me propose de les faire suivre avec le plus de vivacité et le plus loin qu'il sera possible, et pourvu que nous soyons tous informés à temps, il y a lieu d'espérer que cette marche vers Luxembourg, si les ennemis l'entreprennent, leur coûtera fort cher.

Je comprends la difficulté que vous devez trouver à me donner de vos nouvelles; cependant vous en sentez l'importance, ainsi je vous prie d'employer toutes sortes de moyens pour m'en faire passer.

J'ai l'honneur d'être avec sincérité.

*Le Comte DE SÉCUR, au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp sous Philippeville, le 27 août 1746,
à 9 heures du matin.

MONSIEUR,

Je reçois, dans le moment, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Villers le 25 à 8 heures du matin. Sans les éloignemens et les difficultés de faire passer

mes lettres , vous auriez vu par celles que j'ai eu l'honneur de vous écrire , les raisons qui m'avoient déterminé à ne pousser qu'une tête à Givet , et à demeurer ici avec le reste du corps que je commande , étant de même ici à portée , faisant des détachemens fréquens entre Sambre et Meuse , d'en faire aussi sur Dinant et sur la rive droite de la Meuse. Ce qui m'avoit le plus déterminé à ne pousser qu'une tête à Givet , étoient les convois des 12,000 sacs de farine de Givet à Mons , qui ne sont pas en sûreté ; c'est pourquoi je prends le parti de n'en faire partir que deux , qui feront 6000 sacs. J'envoie un courrier à M. de Lucé , pour lui mander qu'il dispose ses voitures pour tirer les autres de Sedan. J'envoie aussi un autre courrier à M. de Creil , pour lui dire cet arrangement , et qu'il se prépare à pousser au plus vite ce convoi-là sur Mons : M. de Putanges , qui est avec un corps de troupes à Sedan , donnera les escortes nécessaires pour ces convois.

Tout ce que vous me mandez dans la lettre que je viens de recevoir aujourd'hui , Monseigneur , sera exécuté , et je serai demain avec toutes mes troupes à où vous m'ordonnez d'aller ; ainsi il n'y aura point de retard , et je sens l'importance de remplir vos vues.

J'ai l'honneur , etc.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARGENSON.*

27 août 1746.

J'ai été informé, Monsieur, de plusieurs endroits, que les ennemis vouloient tenter quelque chose sur Louvain, et je le fus avant-hier, que M. Trips avoit passé à Wavre avec 1000 hussards, 2000 Croates ou pandours, 6 pièces de canon, et les deux régimens de dragons de Stirum et de Lig. . . lesquels ne sont pas à moitié du complet : ainsi l'on pouvoit regarder ce détachement comme un corps que les ennemis vouloient bien sacrifier pour faire une diversion. Je commandai sur-le-champ deux détachemens pour les envelopper, je fis avertir M. de Clermont-Gallerande, qui est à Judoigne, M. de Panderau, qui est à Louvain, et M. de Saint-Germain, qui est à Trevure, ainsi que M. de Berchini, qui est à Eylissen avec 2 bataillons et 3 régimens de hussards : toutes ces troupes eurent ordre de se tenir prêtes, et d'être sur leurs gardes. Avant-hier à midi je fus informé que le corps de M. Trips avoit quitté la route de Wavre, et ayant passé le Mont-St.-André dans la nuit, étoit venu se placer dans les bois qui sont entre Autre-Eglise et Herbaix ; je commandai donc deux détachemens de l'armée, l'un aux ordres de M. le Chevalier de St.-André, et l'autre à

ceux de M. du Chayla. Celui de M. du Chayla étoit composé de M. le Prince de Soubise pour la cavalerie, et de M. le Comte de Noailles pour l'infanterie, de six cens maîtres de la Maison, qui font douze troupes, de trente de la cavalerie, de quatre des carabiniers, et de quatre de Saxe volontaires, de 20 compagnies de grenadiers, de quatre-vingt piquets et de deux cens hommes des Cantabres, ce qui ensemble composoit le nombre de cinq mille sept cens hommes. Celui de M. le Chevalier de St.-André étoit composé de six cens gendarmes, quinze cens chevaux de la cavalerie, deux cens dragons, trois cens hussards, vingt compagnies de grenadiers et quatre-vingt piquets, M. le Duc de Brissac, et M. le Comte de la Vauguyon pour Maréchaux-de-Camp.

Ces deux détachemens se sont assemblés avant-hier à minuit, celui de M. le Chevalier de St.-André à la droite du Colonel-Général, et celui de M. du Chayla à la droite de la Maison-du-Roi, qui est en 4^e. ligne : celui de M. le chevalier de St.-André avoit ordre de marcher par sa droite en longeant la chaussée, et de faire halte jusqu'au jour, après avoir dépassé le village de Ramillies : celui de M. du Chayla de passer le ruisseau de Jansse au château de Jansse, où il feroit halte jusqu'au jour. Ces deux détachemens devoient se remettre en marche à la pointe du jour ; M. le Chevalier de St.-André devoit faire fouiller tous les bois,

entre Herbaix et Ramillies , le Mont-St.-André, et se rendre à Herbaix à dix heures, où étoit le rendez-vous général, où devoit se rendre aussi M. de Berchiny et les détachemens de M. de Clermont-Gallerande. M. du Chayla devoit marcher sur le même point de direction, pour ainsi enfermer de toutes parts M. Trips, et me défaire pour une bonne fois de lui.

M. Trips, qui a vu qu'il n'étoit pas en sûreté dans les environs d'Autre-Eglise, et qu'il pouvoit être coupé, s'est mis en marche à la nuit, a repassé la Méhaigne, et s'est placé vis-à-vis Bratelon. Selon les dispositions faites, tous les corps se sont mis en marche à la pointe du jour; M. le Chevalier de St.-André, qui étoit aux environs de Ramillies, ayant doublé ledit Ramillies, le laissant à sa droite, a été suivi par M. Trips, qui a eu l'audace de repasser la Méhaigne.

M. le Chevalier de St.-André lui a fait face; dans ce moment le corps de M. du Chayla débouchoit d'Autre-Eglise, et se trouvoit à la vue de M. de St.-André.

Je ne crois pas, Monsieur que l'on puisse choisir parmi nous des Officiers-Généraux en qui les troupes aient plus de confiance, et quant à la composition des détachemens, je me flatte que vous trouverez qu'elle a été faite avec attention.

Je ne puis vous parler du reste, ne m'y étant pas trouvé : vous verrez par la lettre que M. du Chayla et M. le Comte de Noail-

les m'écrivent , une partie des choses que je sais là-dessus. Ce qu'il y a de certain, est que M. de Trips n'avoit pas quatre mille hommes , qu'il avoit eu l'imprudence de passer la rivière, qu'il a chargé tête baissée nos troupes , et qu'après le premier..... il n'y avoit qu'à le charger pour le jeter dans la Méhaigne. Toute l'infanterie de M. de St.-André n'a pas tiré un coup de fusil , tout le corps de M. du Chayla n'a pas brûlé une amorce ; ils se sont cependant retirés sur Judoigne, et sont rentrés aujourd'hui dans le camp avec environ deux cens gendarmes de moins : je ne sais pas encore positivement la perte , mais elle ne va guères plus loin.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
DE LOWENDAL.*

Au Camp de Villers, le 28 août 1746 , à une
heure après-midi.

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite à neuf heures , mon cher Comte ; les ennemis sont toujours campés vis-à-vis de moi ; je crois cependant qu'ils décamperont cette nuit. Lorsque je saurai en quelle quantité environ ils ont passé la Meuse , je tâcherai de leur tomber sur le corps. Au dire de tout le monde , les ennemis marchent sur Luxembourg , et marchent sur Marche-en-Famîne et sur la chaussée

see qui y conduit de Namur. Je ne connois pas le terrain que vous occupez, ainsi je m'en rapporte totalement à vos lumières. Il me semble qu'il faudroit que vous fissiez occuper le défilé de Modave par les deux régimens de dragons; l'on m'a assuré que ce défilé est inattaquable, et qu'il faut aller fort loin pour le tourner; de plus, il y a un chemin qui conduit de Modave à Liège, par lequel ces dragons pourroient se retirer, s'ils étoient poussés, et cette disposition de votre part en demande une fort longue et grande de la part des ennemis pour vous attaquer: vous pouvez vous renforcer de six bataillons beaucoup plus vite qu'ils ne peuvent vous forcer.

Voilà mes idées en général, mon cher Comte, c'est à vous de voir ce qu'il est possible de faire. L'investiture de Namur ne peut s'effectuer, si les ennemis tiennent la partie de Hui, qui est située à la droite de la Meuse.

*Le Comte D'ARCEYSON au Maréchal
DE SAXE.*

A Versailles, le 29 août 1746.

Votre courier m'a remis, Monsieur, hier matin les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 de ce mois, et j'avois reçu la veille par la poste celle du 23, avec

Tome III.

F

le détail de tout ce qui s'est passé lorsque M. de Lowendal s'est emparé du poste de Hui.

Vous ne m'aviez point dit dans les précédentes que c'étoit M. de Beausobre à qui vous aviez confié le commandement du détachement que vous avez envoyé à Liège : le Roi a appris avec plaisir que vous étiez maître de cette ville , qui ferme totalement aux ennemis la communication avec le pays d'en-bas.

Je comprends que dans un pays neutre , tel que celui-là , il sera facile de nous dérober la connoissance d'une partie des effets qui sont à l'ennemi ; mais à qui que ce soit qu'ils appartiennent , vous aurez pris les mesures nécessaires pour que l'ennemi n'en puisse pas profiter , et c'est là l'essentiel aujourd'hui.

L'affaire que MM. de Châtillon et de Mascaron ont eue dans les environs de Ramillies , mérite louange et récompense , et Sa Majesté , à qui j'en ai rendu compte , est dans l'intention de satisfaire à l'un et à l'autre.

L'arrivée de votre convoi de pain a fait ici grand plaisir , et c'est l'effet des bonnes mesures que vous avez prises , Monsieur , pour empêcher qu'il ne pût être attaqué avec succès. Si la position embarrassante et resserrée où vous avez mis les ennemis , les oblige , comme vous l'espérez , à rappeler leurs hussards , et de les envoyer sur leurs derrières , je ne doute pas qu'étant libre de

vosre côté dans les subsistances, vous ne les réduisiez dans un état d'abaissement, qui vous ouvrira la porte aux entreprises les plus glorieuses et les plus utiles pour le grand objet de la paix.

Les douze ponts que vous avez fait construire sur la Méhaigne, doivent jeter le Prince Charles dans une furieuse détresse, s'il ne peut ni subsister dans le lieu où il est, ni se retirer avec sûreté devant un pareil débouché que vous vous êtes procuré sur lui.

Je ne raisonnerai point avec vous, Monsieur, sur les objets ultérieurs que vous pouvez avoir en vue, et comme tels qu'ils soient, ils ne peuvent être qu'extrêmement avantageux, la préférence ne doit venir que de vous et des circonstances, et l'intention du Roi est, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire plus d'une fois, de vous laisser toute liberté à cet égard.

La lettre de M. de Bathiani, que vous m'avez envoyée, et que je vous renvoie, ne s'explique pas aussi clairement que je le voudrois sur la révocation des ordres qui font marcher en Hongrie nos prisonniers d'Italie; elle contient même des espèces de menaces qui pourroient attirer de notre part un traitement encore plus sévère aux prisonniers Autrichiens, si le Roi étoit susceptible d'aucun autre motif, dans la conduite qu'il tient à leur égard, que de celui de forcer la Cour de Vienne à exécuter des conventions qu'elle a toujours cessé de res-

pector, aussi-tôt qu'elle a cru qu'il étoit de son intérêt de le faire ; et ce qui vient de se passer en Italie , n'est que la répétition de ce qu'elle a fait en Bohême et en Bavière, dont vous avez plus de connoissance que personne ; c'est ce que vous ne pouvez, Monsieur, vous dispenser de faire sentir à M. de Bathiani, en lui faisant valoir en même-temps la condescendance qu'a le Roi d'arrêter les prisonniers Antrichiens aux lieux de leur marche, que vous trouverez indiqués dans l'état que je vous envoie. S. M. s'attend que cette bonté de sa part déterminera la Reine de Hongrie à consentir à l'échange de nos prisonniers d'Italie sur le pied des cartels de Protivin et de Francfort, et si cette résolution ne suivoit pas immédiatement les représentations que le Prince Charles a dû lui faire, S. M. se croiroit obligée de faire revivre les premiers ordres qu'elle a donnés, et qui ne sont aujourd'hui que suspendus.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus parfait attachement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé D'ARGENSON.

J'ai remis au Roi la lettre que vous m'avez envoyée, Monsieur, pour S. M., en réponse à celle que je vous avois adressée de sa part. Je vous remercie de m'en avoir envoyé la copie.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARCEY.*

Au Camp de Villers, le 29 août 1749

Les ennemis ont décampé cette nuit, de devant moi, Monsieur, et passent la Meuse entre Namur et Hui : je vais tâcher d'atteindre leur arrière-garde avec la moitié de l'armée, et je ferai marcher l'autre moitié demain, pour lui faire passer la Meuse à Hui, où je me porterai derrière le défilé de Modave. M. de Lowendal y est déjà avec 20 bataillons et 4 régimens de dragons. Cette position obligera les ennemis, à ce que j'espère, d'abandonner la rive droite de la Meuse, et de se retirer sur Marche-en-Famille. Si M. de Ségur s'étoit porté sur Dinant, ou plutôt, si nous avions pu nous communiquer, je crois que les ennemis n'auroient pas osé tenter le passage de la rivière ; mais aucun de mes émissaires n'a pu passer, la terre étant couverte de hussards.

Vous verrez, Monsieur, par la copie de la lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer, quelles sont les dispositions nécessaires que je propose à M. de Ségur, et je suis obligé de faire passer mon courrier par Bruxelles, Gand et Valenciennes, pour que ma lettre puisse lui être remise.

S'il se passe quelque chose de considérable à l'arrière-garde de M. le Prince Charles, je vous en informerai par un second courrier.

*Le Comte d'ARCEY au Maréchal
DE SAXE.*

A Versailles, le Août 1746.

Dans la disposition resserrée où vous tenez les ennemis, Monsieur, en leur fermant les chemins du Brabant et du Hainaut, il est à craindre qu'ils ne jettent une partie de leurs troupes irrégulières dans l'entre Sambre et Meuse, pour y imposer des contributions, et en tirer même des subsistances; je suis bien persuadé que vous ne perdez pas cet objet de vue, et que vous prendrez sur cela les mesures les plus convenables; mais comme par la nature du pays, il seroit bien difficile au corps de troupes que vous pourrez y faire passer, d'empêcher les partis de s'étendre, j'ai cru que dans de pareilles circonstances il ne seroit pas inutile de faire rétablir la chaîne de postes que M. le Comte de Joyeuse avoit ci-devant formée à la gauche de la Meuse, et le long des frontières de Thierache et de Champagne; ainsi je lui mande de faire incessamment occuper ces postes par le nombre d'officiers et de paysans dont on est ci-devant convenu, et de vous rendre compte de l'état

où il les aura mis ; cette précaution ne dérangera rien aux dispositions plus essentielles que vous jugerez à propos de faire , sur lesquelles S. M. se remet entièrement à vous.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARCEY.*

Août 1746.

Les ennemis ayant pris , Monsieur , différens établissemens sur le Jaar , pour s'y procurer des abreuvoirs , parce qu'ils n'ont point d'eau dans leur camp , et tirer quelques fourrages entre Liège et Tongres de la plaine qui est à la rive droite du Jaar , j'ai été avant-hier avec M. le Comte d'Etrées , pour reconnoître les postes que les ennemis occupoient. J'ai marqué un camp pour le corps de M. de Ségur , dont la gauche devoit être appuyée au village de Frêne , et la droite à un grand ravin qui vient depuis le Jaar , et se prolonge jusqu'à Villers-St.-Siméon. Je convins avec M. le Comte d'Etrées qu'il se placeroit du village de Saint-Siméon jusques vers Liège : par cette position nous barriions toute la plaine , et par les postes que je comptois établir sur les hauteurs qui dominent le Jaar , et qui auroient été soutenus par les troupes campées derrière , j'aurois empêché les ennemis de venir boire au Jaar , ce qui les auroit mis dans une grande détresse ; en conséquence , j'envoyai

ordre à M. de Ségur , qui étoit à Oreye , de marcher sur-le-champ , et de prendre le camp que je lui avois désigné. Ses campemens arrivèrent vers les 5 heures du soir ; et comme M. d'Espagnac commençoit à le marquer , il aperçut de l'autre côté du ravin ; qui va de Villers-Saint-Siméon au Jaar , assez de troupes , et un camp qui s'y marquoit ; je m'y transportai sur-le-champ , mais une pluie très-forte m'empêcha de rien distinguer , et la nuit étant survenue dans ces entrefaites , je fus obligé de placer M. de Ségur , qui arrivoit dans ce moment , derrière le ruisseau de Frène ; croyant que ce n'étoit que des détachemens de l'armée ennemie , je pris la résolution de les attaquer le lendemain au matin , qui étoit hier. J'ordonnai pendant toute la nuit des patrouilles pour aller aux écoutes , partant du village de Tongerberg jusque sur leur armée ; elles rapportèrent toutes qu'il y avoit du mouvement dans leur camp ; à minuit il me vint un de leur déserteur , qui étoit parti de leur armée , lequel m'assura qu'elle étoit encore dans la même position. Vers les 2 heures après-midi , il en arriva un autre de la rive droite du Jaar , qui étoit un grenadier Anglais , lequel disoit que tous les grenadiers de l'armée , avec différens autres détachemens , avoient passé l'après-midi le Jaar , et étoient postés le long du ravin de St.-Siméon , ce qui me fit juger que les ennemis vouloient faire un fourage dans cette partie-là : je me mis donc en marche avec le corps de M. le

Comte d'Etrées, qui est composé, comme vous le savez, Monsieur, des Grassins, des la Morlière, de deux régimens de dragons, et de tous les hussards; ce corps étoit suivi de celui de M. de Ségur : j'y avois joins six bataillons Suisses, qui campent toujours à ma droite, et le corps de M. de Ségur l'étoit par la Maison-du-Roi, la gendarmerie et le corps de carabiniers : toutes ces troupes campent à la droite de Tongres; ainsi je n'ai pas tiré un homme du corps de l'armée. Nous marchâmes ainsi jusques dans un fond à deux cens pas environ du ravin de St.-Siméon, pour n'être point vu de leur armée, où je rassemblai toutes ces troupes, mon intention étoit de faire tourner le ravin par le corps de M. le Comte d'Etrées, en le longeant jusques sur Flex : il étoit parti pour exécuter cet ordre, et attaquer les ennemis, en revenant de l'autre côté du ravin; je n'attendois que le moment que le brouillard fût levé pour pouvoir distinguer les objets, et je commençois déjà à m'étendre de droite et de gauche tout du long du ravin, lorsque M. le Comte d'Etrées revint à moi avec deux prisonniers, par lesquels nous apprîmes que tous les Hollandais, 4 régimens d'infanterie Anglaise, et le corps de M. de Baronnai, avoient passé le Jaar dans la nuit, et étoient campés vis-à-vis de nous, ce qui me fit arrêter sur-le-champ le mouvement des troupes, afin de ne point montrer aux ennemis tout ce que nous avions, et qu'ils pussent prendre cela pour une es-

corte, envoyée pour soutenir des Officiers-Généraux qui venoient reconnoître. Il étoit environ 9 heures du matin, lorsque le brouillard nous permit de distinguer les objets, et nous vîmes, à la demi-portée du canon, un camp qui, au dire des Officiers-Généraux qui étoient venus à cette promenade, pouvoit contenir 18 à 20,000 hommes. Je m'avantai avec la généralité sur le bord du ravin, qui est fort escarpé, et peut avoir 30 à 40 pieds de profondeur; il y a des endroits où on peut le passer avec de l'infanterie, et il peut avoir deux lieues d'étendue. Les ennemis étoient si sûrs de leur position, qu'ils ne prirent pas seulement les armes, et comme la partie n'étoit par bastante, et que dans les circonstances présentes je ne dois rien donner au hasard, je renvoyai les troupes au camp. Nous restâmes là à examiner le terrain jusques environ à 2 heures, et je me portai avec le corps de M. d'Etrées vers St.-Siméon, où nous eûmes de l'escarmouche, après quoi nous sommes tous rentrés.

Cette situation des ennemis est des plus singulières; car si je n'avois été bien informé, et qu'ils eussent tiré une vingtaine de bataillons du corps de M. de Waldeck, ils pouvoient m'attaquer; ce qui me fait croire que ce corps se retirera dans la nuit sous Maestricht, que celui de M. le Prince Charles fera la même chose, ou qu'il passera du côté de M. de Waldeck, c'est-à-dire, à la rive droite du Jaar. S'il en est autrement, je tâcherai de donner l'aubade demain au matin au corps de M. de Waldeck.

Je ne finis point cette lettre , parce qu'il est 7 heures du matin , et que le brouillard ne nous permet pas encore de distinguer le mouvement qu'ils ont fait cette nuit.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARGENSON.*

2 septembre 1746.

Il ne s'est rien passé , Monsieur ; à l'arrière-garde des ennemis : j'avois détaché après eux M. de Berchini , avec 3 régimens de hussards , et M. le Comte d'Etrées avec 2 brigades d'infanterie , une de cavalerie , une de dragons , et un régiment de hussards ; mais ils n'ont pu les atteindre : j'avois passé avec deux lignes de l'armée la Méhaigne pour les soutenir ; mais tout cela n'a abouti à rien. Avant-hier je me suis transporté de ma personne à Hui , pour reconnoître le terrain , et j'ai été jusqu'à Modave. J'y ai vu une partie du camp des ennemis , et tous les avis se rapportoient hier qu'ils se dirigeoient par Marche-en-Famine sur Luxembourg. Je me préparois à les faire suivre et à inquiéter leur retraite par un corps détaché sous les ordres de M. de Contade , que j'ai envoyé avec 20 bataillons et 20 esadrons , pour renforcer le corps de M. Lowendal , qui est de l'autre côté de la Meuse au-delà de Hui : après cette disposition , il m'est venu

des avis que les ennemis dirigeoient leur marche sur Durbui et Spa, ce qui dénoteroit qu'ils se portent sur Maestricht : j'ai envoyé sur-le-champ M. le Comte de Clermont-Gallerande, avec le corps qu'il commande, sur Liège, pour y passer la Meuse.

Les ennemis marchent ; s'ils prennent cette route, ils seront dans un pays extrêmement difficile, à ce que prétendent les gens du pays, et ceux d'entre nous qui ont préparé les marches, lorsque l'armée du Roi a passé en Westphalie ; ainsi M. de Clermont-Gallerande pourroit inquiéter leur marche ; je me propose même de le renforcer. J'aurois pu me porter moi-même avec l'armée sur Spa, y devancer les ennemis, et leur rendre la marche impossible ; mais deux considérations m'ont retenu ; l'une est que cela m'éloigne de mon objet principal, qui est le siège de Namur, parce que la saison s'avance ; l'autre, parce que je les aurois peut-être rejettés sur les Crêches, où il auroit fallu détacher des troupes en grande diligence, et qui n'auroient pas empêché les troupes légères des ennemis d'alarmer notre frontière ; j'ai donc préféré de les laisser se porter vers la Hollande, où la fin de la campagne leur deviendra fort onéreuse ; peut-être que je me trompe dans cette idée à l'égard de la partie politique ; mais dans l'incertitude j'ai préféré le plus sûr, et ce que me prescrit la règle militaire, pour affermir les conquêtes faites et celles à faire.

Vous trouverez ci-joint les dispositions

que j'ai faites pour le siège de Namur ; nous en commencerons l'investiture après-demain, si la marche des ennemis se confirme, et je me porterai avec l'armée d'observation dans les environs de Tongres.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte DE
LOWENDAL.*

Au Camp de Breff, le 2 septembre 1746,
à 11 heures du matin.

Les nouvelles que vous m'envoyez, Monsieur, me confirment encore la direction et la marche des ennemis sur Maestricht. Je prends le parti de renforcer le corps de troupes de M. de Clermont-Gallerande, qui est actuellement campé sur les hauteurs de la Chartreuse de Liège, à qui les Etats du pays ont enfin accordé le passage au-travers de leur capitale.

Je joins ici à cet effet un état des troupes que je vous prie de faire partir à la réception de ma lettre, pour se porter par la rive gauche de la Meuse jusqu'à Liège, au-travers duquel elles passeront demain, ainsi qu'a fait M. de Clermont-Gallerande, qui est le premier des Maréchaux-de-camp qui conduisent ces troupes ; cependant M. d'Anlezy fera bien d'envoyer d'avance un Officier à M. Eymal, chargé des affaires du Roi à Liège, pour lui donner avis de l'arrivée de ces troupes, afin qu'il puisse remplir, au sujet du pas-

sage, toutes les formalités requises, s'il est nécessaire d'en observer à chaque passage.

Je sens bien que ces troupes ne peuvent pas aller jusqu'à Liège aujourd'hui, ainsi elles camperont ce soir au lieu où elles arriveront; mais il faut qu'elles arrivent demain au camp de M. . . ., le plus matin qu'il sera possible.

Je vous ôte, Monsieur, sans scrupule, les troupes légères que vous avez, parce que l'ennemi, devant déjà avoir passé l'Ourte à Durbui, elles vous deviennent inutiles, et qu'au contraire, elles vont être très-nécessaires à M. de Clermont, qui se voit déjà inondé de hussards.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte,
D'ÉTRÉES.*

4 ou 5 septembre 1746.

Je suis bien fâché, mon cher, Comte, que les ennemis aient pris poste en-deçà de la rivière, et qu'ils se soient fortifiés sur ce bord-ci. Je comprends aussi que les hauteurs de Vizet peuvent rendre cette attaque difficile; mais ne pouvez-vous pas, à coups de canon, les déloger de ces haies ou village qui est en-deçà? J'écris à M. de Clermont-Gallerande de vous envoyer toute son artillerie, une brigade d'infanterie, et le régiment de la Morlière. Je vous envoie copie de la

lettre que j'écris à M. du Chayla , pour que vous soyez informé des raisons qui m'engagent à le rapprocher de moi. Lorsque vous croirez nécessaire de vous replier sur lui , vous en informerez M. de Clermont-Gallerande. Tâchez toujours , en attendant , de contenir les hussards ennemis , si vous croyez qu'il soit impossible de les écraser à coups de canon à l'entour de l'endroit qu'ils ont choisi pour leur retraite ; voyez aussi si vous pouvez pousser quelques détachemens de troupes légères sur les hauteurs du camp de St.-Pierre , qui pourroient courir jusqu'aux portes de Namur ; mais il faudroit les instruire que nous n'avons pas la guerre avec les Hollandais , et que Namur leur appartient : les détachemens peuvent se retirer , s'ils étoient pressés , en repassant le Jaar , où il y a plusieurs ponts et des descentes qui y conduisent du haut de la montagne.

*Le Maréchal DE SAXE à M. DU
CHAYLA.*

Je vous prie , Monsieur , de partir du camp où vous êtes , pour venir camper derrière la tombe de Villers , appuyant votre droite à la chaussée qui va de Tongres à Liège , (ou un peu plus près de moi , si vous le jugez convenable.) Cette position vous met à portée de moi , et en état de soutenir

ou de recevoir les corps que commandent M. le Marquis de Clermont-Gallerande et M. le Comte d'Etrées. Comme la marche que vous avez à faire n'est pas longue, je compte que vous la ferez encore aujourd'hui.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARCEY.*

Du 24 septembre 1746, au soir,

Les ennemis sont à la hauteur de Auvaille, entre la Ourte et la Veze, et leur droite a dépassé cette rivière. J'ai envoyé ordre à M. de Clermont-Gallerande, qui est à la Chartraine au-delà de Liège, de repasser la Meuse, parce que je ne veux pas donner la moindre prise aux ennemis dont ils puissent se parer dans les gazettes. J'ai des bottes de mandemens pareils à ceux dont je vous envoie des échantillons : ils sont dans la plus grande détresse ; mon trompette, qui les a vus marcher hier, m'a dit qu'il les avoit vus se jeter sur des champs de pois, et les manger tout crus avec avidité : leur marche se fait d'ailleurs fort lentement, à cause des difficultés que les chemins et la nature du pays leur opposent.

J'ai eu l'honneur de vous dire que nous nous préparions au siège de Namur ; vous trouverez ci-joint toutes les dispositions que j'ai faites à cet égard ; il m'a paru que le

Roi desiroit que je fisse usage des talens de M. le Comte de Clermont ; comme sa santé est encore fort chancelante , je lui ai donné pour second et pour avoir le détail de siège , M. de Lowendal , qui s'est prêté au bien du service du Roi de la meilleure grace du monde ; j'espère qu'avec ces précautions , le siège ne languira pas.

Vous trouverez aussi, Monsieur, ci-joint les états des troupes, des Officiers-Généraux, Ingénieurs et des Officiers d'artillerie.

Le nouvel ordre de bataille , que vous trouverez aussi dans cette lettre, vous fera voir l'état de l'armée d'observation. Je souhaite que ces dispositions aient votre approbation , et qu'elles vous fassent bien augurer de cette entreprise , qui n'a pas laissé que de paroître impossible , par l'opinion que l'on avoit cherché d'en répandre.

Les troupes destinées à ce siège , se sont mises en marche hier , demain l'investiture sera faite ; les préparatifs ne dureront que quatre jours , et j'ai décidé que la tranchée s'ouvreroit le 9. Quant à la durée de ce siège , il est difficile de la prévoir , non plus que les obstacles qui pourront survenir ; j'augure cependant qu'il ne durera pas au-delà du 25, temps où il faudra songer à terminer la campagne.

Je me mettrai en marche demain , pour prendre une position fixe entre Tirlemont et Bilsen.

*Investiture et préparatifs du siège de
Namur.*

Au Camp de Vedrin, le 5 septembre 1746.

M. de Lowendal prit aujourd'hui de grand matin un détachement de quelques grenadiers et dragons, pour aller reconnoître de plus près l'emplacement du véritable investissement. Il partagea la besogne de ce côté-ci de la Meuse entre M. de Chevreuse et lui, et commença à la cense de Bernacomen jusqu'à la Basse-Meuse, tandis que M. de Chevreuse voyoit jusqu'à la Haute-Meuse.

Pendant ce temps, M. de Villemur rassembla les troupes, qui devoient être sous ses ordres, et marcha avec elles jusqu'à Florifau, sur les bords de la Sambre, où il séjourna le même jour, pour y attendre des pontons qui devoient venir de Charleroi, et lui faciliter pour le lendemain le passage de cette rivière. Ils arrivèrent effectivement sur les 5 ou 6 heures du soir.

Au Camp de Florifau, le 6 septembre.

Ils ne tardèrent effectivement point à être placés, et dès la pointe du jour, l'on put déboucher dessus pour aller reconnoître les emplacements de l'investissement de l'entre Sambre et Meuse. M. de Villemur marcha lui-même avec le Maréchal-de-Camp de jour

et 2000 hommes, tant grenadiers que piquets d'infanterie, et 200 dragons, pour aller reconnoître les endroits où il pourroit établir son camp. A peine eut-il passé la Sambre et longé cette rivière, pour arriver à l'abbaye de Malogne, qu'il tomba dans un pays plein de bois et de montagnes les plus escarpées, et où il paroissoit quasi impossible de trouver quelques places pour camper; enfin, à force de grimper comme des chèvres sur les hauteurs, nous appercûmes une espèce de petite plaine, quoique coupée par beaucoup de haies, propre à camper les deux régimens de dragons et une brigade d'infanterie. Les dragons appuyèrent leur gauche à la hauteur au-dessus de l'abbaye de Malogne, et la brigade d'infanterie, qui fut campée à côté d'eux, appuya sa droite à la forêt de la Basse-Morlagne. Nous continuâmes à tâcher de découvrir le pays de cette plaine jusqu'aux bords de la Meuse, qui, étant un pays plein de bois assez touffus, nous parut fort difficile : nous arrivâmes enfin, quoiqu'à travers les bois, jusqu'au désert des Carmes, où nous trouvâmes une fort petite plaine, où M. de Villemur établit sa dernière brigade, la droite tirant vers Saultry sur les bords de la Meuse. Cette brigade gardoit, par sa position, le chemin de Philippeville à Namur, et tous ceux qui peuvent être tout du long de la rivière, et à un poste en avant d'elle sur la hauteur au-dessus du village de Ves pion, pour servir de communication de cette brigade avec le reste des troupes sous ses

ordres. Il établit un poste de 50 hommes dans la forêt de Morlagne, à un poteau qui sert de séparation entre les terres du comté de Namur et celles du Prince de Liège; et devant ses dragons et sa brigade d'infanterie, n'y ayant qu'un seul débouché par notre Dame-aux-Bois, il y établit 150 hommes de garde. La ville se trouva resserrée par ce moyen du côté de ses châteaux, dès le même jour. En faisant l'établissement de toutes les troupes qu'il avoit sous ses ordres, les soldats rencontrèrent dans les bois une trentaine d'hommes armés, qui étoient sortis des châteaux pour faire la fascine, qu'ils firent prisonniers.

Pendant ce temps, M. de Lowendal avoit dès la veille resserré son investissement, dont la droite commençoit par le régiment de Picardie, campé en avant de Flavine, deux bataillons de grenadiers royaux ensuite, qui appuyoient par leur gauche à la chaussée de Bruxelles à Namur; de l'autre côté de cette chaussée appuyoit le Mestre-de-camp, dragons, suivi sur les hauteurs du régiment de Monaco et d'autres grenadiers-royaux, qui appuyoient leur gauche au ruisseau du Honion, au-dessus duquel, tirant sur Saint-Meaux, campoient les Suisses. L'investissement suivoit ensuite par Vedrin, où étoit le parc des caissons, par Champion et Bay, où appuyoit le régiment de Champagne à la Meuse, qui ferme sa gauche de cette partie.

Les troupes de M. de Ségur, qui occu-

poient le côté d'Outre-Meuse, avoient dès le premier jour, à la faveur des ravins qui sont de ce côté-là en avant de la ville, resserré tout au plus près leur investissement. Elles avoient un poste à leur pont, qui étoit au village de Vespion, et pour communiquer de ce pont à leur camp, elles en avoient un autre à la cense Damée, d'où, après une ouverture faite dans le bois de Gironst, commençoit le camp du régiment Royal-Comtois, qui étoit à la gauche de l'abbaye de Gironst, où M. de Ségur logeoit. Son camp régnoit ensuite sur les hauteurs entre ladite abbaye et la chaussée de Namur à Luxembourg, auprès de laquelle campoient les régimens de cavalerie qui étoient avec lui, faisant face à Luxembourg, leur gauche tirant vers le village de Hirpen, d'où continuant les hauteurs, le camp gagnoit l'hermitage de St.-Hubert, où appuyoit le régiment d'Alsace, derrière lequel, à la hauteur du village de Live, étoit le pont de communication de ces troupes avec celles qui étoient de l'autre côté de la Basse-Meuse. Dans cette partie, la cavalerie faisoit face en dehors, et toute l'infanterie à la ville, à cause de ce que l'on pouvoit avoir à craindre du pays de Luxembourg.

Je joins ici un état des troupes qui composent ce siège, afin de pouvoir savoir plus exactement la distribution des troupes qui doivent y concourir sous les ordres de M. le Comte de Clermont.

LIEUTENANS-GÉNÉRAUX.

De la Basse-Meuse à la Sambre.

M. de Lowendal.

MARÉCHAUX-DE-CAMP.

MM. de Firmarcon, Chevreuse, de Chaulne, Lussan, de Blet, de Fitzjames, d'Avray, Chauvelin, du Châtelet, de Pons, de Fiennes, le Baron de Montmorency-Surgères.

INFANTERIE.

Picardie 4 bataillons, Champagne 4, Monaco 3, Rochefort 1, Bourbon 2, Beaujolois 1, Bassigni 1, la Ferre 1, Enghien 2, Angoumois 1, Bettens 2, la Cour-au-Chantre 3, Wittmer 3, Courten 2; grenadiers-royaux de Coincy 2 bataillons, de Chantilly 2, de Châtillon 2, de la Trenne 2, artillerie 2. Total 42 bataillons.

CAVALERIE.

Clermont-Prince 4 escadrons, du Rhumain 4 escadrons.

DRAGONS.

Mestre-de-Camp 5 escadrons, le Roy 5, Egmont 5. Total 23 escadrons.

ÉTAT-MAJOR *pour l'armée.*

MM. de Puisegur, Robert, Baye, Rinier, Valogny.

du Maréchal de Saxe. 153

Pour l'infanterie.

MM. la Tour, Valfond, d'Alost.

Pour la cavalerie.

MM. Montlezun, Fontenilles, Leaujois.

Entre Sambre et Meuse.

Lieutenant-Général, M. de Villemur.

Maréchaux-de-Camp, MM. de Coetlogon,
de Bauffremont.

I N F A N T E R I E.

Crillon 3 bataillons, Bonac 1, Rohan 1,
Cambresis 1, Nivernois 1, Aunis 1. Total
8 bataillons.

D R A G O N S.

Asfeld 5 escadrons, Harcourt 5. Total
10 escadrons.

De la Haute-Meuse à la Basse-Meuse.

Lieutenants-Généraux, MM. de Ségur,
de Chazeron, St-Jal.

Maréchaux-de-Camp, MM. de Fremur,
Montbarrey, Levis, Nicolay, Vitray, Belle-
fonds.

I N F A N T E R I E.

Ségur 2 bataillons, Bresse 1, Bearn 1,
Alsace 4, Royal-Suède 3. Total 11 batail-
lons.

C A V A L E R I E.

Rosen 6 escadrons, Vintimille 4, Nassau 4.
Total 14 escadrons.

É T A T - M A J O R pour l'armée.

MM. Raymond, Rochepierre.

Pour la Cavalerie.

M. d'Agout.

Pour l'infanterie.

M. de Ribaudière.

Total de l'infanterie, 61 bataillons.

Cavalerie et dragons, 47 escadrons.

*Le Comte d'ARGENSON au Maréchal
DE SAXE.*

Paris, 5 septembre 1746.

J'ai différé, Monsieur, de vous renvoyer le courier qui m'a apporté les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29, jusqu'à l'arrivée de celui que vous m'annonciez devoir le suivre immédiatement; ce dernier est arrivé ce matin, et m'a remis vos lettres du 1^{er}, dont j'ai aussitôt été rendre compte au Roi à Choisi.

Il n'est pas surprenant que les ennemis, qui avoient eu tout le temps nécessaire pour disposer leur retraite, ayant choisi leur mo-

ment, n'aient pas pu être atteints par les détachemens que vous avez envoyés après eux ; mais l'essentiel est que, sans avoir couru les risques d'une affaire, vous avez trouvé le moyen de les déposter et de les obliger à découvrir Namur, dont la conservation a paru être, depuis qu'ils ont reparu en campagne, l'objet principal, et, pour ainsi dire, unique de leur attention. Il ne paroît pas douteux, suivant ce que vous me marquez, qu'ils vont se tourner vers Maestricht, et le Roi a approuvé les motifs qui vous ont engagé à ne pas réunir tous vos efforts pour les empêcher de se retirer de ce côté-là. Le siège de Namur, qu'ils vous donnent par-là le moyen d'entreprendre, est une preuve que la raison politique, qui les oblige à chercher à couvrir la frontière de Hollande, les jette, du côté militaire, dans des inconvéniens, dont la diversion qu'ils auroient pu faire dans les Évêchés les auroit peut-être garantis. Quoi qu'il en soit, vous vous ouvrez, Monsieur, par le siège de Namur, une nouvelle carrière bien brillante, et qui va terminer bien glorieusement votre campagne. Les différens mouvemens que vous aurez à faire vis-à-vis de l'ennemi, pendant la durée du siège, ne seront pas moins intéressans que le siège même, et vous pouvez croire que nous serons pendant ce temps-là dans une inquiétude continuelle, sur laquelle j'espère que vous ne négligerez rien pour nous rassurer par les fréquentes nouvelles que vous nous enverrez. J'ai fait voir au Roi le projet de

disposition des troupes et des Officiers Généraux que vous comptez employer à ce siège sous les ordres de Mgr. le Comte de Clermont. S. M. auroit désiré savoir la force de la garnison, et la quantité de munitions de tout genre que les ennemis ont laissé dans la place ; je ne doute pas qu'aussitôt que vous en serez instruit exactement, vous ne satisfassiez sur ces points-là la curiosité de S. M. Je lui ai remis, comme vous me l'avez permis, la copie du bulletin que vous envoyez au Roi de Prusse. S. M. l'a gardée pour la lire, et je vous supplie de continuer d'en user de même à l'égard des nouvelles de l'armée, que vous jugerez à-propos d'envoyer par la suite à ce Prince, avec lequel c'est très-bien fait d'entretenir une correspondance militaire, qui ne peut lui être indifférente, malgré la tranquillité apparente dont il jouit.

J'ai rendu compte au Roi de l'aventure de l'Officier et du Sergent prussiens, qui sont tombés mal-adroitement dans le piège qu'ils ont voulu tendre à nos soldats, pour les attirer au service de leur maître : il m'est revenu d'ailleurs que les manœuvres qu'ils pratiquoient depuis quelque temps dans le pays de Liège, avoient encore plus pour objet l'armée des Alliés que la nôtre. J'ai lu les pièces que vous m'avez adressées, Monsieur, à ce sujet, et sans y trouver une conviction totale, elles ne m'ont pas persuadé de l'innocence de ces embaucheurs. L'intention de S. M. n'est point au surplus de traiter cette affaire au grand criminel, ainsi que vous le

pensez vous-même ; mais elle attendra quelques démarches de la part du Roi de Prusse, avant de faire relâcher ses gens, et ce sera une occasion pour lui faire des représentations amiables, sur ce qu'il ne doit point chercher à réparer ses forces en diminuant les nôtres. En attendant, l'intention de S. M. est que vous envoyiez l'Officier et le Sergent dans une citadelle ou un fort, où ils soient traités honnêtement et commodément, mais d'où ils ne puissent pas s'échapper, et ôter par leur fuite à S. M. le mérite du bon procédé qu'il veut avoir en cette occasion pour le Roi de Prusse.

Je ne vous parle point de l'aventure du 26, je sais toute la peine quelle vous a fait ; on n'en a pas été plus content ici, et il est bien triste que les bonnes et sages dispositions que vous aviez faites n'aient pas été plus heureusement exécutées.

Comme cette lettre alloit partir, Monsieur, il m'arrive un courier de M. de Séchelles, à l'occasion des préparatifs du siège de Namur : je n'ai point ici le secours de mes bureaux pour pouvoir lui répondre avec précision sur certains articles, auxquels j'ai cependant déjà satisfait en partie d'avance. Je garde son courier pour le lui renvoyer de Versailles, et en attendant je lui fait la réponse dont vous trouverez la copie ci-jointe.

*Le Comte D'ARGENSON à M. DE
SÉCHELLES.*

A Paris, le 5 septembre 1746.

Dans le moment, Monsieur, du départ des courriers que je renvoie à M. le Maréchal de Saxe, je reçois celles que vous me faites l'honneur de m'écrire des 2 et 3 de ce mois, et qui me sont remises par un exprès qui m'arrive de votre part. Quoique je n'aie point ici mes bureaux, et que je ne puisse par conséquent vous répondre avec précision sur certains articles, je vais cependant tâcher d'y suppléer autant que je le puis de mémoire, afin d'accélérer les dispositions auxquelles vous travaillez pour le siège de Namur, et qui ne peuvent être conduites avec trop de vivacité.

L'objet le plus important, comme vous l'observez, Monsieur, est celui de l'artillerie ; mais je ne comprends pas comment vous pouvez être à cet égard dans le plus petit embarras. L'équipage de siège qui avoit été préparé pour le siège de Charleroi, y est resté presque dans son entier, puisque la défense des assiégés n'a pas donné lieu à une grande consommation des approvisionnemens d'artillerie : cet équipage étoit, ce me semble, de 80 pièces de canon, et des munitions sur le pied de 1200 boulets par

pièce , ce qui est un genre excessif d'approvisionnement , dont on doit la première idée à M. de la Roche-Aimon ; il en résulte du moins que l'approvisionnement doit être complet aujourd'hui sur le pied ordinaire , et c'est ce que je vérifierai avec M. de Châteauvillars à mon retour à Versailles.

Il y a outre cela dans les places de la Meuse depuis Givet jusqu'à Sedan , un autre équipage de siège dont j'ai fait commencer les préparatifs , il y a deux ans , et dont la destination n'a jamais eu d'autre objet que le siège de Namur ; j'ai travaillé successivement à le compléter , et le peu qui manquoit a été rassemblé au commencement de cette campagne , dans le temps où nous voulions détourner l'attention des ennemis du siège de Mons , et lui donner de la jalousie sur Namur. Cet équipage est , ce me semble , de 70 pièces de canon , et de mille boulets par pièce , et c'est encore ce que je vais vérifier avec M. de Châteauvillars ; mais , tel qu'il soit , il est aux ordres de M. le Maréchal de Saxe , qui peut en conséquence envoyer tous les ordres qu'il jugera à propos pour le faire mouvoir ; ensorte que je le vois en état de rassembler pour le siège de Namur , non-seulement cent pièces , mais cent quarante et cent cinquante pièces de canon , avec ce qui en dépend , le tout porté sur la Sambre et sur la Meuse , par conséquent à portée de descendre par eau sur le lieu de cette entreprise. M. de Malezieu peut en conséquence donner tous les ordres qu'il jugera

à propos pour réunir ces différens dépôts ; et sans attendre les nouveaux pouvoirs que je lui enverrai à cet effet , il peut , d'après la lettre que je vous écris , et que vous aurez la bonté de lui communiquer , donner les ordres les plus instans , pour que rien ne retarde l'expédition projetée. Je suis persuadé que ceux qui sont chargés de la garde des dépôts de la Meuse , ne feront aucune difficulté de lui obéir. En tout cas , vous pouvez leur écrire d'après ce que je vous mande , et leur en envoyer la copie : il en est de même des bateaux que j'ai fait faire sur la Meuse dans le même objet , dont je ne me souviens pas précisément du nombre , mais qui sont , je crois , vingt-cinq ou vingt-six ; ils trouveront , suivant les apparences , dans les lieux où ils sont , des munitions à porter , ou en tout cas , ils s'en chargeront dans les lieux où ils passeront pour descendre à Namur.

Je garde votre courier pour vous le renvoyer avec des instructions plus précises , lorsque je serai de retour à Versailles.

Je ne vois pas dans cette circonstance , que M. de Malezieu ait besoin de tirer de grands secours de Bruxelles et des places de la Flandre. J'avois donné , il y a quelque temps , des ordres à M. de St.-Perrier pour tâcher d'en tirer un équipage de cinquante pièces de canon , sans toucher à ceux de Charleroi et de la Meuse ; mais cet équipage n'étoit que pour le cas où M. le Maréchal de Saxe auroit voulu faire une autre entreprise que

celle de Namur ; pour laquelle il n'auroit pu se servir de la navigation de la Sambre et de la Meuse. Au surplus, je ne prétends point interdire à M. de Malezieu de tirer des secours de toutes les places dont il croira pouvoir faire usage, et mon observation ne tend qu'à dire que je ne crois pas qu'il en ait besoin d'ailleurs, que de ce qui est à portée de la Sambre et de la Meuse.

Je vous ai intruit, Monsieur, des ordres que j'ai envoyés à M. de Lucé, pour rassembler un million de rations de fourrage à portée de servir à la consommation des troupes qui feront le siège de Namur. Marquet part pour aider M. de Lucé dans cette opération, et M. le Contrôleur-général vient de lui faire remettre un à compte sur l'objet de cette dépense. Vous trouverez ci-joint une lettre particulière que je vous écris, sur la quotité de cet arrangement.

Je reçois aussi dans l'instant une lettre de M. le Contrôleur-général, qui me mande qu'il va vous faire remettre un fonds de 100 mille livres à compte des fournitures du pays de Liège ; en attendant qu'on soit plus particulièrement instruit de leur objet, vous pourrez toujours faire usage de cette somme, pour entrer successivement en paiement avec les Etats de Liège, et il me semble que vous devez avoir des fonds suffisamment à l'armée pour en faire l'avance, s'il est nécessaire, et même donner quelque chose au-delà.

Je ne vous parle point des autres arrangements concernant le siège, sur lesquels il

ne paroît pas qu'il y ait rien à ajouter aux mesures que vous prenez. Je desiré fort que vous ayez le temps nécessaire pour les faire exécuter sous vos yeux.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp devant Namur, le 6 septembre 1746.

Namur a été investi hier, M. le Maréchal, par ce côté-ci; les Ingénieurs ont été ce matin reconnoître le tour de la place; mais, quoique je leur eusse donné la liberté de prendre autant de compagnies de grenadiers qu'il leur conviendrait, ils n'ont pu bien reconnoître quelques parties essentielles, les ennemis ayant poussé dans les broussailles en avant des patrouilles, ce qui me fait prendre le parti de faire occuper cette nuit quelques postes qui resserront la place, et ceux qui pourroient en sortir, ce qui donnera demain la liberté aux Ingénieurs de s'approcher autant qu'ils voudront. L'attaque que vous avez approuvée, paroît toujours la meilleure; mais je serai à portée de vous parler plus savamment, à ce que j'espère, après-demain, que les Ingénieurs auront bien vu, et que j'aurai aussi vu. Cet examen n'apportera aucun retard à l'ouverture de la tranchée, parce que pendant ce temps je fais faire fascines et gabions, et toutes les autres préparations

parations nécessaires ; j'espère aussi que pendant ce temps il nous viendra un commencement d'artillerie ; enfin , M. le Maréchal , soyez sûr que je voudrois déjà avoir ouvert la tranchée , qu'ainsi j'accélérerai tout ce qui tendra à cette ouverture autant qu'il sera possible.

Je joins ici une lettre de M. de Bathiani , qui vous est adressée , et qui , comme vous verrez , est à cachet volant ; il vous recommande environ cinq cens malades qu'il a laissés dans des maisons si près de la ville , qu'on pourroit les regarder comme étant des fauxbourgs ; j'ai mis des postes à ces maisons , avec défense d'en laisser sortir les malades qui se promènent , et qui sont presque tous en fort bonne santé : comme ils m'incommodent fort , et que je ne sais qu'en faire , je fais dire au Gouverneur de Namur de les envoyer chercher : ce sera autant de bouches importunes dont je lui ferai présent : je ne crois pas pouvoir les mieux traiter , qu'en les renvoyant tout de suite chez eux.

J'ai reçu plusieurs lettres du Commandant de la place à votre adresse , ou à celui qui commande , pour permettre qu'une infinité d'hommes , femmes , enfans , domestiques et leurs bagages sortent de la ville , ce que j'ai refusé le plus poliment qu'il m'a été possible : je ne vous envoie point ces menus détails , ne voulant point vous en importuner.

Il ne laisse pas que de venir quelques déserteurs ; ils s'accordent tous à dire que la garnison consiste en neuf bataillons d'in-

fanterie Hollandaise et deux Autrichiens , et cent chevaux , que les compagnies sont très-foibles : ils disent aussi que les magasins sont épuisés par leur armée.

La ville tire quelques coups de canon de deux heures en deux heures sur les beyeux.

M. de Villemur a passé ce matin entre Sambre et Meuse sur le pont qui a été fini ce matin sur la Sambre , vis-à-vis Fleurfou. M. de Ségur , qui étoit arrivé hier au soir à portée de la position qu'il doit prendre , jugea en arrivant qu'il étoit trop tard pour s'y établir : il a attendu à ce matin , et il est à présent campé entre la Haute et Basse-Meuse , à ce qu'il vient de me mander. J'attends des nouvelles de M. de Villemur , sur la position qu'il aura prise pour faire faire les abattis que vous voulez dans la partie qu'il occupe. Le pont dessus la Basse-Meuse est fini ; il n'a pas été possible de le mettre positivement où celui de Louis XIV avoit été , parce que depuis , les ennemis ont fait des ouvrages avancés dans cette partie , qui voient totalement cet endroit , et par conséquent il auroit été battu du canon , mais on l'a reculé de peu : il n'est point vu du tout , et les accès en sont faciles. M. Thomassin vient de me rendre compte que le pont de la Haute-Meuse n'est point fait , les bateaux et les agrès n'étant point arrivés : M. de Séchelles , qui est à Charleroi , doit les envoyer.

M. de Lowendal et moi avons trouvé chacun de notre côté des gens qui sont assez

au fait des fortifications de la ville : ils nous ont indiqué plusieurs mines au front des ouvrages que nous espérons pouvoir attaquer : ces détails entreront dans le compte que je vous rendrai de notre projet d'attaque.

Le temps se barbouille fort ici : il a plu hier et aujourd'hui presque toute la journée.

J'attendrai vos ordres sur ce qu'il vous plaira de m'ordonner, et les exécuterai le moins mal qu'il me sera possible. Ne doutez pas, M. le Maréchal, de l'amitié, etc.

Signé LOUIS DE BOURBON.

Comme je signe cette lettre, M. le Maréchal, l'on voit de chez moi un feu de joie que les ennemis font de quelques maisons autour d'eux.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARGENSON.*

Le 7 septembre 1746.

J'ai porté, Monsieur, en deux marches l'armée du Roi du camp de Breff, dans celui que nous occupons depuis hier au soir, dont la gauche est à Tongres ; celle d'hier a été pénible, à cause du mauvais temps. Par la position que je viens de prendre, je suis à portée de suivre les ennemis de près, s'ils s'avisent de repasser la Meuse pour troubler

H 2

nos opérations ; mais , selon tous les avis , ils ont si extraordinairement souffert dans leur marche , et ont éprouvé une si grande disette dans les montagnes et le pays rude par où ils ont été obligés de passer , qu'ils sont plus occupés des moyens de se refaire de leurs fatigues , que de ceux de nous inquiéter. Le tambour-major de mon régiment des volontaires , que j'avois envoyé à M. de Bathiani , et qu'ils m'ont gardé plusieurs jours , pendant lesquels il a marché avec eux , rapporte que leur marche avoit plus l'air d'une déroute que d'une retraite , que les troupes étoient dispersées , qu'elles avoient manqué de pain pendant trois jours , et n'observoient aucun ordre , et qu'il en reste quantité çà et là dans les montagnes. Il ajoute que leur tête étoit encore aujourd'hui à hauteur de Liège , et qu'elle ne pouvoit arriver que demain à Maestricht. Leurs troupes légères , aux ordres de M. de Trips , et un corps d'environ 15,000 hommes à ceux de M. de Mercy , se sont cependant avancés à Vizet , et campent sur les hauteurs qui règnent le long de la Meuse auprès de Vizet ; ils avoient même fait passer au gué et dans quelques bacs , 7 à 800 hussards , des pandours , et deux bataillons d'infanterie régulière avec du canon , qui s'étoient établis vis-à-vis de Vizet. M. le Comte d'Etrées me donna cet avis : j'envoyai ordre sur-le-champ à M. de Clermont-Gallerande de se joindre à M. d'Etrées , et d'attaquer conjointement ce qui avoit passé ; mais M. de

Clermont-Gallerande, prétendant que ces nouvelles étoient sans fondement, au lieu de marcher, m'a envoyé des courriers exprès, pour m'assurer que rien n'étoit passé, et dans cet intervalle, ce qui s'étoit aventuré de ce côté-ci a repassé.

J'ai renforcé M. d'Etrées du régiment de la Morlière et de quelque artillerie; il est campé entre Milmont et Liesse, d'où il voit le débouché par où les ennemis seroient obligés de marcher, s'ils passaient la Meuse à Vizet. J'ai laissé M. de Clermont-Gallerande dans le camp de Ste.-Walburge près de Liège, de ce côté-ci de la Meuse; sa présence n'y est pas inutile, tant que nous avons des farines et autres effets à tirer de Liège.

J'ai envoyé ordre à M. du Chaila de venir camper aujourd'hui derrière la tombe de Villers, et d'appuyer sa droite à la chaussée de Tongres à Liège. Il est par cette position en état de recevoir et de soutenir les corps que commandent M. de Clermont-Gallerande et M. le Comte d'Etrées, au cas que des forces supérieures les obligeassent à se replier.

M. de Contades, qui campoit sur les hauteurs d'Hui, doit me joindre aujourd'hui. J'ai laissé dans Hui deux bataillons de grenadiers-royaux, et Châtillon pour y commander.

Je viens d'écrire à M. de Mortaigne, qui est arrivé à Hui, pour me venir joindre, aussi bien que Fischer et sa compagnie, d'envoyer des détachemens à pied à la queue des ennemis dans ces montagnes. Ils y feront

sûrement des prisonniers, et y trouveront des équipages.

Vous trouverez ci-joint, Monsieur, copie de la lettre que je viens de recevoir de M. le Comte de Clermont, par laquelle vous verrez l'investissement de Namur, et quelques détails qui y sont relatifs; j'y ai joint une lettre de M. de Bathiani, qui me prie de faire prendre soin d'environ 500 malades qui ont été évacués de la place, et déposés avec une garde dans un village près de Namur, qu'on nomme Salsennes: j'ai prié M. le Comte de Clermont, qui me propose de les renvoyer au gouvernement de Namur, de les placer, au cas qu'il refuse de les recevoir, dans quelque village au-delà de la Meuse, et de leur donner des Chirurgiens et des gens pour en avoir soin, et d'y mettre une garde.

Le Sr. la Roche, qui commande la compagnie de Croates, m'a demandé quelques sabres et quelques cartouches au nombre de cent, qui se sont trouvés à la prise de Bruxelles dans un magasin de cette place, et qui appartenoient aux Antrichiens. Je lui ai permis de les prendre provisionnellement, en attendant que vous ayez la bonté de lui mander vos intentions sur les représentations qu'il aura l'honneur de vous faire à cet égard.

Le Maréchal DE SAXE à . . .

Septembre 1746.

Voilà , Monsieur , comme la journée s'est passée en allées et en venues. Je vous prie de faire exécuter demain ce que j'ai eu l'honneur de vous mander ce matin ; vous pouvez garder les quatre bataillons d'infanterie que je vous avois dit d'envoyer à M. d'Etrées mais il faudra lui faire passer le régiment de la Morlière et l'artillerie , excepté quatre pièces que vous garderez.

J'ai l'honneur d'être , etc.

*Le Maréchal DE NOAILLES au Maréchal
DE SAXE.*

A Versailles, le 9 septembre 1746.

Je suis infiniment sensible , mon très-cher Maréchal , aux marques que je reçois de votre amitié : je la mérite par tous les sentimens que vous me connoissez pour vous depuis bien long-temps ; je suis persuadé , comme vous me le marquez , que vous seriez très-aise d'avoir le loisir de vous entretenir avec moi , mais n'y pensez pas , hors dans les occasions où vous croiriez que cela pourroit vous être de quelque utilité. Votre temps est beaucoup mieux employé ;

et je suis content, pourvu que j'aie de vos nouvelles, et que mon ami Codère continue à être aussi exact qu'il l'a été jusques à présent ; mais je vous prie qu'il ne se relâche point, sans quoi il aura à faire à moi quand la campagne sera finie, et je ne crois pas qu'il s'en tirât à bon marché : j'aime, comme vous le savez, la discipline, et la subordination, et c'est en quoi, il faut l'avouer, que nos troupes excellent, selon ce qui m'en revient de plus d'un endroit.

J'ai suivi avec la plus grande attention les mouvemens et les marches de mon cher Général le Comte Maurice : j'y ai reconnu la capacité, la sagesse et la prudence de nos anciens et illustres capitaines. Dispositions méditées pour arriver à son objet, agir de manière à ne jamais commettre au hasard, ce que l'on peut obtenir par les seules manœuvres et par les positions que l'on sait prendre sur son ennemi ; c'est ce que l'on peut appeller avec raison les opérations d'un grand Général, et c'est ce que j'ai trouvé, mon très-cher Maréchal, dans toutes les marches que vous avez faites, et dans tous les camps que vous avez pris, depuis que vous êtes parti de Louvain pour arriver sur l'armée ennemie, que je compte à présent sous Maestricht.

J'ai toujours cru que les ennemis prendroient ce parti, par plus d'une raison de guerre et de politique. J'approuve infiniment que vous ne leur ayez formé aucun

obstacle pour les empêcher d'exécuter leur dessein ; je les aime beaucoup mieux sous Maestricht que sous Luxembourg. Vous pensez sûrement de même , puisque vous avez agi en conséquence.

Mais à propos de raisons de guerre et de politique , trouvez bon , mon très-cher Maréchal , que je vous demande sur quoi est fondé le bruit qui se répand dans votre armée , et que l'on mande ici de toutes parts , que votre intention n'est pas d'assiéger le château de Namur ; que vous voulez simplement prendre la ville et bloquer le château jusques au printemps prochain. Permettez-moi de vous dire ce que je pense sur ce sujet , avec la franchise et la sincérité que mon tendre attachement pour vous m'inspire , aussi bien que l'intérêt que je prends à votre gloire , et au bien de l'Etat.

1°. Se borner à la prise de la ville seule de Namur , ne rempliroit pas l'idée que le public en général , Paris en particulier , et l'Europe entière ont formé de la force de l'armée qui est sous vos ordres , de la puissance de la France , et répondroit peu au succès des savantes manœuvres que vous avez faites pour déplacer les ennemis , et les forcer à vous abandonner une conquête que vous méditiez ; ce seroit en perdre le fruit , que de se réduire à la moindre partie , lorsque l'on peut acquérir le tout.

2°. Vous savez mieux qu'un autre ce que c'est qu'un blocus , à combien d'inconvéniens il est sujet ; nous en avons fait de-

soit décidée à une plus vigoureuse défense , que ne l'étoit celle que commandoit M. le Maréchal de Boufflers , lorsque les ennemis l'assiégèrent. S'ils y ont ajouté depuis quelques nouveaux ouvrages , ce ne sera qu'un retardement de quelques jours.

5°. Pour ce qui concerne l'objet de ménager les troupes , il me semble que rien ne peut y contribuer davantage , que la réduction entière du château de Namur. Il n'y a nulle comparaison entre la fatigue d'un siège et celle d'un blocus ; l'une est une peine passagère et momentanée , l'autre est journalière et de longue durée. Il faudra un grand nombre de troupes uniquement occupées au blocus , sans compter celles qu'il faudra tenir à portée d'y marcher d'un moment à l'autre en cas de besoin , et l'on doit s'attendre pendant tout l'hiver à des alarmes continuelles de la part des ennemis ; ce qui leur est d'autant plus facile , qu'ils ont un corps considérable de troupes légères : on doit juger de-là quelle sera la fatigue excessive des troupes qui seront sur la frontière , et des inquiétudes que l'on aura sur les premiers mouvemens des ennemis.

6°. Enfin , quelle douleur n'auroit-on pas si , par la négligence de ceux qui seront employés au blocus , ou par quelque autre cause imprévue , telle qu'elle puisse être , les ennemis venoient à se rendre maîtres de Namur pendant l'hiver , et détruire par-là en un jour tout le fruit d'une des plus brillantes campagnes que l'on ait faites : c'est ce que

nous venons d'éprouver par rapport à Alexandrie.

7°. Mais en supposant que l'on n'auroit rien à craindre pendant l'hiver de la part de l'ennemi, et que tous les inconvéniens se réduiroient à quelques mouvemens et à quelques fatigues de plus pour les troupes, il me paroît qu'il y en auroit un grand à se trouver réduit à ne former que cette entreprise pour l'ouverture de la campagne prochaine : on ne peut d'ailleurs prévoir dans quelle situation seront pour-lors les affaires, ni quelle sera la force des armées des ennemis. Tout concourt donc à ne pas différer à terminer une entreprise qui assure le repos et la tranquillité pendant tout le quartier d'hiver, et met à portée de faire une magnifique ouverture de campagne l'année prochaine.

Permettez-moi, mon très-cher Maréchal, de vous rapporter à cette occasion une réponse du Maréchal de Moutluc, à qui l'on demandoit comment il étoit possible qu'il eût fait tant de belles actions dans sa vie ? C'est, disoit-il, que je n'ai jamais remis au lendemain ce que je pouvois faire dans la journée.

8°. Quoique la saison soit avancée, et que l'on soit au mois de septembre, il y a lieu d'espérer que le beau temps se soutiendra : on sait par expérience que l'automne est presque toujours beau en Flandre, et le printemps toujours vilain et pluvieux. On pourroit même, à ce que je crois, assurer que

la conquête entière de Namur seroit facile avant le 15 ou 20 d'Octobre, et c'est le temps où l'on a coutume ordinairement de séparer les armées.

9°. Outre toutes ces raisons de guerre on ne doit pas oublier celles qui regardent la politique et le succès des négociations entamées pour parvenir à la paix. La prise seule de la ville de Namur ne produira pas en Hollande le même effet que la réduction de la ville et du château. Cette entreprise une fois terminée, il n'y a plus de barrière entre notre frontière et celle des Hollandais, et l'on peut ouvrir la campagne dans leur propre pays. C'est une considération bien importante, et qui doit porter le parti pacifique en Hollande, s'il n'est pas assez fort pour déterminer la République, à faire la paix indépendamment de ses alliés, à l'obliger du moins de redoubler ses efforts pour engager les Anglais à y entrer de bonne foi, et de manière à procurer enfin la tranquillité générale en l'Europe, dont tous les États ont également besoin.

Je ne finirois point, mon cher Maréchal, si je vous disois toutes les raisons que j'aurois pour appuyer ce sentiment. Je pourrois vous alléguer encore des circonstances particulières sur l'Espagne, l'Italie, la Reine d'Hongrie et l'Empire; mais ma lettre deviendroît une véritable dissertation, et elle ne me paroît déjà que trop longue: je terminerai donc par les articles qui me touchent le plus.

Le premier est que je ne puis douter que le Roi ne desiré ardemment que l'on fasse la conquête du château de Namur, mais que l'on ne prescrira rien sur ce sujet, et qu'on vous laissera une entière liberté.

Le second est que je crois de votre intérêt et de votre gloire personnelle de mettre tout en usage pour y parvenir. Vous connoissez le peuple, il est injuste, et compte pour peu tout ce que l'on a fait, s'il reste encore, à son avis, quelque chose à faire.

Enfin, mon très-cher Maréchal, je veux et entends que vous soyez reçu aux acclamations publiques, et qu'en vous voyant, le parterre vous regarde toujours des mêmes yeux, pourvu qu'il ne vous en coûte pas tous les ans d'aussi beaux pendans-d'oreille que ceux de l'année dernière. Pardonnez-moi, mon très-cher Maréchal, toutes mes réflexions et représentations, l'attachement tendre et sincère que j'ai pour vous, les a dictées. Je les répands avec confiance dans votre sein, pour en faire l'usage que vous jugerez le plus convenable. Je finis en vous assurant, mon très-cher Maréchal, que vous ne trouverez jamais d'ami plus fidèle, ni de serviteur plus véritable que, etc.

Signé le Maréchal DE NOAILLES.

*Le Comte D'AROBNSON au Maréchal
DE SAXE.*

A Versailles, le 9 septembre 1746.

Votre courier est arrivé le 6 au soir, Monsieur, avec votre dépêche du 4, dont j'ai rendu compte au Roi. J'ai reçu l'après-midi, par la poste, la lettre du 3, par laquelle vous m'informez de la liberté que vous avez rendue à l'Officier et au Sergent des troupes prussiennes, qui avoient trop de correspondance avec les soldats de notre armée : ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer à ce sujet par ma dernière lettre, devient par - là inutile, et M. de St.-Surin ne manquera pas sans doute de faire valoir au Roi de Prusse les égards particuliers qu'on a pour lui dans une occasion qui intéresse sensiblement l'autorité souveraine, et qu'il ne passeroit peut-être pas aussi légèrement si on en usoit de même chez lui.

S. M. voit avec grande satisfaction tout ce que vous faites, Monsieur, pour accélérer le siège de Namur, et quoique vous en ayez retardé l'investissement de deux jours, S. M. ne s'attendoit pas que l'ouverture de la tranchée dût se faire dès le 9, ainsi que vous l'avez déterminé.

M. le Comte de Clermont, que S. M. auroit choisi elle-même pour faire le siège, si

elle avoit été à l'armée, le menera sans doute avec toute la vivacité possible; mais comme le plus ou le moins de durée dépend en même-temps du plus ou moins de vigueur dans la défense des assiégés, S. M. en attendra le succès avec confiance et sans impatience.

Elle a aussi approuvé le choix que vous avez fait de M. le Comte de Lowendal, pour faire sous ce Prince le détail du siège, et pour le soulager, autant qu'il sera possible, dans les soins pénibles auxquels sa volonté le porteroit à se livrer tout entier, mais que son état de convalescence ne peut ni ne doit lui permettre.

La situation où vous avez réduit, Monsieur, l'armée des ennemis par les manœuvres habiles dont vous vous êtes servi pour les resserrer, nous assure la tranquillité du commencement d'un siège qu'ils n'ont pas pu nous empêcher de faire avec toutes leurs forces réunies; mais ils pourront bien ne pas laisser sans occupation l'armée d'observation avec laquelle vous allez vous présenter devant eux pour les contenir, quoiqu'en les prévenant, comme vous faites, sur le débouché de Maestricht, il ne leur sera pas facile de rien entreprendre qui puisse déranger votre opération.

Comme, à la façon dont vous prenez les villes, il faut penser, dès le moment de l'investiture à celui de la capitulation, pour ne pas tomber dans le même inconvénient que l'année dernière, où je me souviens que
je

je me pris trop tard pour vous informer des intentions du Roi sur ce qui regardoit la garnison d'Ath ; je ne perds pas un instant à vous prévenir sur un article, dont le Roi m'a parlé ce matin, et qui tend à ne vous imposer aucune contrainte sur l'attaque des châteaux de Namur, lorsque vous croirez pouvoir l'entreprendre. On prétend qu'elle est beaucoup plus aisée du côté de la ville que du côté de la campagne ; qu'indépendamment de l'avantage du terrain, il n'y a aucune mine dans cette partie-là, qu'ainsi c'est une faute que nous fîmes en 1692, lorsque nous consentîmes, par la capitulation, de ne point attaquer les châteaux par la ville ; il est donc essentiel que vous rejetiez cette condition si elle vous est proposée, comme elle ne manquera pas de l'être, et que vous fassiez savoir à M. le Comte de Clermont les intentions de S. M. à cet égard. Je n'ai pas besoin de vous rappeler ce que je vous ai vu pratiquer à Tournai, en obligeant la garnison entière de s'enfermer dans la citadelle ; je suis persuadé que vous en userez de même à l'égard de celle de Namur. Je souhaite que vous ayez, pendant le reste de la campagne, un aussi beau temps que celui qu'il fait aujourd'hui ici : vous pouvez croire que c'est, et ce sera l'objet de notre attention et de nos vœux, etc.

*Le Marquis DE LA CHÉTARDIE au
Chevalier DE GIRARDON.*

Au Camp de Louane, le 11 septembre 1746.

Si M. de la Mina, mon cher Girardon, après avoir prolongé mal-à-propos son séjour à Tortonne, n'avoit besoin pour l'exécution de ses ordres, que d'un prétexte pour s'en éloigner diligemment, il a été servi à souhait. On eut avis, le 18 août au matin, que l'ennemi étoit en pleine marche et fort proche. On détacha incontinent M. de la Ferrière, Lieutenant - Général Espagnol, pour aller s'emparer de Novi, et marquer un camp, la droite à Pozzol, la gauche à Pasturana; on fit partir, avec la plus grande célérité, les équipages pour Serravalle, et l'armée se mit avec la même hâte en marche à midi. A peine débouchoit-elle de son camp, que l'on apperçut de l'autre côté de la Scrivia et à la demi-portée du canon, l'ennemi marchant à même hauteur que nous. Il n'étoit pas possible qu'il y fût avec toutes ses forces; ce n'étoit en effet qu'une tête de 15,000 hommes environ, que conduisoit M. de Brown, et il ne restoit de parti à prendre que celui de l'attaquer sur-le-champ, et de le punir de sa témérité. M. le Maréchal, dans cette intention, avoit déjà mis en bataille les brigades de Poitou et de la Roche-Aimon; vainement il tenta d'émouvoir

M. de la Mina : les momens devenoient précieux ; l'ennemi filoit toujours. M. de la Chétardie , qui commandoit la brigade de la Roche-Aimont , s'en aperçut , et jugea que les troupes légères Autrichiennes , qui faisoient le coup de fusil avec nos piquets , n'étoient que pour couvrir le flanc de M. de Brown et sa marche. Il envoya son Aide-de-Camp en rendre compte à M. le Maréchal , et lui marquer combien , au défaut d'attaque , il seroit dangereux de se laisser amuser plus long-temps par un ennemi qui ne vouloit que nous dépasser. Les raisons trop fondées que M. le Maréchal employa de nouveau , ne prévalurent pas davantage ; il fut réglé seulement que l'armée , au-lieu de diriger sa marche par le grand chemin , suivroit le rideau qui est au-dessus de la Scriveria , afin de voir tous les mouvemens de l'ennemi.

Quelques troupes d'hussards , qui faisoient son avant-garde , étant venues se former devant Novi , M. de la Ferrière répondit aux représentations que M. de Montyenard , détaché avec lui comme Brigadier , lui faisoit pour l'engager à tenir ferme , qu'il lui étoit défendu de compromettre un seul homme , en sorte que la première nouvelle dont l'armée , après une marche pénible , fut accueillie en arrivant le 19 au matin à Serravalle , fut que M. de la Ferrière avoit abandonné Novi , et avoit été joindre avec son détachement l'Infant à Gavi. Par ce mouvement , on laissa livré à ses propres forces

le Sieur de Nogent , qui avoit été détaché à Rivalta avec les volontaires de Gantès , où , après avoir fait la défense la plus opiniâtre , et y avoir reçu un coup de feu au genou , dont il est mort quelques jours après , il fut obligé de capituler et de se rendre prisonnier avec tout son monde.

On fit halte à Serravalle , jusqu'à ce que l'arrière-garde eût joint. On en repartit incontinent après , marchant sur deux colonnes , pour se rendre à Gavi , d'où l'Infant avoit gagné Langasco.

A peine étoit-on arrivé sous Gavi , qu'il fallut rétrograder , M. de la Mina , ayant mandé à M. le Maréchal que l'arrière-garde étoit attaquée et poussée : on en fut pour ses pas , il n'y avoit pas motif à en faire. La droite de l'armée resta à hauteur de Gavi , la gauche s'étendit à Pallazzo - Centurione , près Carosso ; et comme elle n'y arriva que dans la nuit , il fut ordonné que le camp , quoique marqué , ne seroit point tendu.

On se remit en marche le 20 au matin. Les troupes Françaises furent chargées de l'arrière-garde de l'armée ; tout arriva tranquillement à Ottagio.

L'artillerie et les gros équipages , qu'on avoit fait filer dès la veille , continuèrent à le faire le 21 , pendant le séjour que l'armée prit à Ottagio. La cavalerie , qu'on avoit déblayée de même , eut ordre de se rendre à Sestri-di-Penente. On apprit que M. de Spinola , Gouverneur de Serravalle pour la république de Gênes , avoit rendu cette place

à la première sommation qui lui avoit été faite.

Dans la vue de renforcer la communication, M. de Percuse, qui venoit joindre l'armée avec son régiment et un bataillon de milices, eut ordre, le 22, de s'établir à St.-Remo; M. de Corvolan, Lieutenant-Général Espagnol, fut envoyé à Oneille avec la brigade de Parme, M. de Campo-Santo à Voltri, avec celle de la Couronne, et M. de Mirepoix à Savonne, avec les brigades de la Reine et de la Roche-Aimon, indépendamment de celle de Galice, qu'il devoit pousser à Spoturno et à Final.

Le 23, l'armée marcha; les Français vinrent à Ponte-Decimo, les Espagnols s'étendirent depuis cet endroit jusqu'à Langasco, passant par Campo-Marone. Quatorze compagnies de grenadiers furent laissés sur la Bochetta, et l'Infant alla le soir à St.-Pierre-d'Arena.

Le 24, la cavalerie Française et Espagnole poussa à Arenzano, et S. A. R. fut s'établir à Sestri.

M. le Maréchal fut y dîner le 26, et conférer sur les mesures qu'il y avoit à prendre.

Il alla le 27 s'établir avec son Etat-Major à Cornigliano. Il y fit venir, le 28, la brigade de Poitou.

Le 29 et le 30, il y eut des conférences répétées à Sestri, en présence de l'Infant.

Le 1^{er}. septembre, les ennemis qui, à la faveur de la nuit, s'étoient portés sur trois colonnes au pied de la Bochetta, en débou-

chérèrent à huit heures du matin, et vinrent par leur centre attaquer les grenadiers qui gardoient cette hauteur. L'ennemi y auroit peut-être échoué; mais les troupes, se voyant débordées et tournées par les colonnes de droite et de gauche, elles furent obligées de se retirer. L'ennemi, dans l'intention de tirer un plus grand avantage de ce succès, s'étoit emparé du village de Petra-la-Versara. M. de Valdecagna, Lieutenant-Général Espagnol, dont l'avant-garde étoit commandée par M. de Cevallios, Brigadier, l'en chassa l'épée à la main, et s'y maintint jusqu'à la nuit.

M. de Senneterre avoit porté en avant de Ponte-Decimo les brigades françaises qui y étoient, afin d'être plus en mesure pour soutenir les Espagnols, et M. le Maréchal avoit fait avancer celle de Poitou, jusqu'à un mille de Ponte-Decimo. Les troupes restèrent dans cette situation jusqu'à minuit, que la brigade de Poitou retourna à son camp de Cornigliano, et que les Français et Espagnols, sans exception, vinrent camper sur les hauteurs de la Ponsevera, qui sont en arrière de Ponte-Decimo.

Les troupes se portèrent le 3 au matin sur la montagne de Paradiso, qui est au-dessus de Cornigliano. M. de Thobin, Brigadier Espagnol, et M. de Beauvau furent chargés de l'arrière-garde, qui se fit dans le lit de la Ponsevera, avec autant d'ordre que d'audace et de tranquillité. Dès qu'elle fut arrivée à Paradiso, ce qui restoit de dragons

espagnols , se mit en marche avec la brigade de la Reine d'Espagne , pour se rendre à Arenzano : celle de Poitou s'y rendit le soir. L'Infant fut coucher à Savonne.

A l'entrée de la nuit , le reste de l'armée se mit en marche et arriva à Arenzano le 4 au matin , aux ordres de M. de Campo-Santo : il fut suivi par les hussards et pandours autrichiens ; l'embuscade , qu'il leur avoit tendue à Voltri , réussit ; ils y furent battus , perdirent beaucoup , et ne furent plus tentés de nous harceler. Au même moment où le reste de l'armée atteignit Arenzano , les dragons espagnols , la brigade de la Reine d'Espagne et celle de Poitou en débouchèrent pour se rendre à Savonne.

Les dragons espagnols et la brigade de la Reine d'Espagne poursuivirent le 5 leur chemin ; celle de Poitou séjourna à Savonne , où elle fut jointe par le reste de l'armée.

Le 6 , la brigade de Poitou avança à Spertorno , et y releva celle de la Reine d'Espagne , qui poussa à Final.

Elles se rejoignirent le 7 à Final. M. de Puisignieu fut détaché le soir avec 400 hommes de la brigade de Poitou , pour aller renforcer dans la montagne le poste de Feligno.

Le reste de l'armée , ainsi que l'Infant , arrivèrent le 8 à Final. Les avis que l'on reçut , que le Roi de Sardaigne faisoit des mouvemens du côté de la montagne , firent avec raison estimer nécessaire de se fortifier dans cette partie. La brigade de Poitou , aux ordres de MM. de Larnage et de la

Chétardie fut, pour cet effet, envoyée l'après-midi à Feligno, pour soutenir ce poste et celui de Febroso.

On apprit le même jour, par un courier dépêché de Gênes par mer, que cette république avoit été obligée de livrer aux Autrichiens la porte du Fanal et celle de Saint-Thomas, qu'ils avoient extorqué d'elle, par la force, la promesse de désarmer toutes ses troupes, de remettre à celles de la Reine d'Hongrie toutes les forteresses gènoises, de rendre à cette Princesse les bijoux qu'elle avoit engagés pour la somme de 600,000 florins, ainsi que les intérêts dûs; de lui délivrer, avec la plus grande exactitude, tous les effets appartenans aux Français et aux Espagnols; de lui compter dans les termes convenus 24 millions de France, et de s'engager à l'exécution du traité de Worms, relativement à Final. On ajoutoit, mais avec moins de certitude, que six sénateurs devoient être envoyés en ôtage à Milan, et que le Doge, accompagné de quatre autres sénateurs, seroit forcé d'aller à Vienne.

M. de Cajigal, Brigadier Espagnol, qui n'avoit pas cru pouvoir soutenir son poste avancé de Melogno, et qui en avoit retiré deux jours auparavant les 30 hommes qu'il y avoit, imagina, le 9 au matin, d'aller de sa propre autorité en chasser, avec la brigade de la Reine d'Espagne qu'il commande, les Piémontais qui y étoient en force. La manière, dont il fut ramené fut aussi indécente, qu'elle auroit pu avoir des suites fâcheuses, si la

précaution dont MM. de Poulpry et du Barrail avoient usé, en faisant avancer des troupes à St.-Pantaleon et Agora, quoique ne sachant rien de l'entreprise de M. de Cajigal, n'avoit pas mis M. de la Mina, qui visitoit alors les postes de la gauche, en état de prendre de ceux de S.-Pantaleon et de Gora les compagnies de grenadiers et les piquets des régimens de Vivarais et de Castelnaudari, milices, avec lesquels ce Général reconduisit si vertement les ennemis, que le calme fut en un moment rétabli dans cette partie. La compagnie de grenadiers de Castelnaudari y fit tout ce que l'on peut attendre de la troupe la plus aguerrie. Le Sieur Dumas, qui la commandoit comme postiche, y fut tué. Toute l'attention de l'ennemi, ayant été attirée par-là sur la gauche, on jugea inutile de multiplier la fatigue des troupes. Le poste de Febroso fut replié l'après-midi, et la brigade de Poitou, sans toutefois que M. de Puisignieu s'y joignît avec son détachement, revint le soir à Final.

Les équipages partirent le 10 au matin pour Louano. L'armée se mit en marche à midi pour les y suivre. M. de Mirepoix replia M. de Puisignieu, et fit rentrer le soir dans l'armée le corps séparé qu'il avoit eu jusques-là à ses ordres.

En me disant tout ce que je me suis dit cent fois sur les suites de nos aventures lamentables, avez-vous résolu de me désoler dans votre dernière lettre, du 20 du mois passé? Vous oubliez, sans doute, que vous

parlez à un citoyen zélé, et combien il en goûte de l'être en certaines rencontres ? Vous ne jugez que sur les faits principaux, moi j'ai le détail, et je voudrois me le dissimuler, que je ne le pourrois, les objets sont trop prochains. Ceux qui tiennent au courant, vous sont mandés avec une vérité et une exactitude qui vous laissent en pleine liberté de faire de mes lettres l'usage que vous me marquez ; je voudrois qu'elles eussent à la fois le mérite d'intéresser par la manière de rendre les choses, mais la forme d'un journal est ingrate, si elle est la meilleure pour présenter simplement et dans un grand jour jusqu'aux moindres circonstances.

Celle qui me met dans la totale impossibilité de faire ce que vous me demandez, me fait sentir avec une amertume bien vive celle de ma situation : elle devient de jour en jour par trop singulière, et l'est d'autant plus aujourd'hui, que nos deux campagnes, et la manière dont j'ai tâché de vivre, ont achevé de m'épuiser au point, que si Dieu n'y met la main, je ne sais quelles en seront les suites.

Vous connoissez apparemment celles qu'on doit se promettre de tout mariage avec la Maison de Savoie, pour en présumer quelque chose de bon ; je gémirois de grand cœur si l'on se fixoit à ce parti.

Vous aurez vu que M. de Mirepoix ne nous a rejoint qu'hier. Mon premier soin a été de l'intéresser en faveur de M^{lle}. de Saint-Orens de Pellefigue ; nous sommes conve-

nus que je lui donneroïis une note, où ce qui la concerne seroit détaillé; et s'il tient parole, il ne dépendra pas de lui de procurer à cette demoiselle une place à Saint-Cyr, pendant le séjour qu'il se propose de faire cet hiver à Paris. Je me suis dispensé de lui dire, que vous étiez très-touché de sa blessure, parce qu'il faut d'ordinaire qu'un homme ait été blessé pour lui parler de la sorte.

Sur ce, mon cher Girardon, je vous embrasse.

*Le Comte D'ARCONSON au Maréchal
DE SAXE.*

A Versailles, le 12 septembre 1746.

J'ai rendu compte au Roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, le 7 de ce mois, du camp de Tongres, où vous aviez marché de Breff en deux jours. S. M. trouve, comme tout le monde, vos mouvemens très-sages, très-mesurés et très-sûrs, et elle juge, par le détail que vous faites, de ce que les ennemis ont souffert dans leur marche au travers des montagnes de Limbourg, qu'ils ne seront guères en état du reste de la campagne de rien entreprendre sur vous : je vous prie de me mander quel aura été le succès des détachemens que vous avez envoyés à leur poursuite.

S. M. a vu avec plaisir ce que M. le Comte de Clermont vous a mandé de ses dispositions pour l'investissement de Namur ; il paroît qu'il s'y prend tout au mieux , et il est à désirer que l'on puisse terminer promptement cette entreprise ; ce qui dépendra principalement de la continuation du beau temps qu'il fait ici depuis quelques jours , et que je voudrois bien qu'il durât encore long-temps pour le succès de vos projets , et la conservation de nos troupes.

Le parti que vous avez pris à l'égard des malades que le Prince Charles a laissés dans un village près de Namur , a été approuvé par le Roi ; si le Gouverneur de la place refuse de les recevoir , il faudra bien en prendre soin , quoique je ne doute pas que M. le Comte de Clermont ne fasse tout ce qui sera possible pour les obliger à rentrer dans la ville ; au surplus , comme ils n'ont été évacués de la place que dans le même temps de son investissement et à son occasion , que d'ailleurs le lieu où ils ont été trouvés , fait en quelque façon partie des faubourgs , ne pourroit-on pas exiger d'eux qu'ils suivissent le sort de la garnison ? S. M. a pareillement approuvé que vous ayez fait délivrer au Sr. de la Roche , commandant la compagnie des Croates , comme il vous l'a demandé , les sabres et cartouches appartenans aux Autrichiens , qui se sont trouvés dans le magasin à Bruxelles ; je vous prie d'ordonner qu'il m'en soit envoyé un état signé du Garde-magasin , pour que j'aie par-là le renseignement

de l'emploi qui a été fait de cctte partie d'armes et d'équipemens.

J'ai l'honneur d'être , etc.

Je joins ici , Monsieur , une lettre que j'ai été chargé de vous faire passer sûrement , et je m'en acquitte avec grand plaisir.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARCEYSON.*

Du 23 septembre 1746.

J'ai reçu avant-hier , Monsieur , la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 9 de ce mois. Je crains d'avoir fait une faute de ce que j'ai renvoyé l'Officier Prussien avec son sergent , sans en avoir obtenu la permission de vous , Monsieur , mais il s'est découvert depuis ; que les sergens de . . . avoient fait ce complot pour avoir occasion de le piller , et je lui ai fait tout restituer , à peu de choses près ; d'ailleurs il a été bien prouvé qu'il avoit refusé les soldats qui s'étoient présentés à lui , et que ces mêmes sergens lui avoient envoyé , et qu'il leur avoit dit , qu'il lui étoit défendu d'engager des soldats français dans le voisinage de l'armée ; outre cela il auroit fallu le faire conduire par une garde , et nous étions dans un moment de mouvement où il m'embarrassoit.

Je n'ai pas cependant manqué de faire va-

loir à M. de St.-Surin les égards que l'on avoit pour le Roi son maître.

J'ai écrit à M. le Comte de Clermont ce que le Roi desire qui soit observé au sujet de la garnison ; je n'ai aucune nouvelle de lui que ce que vous verrez par la lettre de M. de Lowendal , que vous trouverez ci-jointe : tous mes avis s'accordent à dire que M. le Prince Charles a entamé considérablement les magasins de cette ville , et que les vivres y manquent ; si cela étoit , il seroit bien inutile d'assiéger les châteaux ; d'ailleurs cela nous meneroit à une opération très-longue dans une saison dont nous avons tout à redouter , les maladies , le défaut de subsistances et le dépérissement de l'armée ; enfin nous verrons , et le temps peut-être nous donnera quelques éclaircissemens là-dessus.

M. le Prince Charles a fait faire , par M. de Bathiani , aujourd'hui , une réponse qui n'est pas assez claire , à Messieurs de Liége , sur la lettre que je leur avois écrite , il y a quatre jours , par laquelle j'offrois d'éloigner les troupes du Roi à une lieue de distance de Liége , et pourvu que M. le Prince Charles voulût s'engager par une lettre , à retirer pareillement ses troupes à la même distance , et promettre de ne point faire passer de cette campagne des troupes par ladite ville , ainsi que vous l'aurez pu voir par la copie de ma lettre aux Etats de Liége ; à cela M. de Batiani répond , au bout de quatre jours , au nom du Prince Charles , qu'il consent à éloigner ses troupes de la ville de Liége ,

mais il ne parle pas de n'y point faire passer des troupes lorsque nous nous en éloignerons davantage, et recrimine sur Hui, ainsi que vous pourrez le voir par la copie de sa lettre. J'ai répondu verbalement aux députés des Etats de Liège auprès de nous, que ma proposition avoit été pure, simple et sincère, pour contribuer autant que je pourrois à ce qu'ils desirerent, que M. le Prince Charles auroit pu y répondre de même; que je ne voyois qu'une lettre de M. de Bathiani, qui n'étoit point Général de l'armée combinée, et que d'ailleurs cette lettre ne répondoit pas d'une manière satisfaisante à l'offre que j'avois fait; de quoi M. le Comte de Heintzen, député, n'a pu s'empêcher de convenir.

Sur quoi j'ai pris mon parti, et je marche demain avec toute l'armée, et mettrai ma droite à Liège, et ma gauche au Saar, dans les environs de Slinge et Fexhe; cette position est certaine et hors de toute insulte, y eût-il 200,000 hommes. On dit que le pain continue à être fort rare chez les ennemis, et qu'ils est impossible qu'il subsistent longtemps dans cette position. Maestricht est mal pourvu aussi, et ne sauroit les aider.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp devant Namur, le 14 septembre 1746.

M. le Duc de Chevreuse, M. le Maréchal, a monté la tranchée comme Maréchal-de-Camp.

Outre les batteries, qui tiroient hier matin, et celles qui tirent ce matin, dont vous verrez l'usage par le plan que M. d'Aumale vous envoie, cela fait que nous avons sur les ouvrages que nous attaquons 54 bouches à feu, et qui font un si grand effet, que les ennemis ont presque totalement cessé le peu de feu d'artillerie qu'ils nous faisoient.

Le travail de la nuit dernière est une ligne qui part de celle qui a été faite hier, qui pince l'angle d'un petit ouvrage de l'autre côté de la Meuse; je ne suis point content de cette ligne, elle devoit être poussée jusqu'à la Meuse, ainsi que je l'avois ordonné, ce qui m'auroit donné un emplacement de batterie qui auroit battu la face du bastion de Meuse du côté de la rivière; je vais faire continuer cet ouvrage en plein jour. Je ne suis pas non plus content des batteries que j'avois ordonnées sur la première ligne de la Meuse, à quoi l'on n'a, pour ainsi dire, point travaillé; cela me donne de l'humeur, et j'espère que ces négligences

gligences n'arriveront plus. M. de Lowendal m'a promis de se donner du mouvement, et de continuer à gronder de ma part ; ainsi j'espère que nous réparerons cette faute dans la partie en-deçà de la Meuse, en face de l'ouvrage sur le bord de cette rivière ; nous avons poussé une parallèle, qui n'est pas à 35 toises de la palissade en face du Coclet ; nous avons poussé des zigzags, qui approchent beaucoup de ce fort, et une seconde communication pour arriver aux ouvrages d'enbas : ces deux travaux sont beaux et bien faits.

Les ennemis ont fait cette nuit assez de feu de mousqueterie, qui nous a blessé 27 soldats, et tué deux ; un Officier des grenadiers-royaux, dont je ne sais pas encore le nom, a été blessé ; M. de Beaurepaire, Ingénieur, a eu une forte contusion ; M. de la Marinière, Ingénieur, a eu un coup de feu au bras : l'on ignore s'il l'a cassé. Dans la nuit d'avant-hier à hier, et la journée d'hier, nous avons eu 13 soldats blessés, et point de tués.

Soyez persuadé, M. le Maréchal, etc.

Le même au même.

Au Camp devant Namur, le 14 septembre 1746.

Je reçois, M. le Maréchal, la copie de la lettre que vous a écrit M. d'Argenson, et que vous m'envoyez ; je vois par cette

Tome III.

K

lettre et par la vôtre, que votre intention est que je n'accorde aux assiégés rien des propositions qu'ils pourroient me faire, soit pour les honneurs de la guerre, soit pour être pris prisonniers; que tout cet article de capitulation se résout à les faire se retirer dans le château, sans même les vouloir prisonniers de guerre, et stipuler qu'on ne tirera sur la ville qu'au cas que l'on veuille y former une attaque pour les châteaux; comme cependant il faut s'attendre à tout après la prise de Charleroi, si ces gens si flattés des honneurs de la guerre, et desirieux de retourner dans leur pays, vouloient rendre les châteaux en même-temps que la ville, aux conditions que je viens de vous dire, ne jugeriez-vous pas que je dusse y acquiescer? que même quand ils proposeront de capituler, et qu'ils m'enverront les articles qu'ils demandent, dans lesquels ils ne manqueront point de proposer qu'on laisse sortir la garnison de la ville avec les honneurs de la guerre, que je réponde que j'accorde cet article pour la ville et les châteaux, à condition que tous deux me seront livrés, sinon que cet article est refusé, et que les troupes qui sont dans la ville, se retireront dans le château; et cela leur donnant un temps fort court, j'attendrai vos ordres sur cela, que je vous prie de me donner bientôt, aussi bien que d'autres que vous auriez pu oublier de me donner avant mon départ; ce qui me rend pressé de les recevoir, c'est la façon dont ces gens-là se défendent, qui

est jusqu'à présent plus molle que je n'en ai encore vue; ils n'ont tiré de tout hier qu'un coup de canon toutes les heures, et cette nuit ils n'ont pas fait une plus belle défense : je ne sais s'ils se réchaufferont, mais ils n'en ont pas la mine.

Je ne vous ai point mandé hier par ma lettre, le nombre de nos blessés ou tués, parce que je ne puis l'avoir bien juste que le soir ou même le lendemain matin, à cause de la séparation des tranchées, et qu'il faut que les Majors des différens corps de ces blessés aient eu le temps de le faire savoir à M. de la Tour; mais vous aurez ce détail aujourd'hui, pour ceux d'hier et pour ceux d'aujourd'hui, si je l'ai juste. Je ne puis non plus vous envoyer l'histoire de nos opérations aussi matin que je le voudrois, ne pouvant vous l'envoyer absolument juste qu'après avoir vu les ingénieurs, artilleurs, et M. d'Aumale, que je ne peux parvenir à voir avant 11 heures du matin, à cause, dit-il, du compte éloquent qu'il a à vous rendre, et du plan qu'il a à vous envoyer; ainsi, M. le Maréchal, ne me taxez point de paresse à vous rendre compte; vous savez que pendant toute la campagne ce n'a pas été mon tort; car j'ai mieux aimé quelquefois vous étourdir de choses assez indifférentes, plutôt que de ne vous pas rendre compte exactement de ce dont vous m'aviez chargé. Soyez sûr que je ne suis point changé sur cela, et que tout ce qui pourra vous prouver ma reconnaissance et le désir que j'ai de faire les

choses qui vous conviennent , sera une satisfaction pour moi , dont je ne me priverai point , non plus que de celle de vous assurer de l'amitié , etc.

Le même au même.

Au Camp devant Namur , le 16 septembre 1746.

Toute la journée du 15, M. le Maréchal , nos batteries ont fait un feu épouvantable , et les ennemis ne tirent plus que de quelques petites pièces qu'ils promènent.

A la tranchée d'outre-Meuse , l'ouvrage , qui fut pris la nuit d'avant-hier , a été couronné cette nuit , et l'on a poussé un boyau longeant la rivière , tirant sur le fort de Jambe ; ce boyau nous donne un emplacement de batterie de dix pièces de 24 , qui demain matin battront en brèche le flanc du bastion de Meuse du côté de la rivière , qui forme le corps de la place. Une batterie de canon , établie à côté de ce fort du côté de la Meuse , bat actuellement en brèche l'ouvrage à corne , et le fort Balard par la gorge , et une batterie de mortiers , établie dans le fort d'outre-Meuse , tire dans la demi-lune et l'ouvrage à corne.

A l'attaque du Coclet , on a travaillé à deux cavaliers de tranchée , pour battre le chemin couvert , qui je crois ne nous en donnera pas la peine : on a continué une prolongation sur la droite de ce fort.

A l'attaque de la porte St.-Nicolas, l'on a fait un boyau d'environ 60 toises, qui gagne la Meuse : cet ouvrage n'est point du tout selon que je l'avois ordonné ; je voulois qu'il fût poussé plus en avant en pinçant l'angle du chemin couvert, dont certainement nous nous serions emparé : nous réparerons cela la nuit prochaine, mais c'est toujours du temps perdu. Tous ces ouvrages ont coûté M. de la Fitte, Commissaire d'artillerie, tué d'un coup de fusil dans les reins ; M. d'Ainvilliers, Major d'artillerie, le bras droit cassé d'un coup de fusil ; M. Filey fils, Ingénieur, blessé, deux sapeurs tués, et 15 soldats blessés.

M. le Chevalier de la Gaucherie, Lieutenant d'artillerie, qui a eu le 10 le pied emporté d'un coup de canon, a eu la jambe coupée, et va bien.

Comme je finissois cette lettre, M. le Duc de Chaulnes vient de m'envoyer son Aide-de-Camp me dire, qu'un sergent de grenadiers, qui avoit vu la porte du Balard brisée par le canon, s'étoit avancé jusques dans cette porte, et que ne voyant personne dans ce fort, il avoit fait signe ; que M. de Chaulnes y avoit envoyé deux compagnies de grenadiers, qui s'en étoient emparés, et y avoient pris 50 hommes qui, vraisemblablement, étoient dans quelques souterrains. Nous n'avons perdu à cette attaque que 4 ou 5 hommes, un Officier dans le nombre, ou un sergent : j'ignore encore lequel des deux. Ce Balard-là pris, nous

donne les coudées franches, et nous allons tâcher d'en profiter.

*Le Comte DE LOWENDAL au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp devant Namur, le 16 septembre 1746.

M O N S E I G N E U R ,

Je vous accompagne avec des vœux sincères et respectueux, pour que votre projet, de donner un coup de patte à l'ennemi, réussisse.

Je tâche de ne point faire languir le siège; M. d'Aumale m'assure qu'il vous envoie les plans; ainsi, Monseigneur, vous verrez déjà beaucoup de terre, et même des rochers rénués depuis peu de jours.

Les batteries d'outre-Meuse nous serviront, comme je l'espère, tant pour ouvrir l'ouvrage à corne que le corps de la place même, et il sera peut-être dit dans l'histoire, qu'on a pris la ville de Namur sans en avoir pris le chemin couvert.

Plus je regarde cette ville, et que j'en apprends les circonstances, et plus je vois que vous en agissez, Monseigneur, à votre ordinaire à mon égard, et que mon honneur et mes intérêts seront fort bien, en obtenant de vous le commandement à Namur pour cet hiver. Je n'oublierai jamais ce que je vous dois, et toute ma vie sera une étude à

vous convaincre de mon attachement et vénération. Le Ministre m'a écrit deux lettres extrêmement polies, et je continue à lui répéter des détails qu'il reçoit de beaucoup de correspondans d'ici.

Je me trompe fort, ou la ville sera à vous avant que je puisse, Monseigneur, vous en faire un bouquet pour votre fête du 22 de ce mois.

Je suis avec l'attachement le plus respectueux, ect.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARGENSON.*

Du Camp de Tongres, le 16 septembre 1746.

Vous aurez pu voir, Monsieur, par la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 13, que je devois marcher le lendemain avec l'armée, et que je devois placer ma droite à Liège, et ma gauche au Jaar vers Sling. Les campemens étoient partis, et j'étois prêt à m'ébranler avec l'armée, lorsque je reçus le billet de M. le Comte d'Etrées, que vous trouverez ci-joint, par lequel il m'apprenoit que toute l'armée ennemie étoit décampée, et avoit marché sur Maestricht. Je fis rappeler mes campemens, et retendre les tentes, après quoi je montai à cheval, je me portai sur ma gauche, sur les hauteurs de Bilsen, pour y reconnoître un camp en-

tre le Demer et le Jaar. Il étoit environ une heure lorsqu'un Aide-de-Camp de M. d'Etrées vint me joindre, et m'apporta le deuxième billet, que vous trouverez ci-joint, par lequel il me donnoit avis que la tête des ennemis paroissoit sur le Mont St-Pierre vis-à-vis de lui, et qu'ils avoient passé par Maestricht; je m'en fus tout de suite à Villers-St-Siméon, pour être à portée de donner les ordres nécessaires aux différens corps qui étoient auprès de Liège, et avoir des nouvelles de M. le Comte d'Etrées, parce que je ne pouvois pas encore croire que les ennemis pussent déboucher par une seule porte au-travers de Maestricht : j'appris enfin, vers la fin du jour, que ce qu'on pouvoit voir du camp des ennemis, étoit estimé 20,000 hommes; mais qu'on ne pouvoit voir le revers de la montagne. Je m'en retournai à l'armée, ne croyant que la moitié de tout ce que l'on m'avoit dit, et soupçonnant quelques ruses; cependant, comme il falloit changer de position, quand ce n'auroit été que pour rompre leurs idées, je donnai ordre au corps de M. le Comte de Clermont-Gallerande de se porter à 4 heures du matin à l'arbre Ste.-Barbe, ainsi qu'à M. du Chayla, qui commande dans l'absence de M. le Comte de Clermont, la réserve, composée de la Maison-du-Roi, des Gardes et des Carabiniers.

Je fis commander 3 brigades d'infanterie de l'armée, aux ordres de M. de Salières, avec 3 brigades de cavalerie; ces troupes

avoient ordre de partir à minuit, et de se trouver à la pointe du jour derrière le village d'Houtain, où est M. le Comte d'Etrées, qui a des postes en avant par échelons, jusques sur les ennemis; je partis à une heure, et fut prendre les troupes qui étoient au rendez-vous de l'arbre Ste.-Barbe, et les fit marcher sur Houtain. Je me portai de ma personne sur les postes avancés de M. le Comte d'Etrées, pour reconnoître les ennemis par moi-même; mon intention étoit d'attaquer les ennemis, et ces différens corps composoient 40 bataillons et cent escadrons, sur un terrain fort étroit; de manière que quelque supérieur qu'auroient pu être les ennemis, j'aurois pu les attaquer sans craindre une mésaventure. Les ennemis avoient sur mon flanc droit trois régimens de hus-sards avec quelque infanterie Hongroise, sous les ordres de M. de Baronnai. Cette infanterie Hongroise étoit placée dans deux villages de ce côté-ci de la Meuse, s'y étoit retranchée et tenoit la tête d'un grand gué où l'on peut passer un escadron de front; beaucoup de bussards étoient répandus dans la plaine qui est entre la Meuse et la Montagne de St.-Pierre, auxquels ces villages retranchés servoient de point d'appui. Si vous vous souvenez, Monsieur, de la lettre que je vous ai écrite en partant de Warem, jour auquel je suis venu dans ce camp, j'y disois que j'avois donné ordre à M. de Clermont-Gallerande, de donner suffisamment d'infanterie à M. le Comte d'Etrées pour

nettoyer la rive gauche de la Meuse depuis Liège jusqu'à Maestricht, et de n'y point souffrir d'établissement aux ennemis ; il me semble, et je crois que cela étoit dans ma dépêche. M. de Clermont-Gallerande, depuis ce temps-là, m'a toujours soutenu que les ennemis n'avoient rien de ce côté-ci de la rivière, et M. le Comte d'Etrées m'écrivit toujours qu'ils y étoient, et qu'on ne lui avoit pas envoyé assez d'infanterie pour les déloger : la chose n'étoit pas bien importante, et par une complaisance qui nous est toujours nuisible, je n'ai pas voulu décider. Cela a cependant fait que M. le Comte d'Etrées n'a pu s'allonger sur le mont St.-Pierre, parce qu'il n'a pas osé dépasser avec son corps ce gué, sur-tout lorsque l'armée ennemie étoit campée vis-à-vis lui. MM. d'Armentières et d'Aultanne ont bien été jusque sur le fort S.-Pierre, qui est à l'extrémité, pour se promener, mais ils n'ont pas pu s'y établir, comme c'étoit mon intention. Vous me pardonnerez cette digression de la position de M. d'Etrées, mais sans elle vous n'auriez pas été au fait du reste de l'histoire.

Je suis donc arrivé hier à la pointe du jour sur le mont St.-Pierre pour attaquer les ennemis : M. d'Etrées, M. d'Armentières et M. d'Aultanne m'ont dit tous trois que cela étoit impossible, parce qu'ils étoient dans le camp de César ; ce camp de César, je n'en avois jamais entendu parler, et je croyois que l'on pouvoit aller de plein-pied à eux ; toutes les cartes, tous les plans

n'en font point mention. M. Brehal, nouveau Capitaine des guides du Roi, qui est de ce pays-ci, et qui se trouva là, me dit qu'il connoissoit parfaitement le terrain, et que l'on ne pouvoit y entrer que par un chemin où quatre hommes de front pouvoient passer, que ce chemin étoit retranché par un ancien retranchement des Romains, qui dans cet endroit coupe en deux le plateau de la hauteur; il me montra une grande tour carrée, dont les murailles paroissent fort épaisses, et qu'il dit du temps des Romains, au pied de laquelle il faut passer : toutes ces raisons m'ont fait désister de mon entreprise.

Ce que j'ai vu là campé pouvoit être 10,000 hommes environ, et je ne crois pas, quoi qu'on en dise, que le terrain puisse en contenir davantage, parce que le fort Saint-Pierre et la ville de Maestricht sont immédiatement derrière; je crois que ces troupes ne consistent qu'en Hollandois : j'y ai vu le Prince de Waldeck, et l'ai reconnu à un Ulan que les nôtres ont fait prisonnier l'année passée à Alost; il n'y avoit pas là d'autres hussards que ceux de Franchipany.

En devisant sur tout cela, et promenant ma lunette par-tout, j'aperçus un camp sur ma gauche en-delà du Jaar, entre Maestricht et Tongres; comme je ne pouvois en voir que la gauche, je soupçonnai que c'étoit ou l'armée de M. le Prince Charles, ou le corps de Trips, et je ne me suis point trompé; car en rentrant chez moi hier au soir, M. de

Mortaigne , que j'avois détaché de ce côté-là , me présenta un Capitaine des hussards qu'il avoit fait prisonnier , qui me dit que c'étoit le corps de Trijs , qu'ils avoient passé au-dessous de Maestricht , et que le Prince Charles devoit aussi avoir passé la Meuse au-dessous de cette ville.

Je reviens au mont Saint-Pierre. M. d'Etrées] m'ayant assuré que par la position qu'il avoit prise , il ne seroit point surpris , et pourroit se retirer , ayant plusieurs postes en échelons en avant de lui sur le mont Saint-Pierre : je pris le parti de l'y laisser , et d'envoyer camper la réserve à la rive droite du ruisseau de Frère , pour le recevoir ; cette seule position empêchera , je pense , M. le Prince de Waldeck de tenter quelque chose sur lui , parce que dans la reconduite , si elle étoit tant soit peu vive , il ne pourroit pas rentrer en entier dans son trou.

J'ai donc laissé le Comte d'Etrées à Houtain avec tous les hussards , les Grassins , les la Morlière , deux régimens de dragons , deux petites pièces de canon , et le régiment de la Couronne , qu'il placera dans un village derrière lui , entre M. du Chayla et lui , pour lui servir de premier point d'appui.

Cela réglé , il m'a prié de le délivrer de la persécution de ses voisins , les Croates et les Pandours ; je lui ai répondu que cela nous donneroit un ridicule , et que c'étoit la montagne qui accouchoit d'une souris ; mais comme tout le monde crioit et le desiroit ,

j'y ai consenti pour réjouir la compagnie ; j'ai fait sortir M. d'Annecy , Maréchal-de-Camp , avec douze compagnies de grenadiers et douze piquets , et quatre pièces de canon , pour attaquer le village qui est vis-à-vis de Vizet. Pendant que ces préparatifs se faisoient , j'ai fait descendre de la montagne les Uians , afin d'inviter les hussards qui étoient de l'autre côté de la rivière de passer , pour en tenir davantage de ce côté-ci , ce qui n'a pas manqué de réussir , et cette escarmouche a fort réjoui toute la compagnie. M. de Beaufort , Capitaine dans Grassin , qui étoit embusqué au bas de la montagne pour favoriser la retraite à mes Uians , trouvant l'occasion de se distinguer devant tant de spectateurs , quitta brusquement son embuscade avec 50 hommes , et fut tout au travers de l'escarmouche attaquer un village où il y avoit cent pandours dedans ; il n'étoit pas possible de lui envoyer l'ordre de se retirer : M. d'Armentières jeta le cheval de son valet du haut en bas de la montagne , le valet dégringola après , je crus qu'ils s'étoient tués l'un et l'autre ; mais le cheval n'étoit qu'un peu étourdi , le valet monta dessus , et courut après M. de Beaufort , mais il avoit déjà attaqué les pandours ; il les délogea du cimetière , et les chassa au travers de la rivière. M. du Blaisel , Lieutenant-Colonel de ce régiment , y étoit accouru par un autre chemin qu'il connoissoit , et le fit retirer , parce que plus de trois cens pandours marchaient au village pour le réattaquer ; il eut beaucoup

de peine à persuader M. Beaufort, qui a cependant le bras cassé d'un coup de fusil : les Grassins et les la Morlière ont gagné une telle supériorité sur tous ces insectes hongrois, qu'il les attaquent par-tout sans faire attention au nombre.

Pendant ce prélude, M. d'Annecy s'acheminait au village, où le gros des ennemis étoit retranché ; il établit son canon à la portée du fusil d'un couvent qui fait la principale force de ce poste ; après en avoir tiré quelques volées, les ennemis apparemment abandonnèrent la barrière, car je vis tout d'un coup les Ulans se former dans le village, lesquels furent suivis de plusieurs Grassins et la Morlière à pied ; ainsi les grenadiers et les piquets n'eurent pas le temps de faire leur attaque ; ces premiers arrivèrent par le chemin droit au gué, où ils tuèrent assez de Croates dans l'eau qui vouloient se sauver, les autres se jetèrent dans différentes maisons, où ils se sont défendus opiniâtrement ; mais le canon les a forcés les uns après les autres. J'estime, et c'est le dire des prisonniers, qu'il y avoit près de 1000 Croates là-dedans ; il en a été tué ou pris de quatre à cinq cents : le reste a été noyé ou s'est sauvé à la nage, car peu ont passé au gué, et ont vu beaucoup de chapeaux et de bonnets sur l'eau. La compagnie de M. le Brun en étoit ; je ne sais ce qu'est devenu le Capitaine, qui est de la connoissance de M. de Sécheltes.

Voilà une dépêche bien longue, Monsieur,

j'espère cependant qu'elle ne vous ennuiera pas.

Il est question à présent de tourner l'attention à la rive gauche du Jaar et de la Meuse, et c'est ce que je vais faire. Si j'en crois les nouvelles de Liège, cette armée va se dissoudre, et la position que M. de Waldeck a prise au camp de St.-Pierre, peut viser à une séparation.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp devant Namur, le 17 septembre 1746.

* Je reçois, M. le Maréchal, votre lettre datée du 16 septembre; je vois avec grand plaisir que vous approuvez mes opérations, et que vous avez reçu mes lettres; car M. de Séchelles m'avoit fait peur, parce qu'il a mandé au Sr. Baron, Commissaire des guerres, qu'on n'avoit point de mes nouvelles.

Je me suis douté que l'attaque des châteaux tenteroit: il y a plusieurs jours que je m'en occupe; je leur ai déjà fait une visite de fort près par le côté d'entre-Sambre et Meuse, et m'instruis autant qu'il est possible; mais je ne le suis pas encore assez pour vous en parler solidement: je vais tout disposer pour cette opération sitôt que la ville sera prise, mais je ne la commencerai, si vous le permettez, que quand je serai sûr de faire de la bonne

besogne ; cependant ne croyez pas que cela la retarde beaucoup , et très-souvent on la diligente en prenant le temps nécessaire de la bien entamer. Je suis bien fâché de n'avoir pas su au commencement du siège de la ville qu'on en voudroit au château ; j'aurois pu faire des préliminaires d'attaque , et peut-être même des coups de main qui auroient pu avancer beaucoup cette opération , sans qu'ils fussent meurtriers , et qui sont bien difficiles à commencer à cette heure , la ville , à ce que je pense , ne devant pas eucore être long-temps sans parlementer ; enfin tout ce qui dépendra du peu de savoir que j'ai , sera employé. La capitulation sera dans le genre que vous l'ordonnez , et en en voulant aux châteaux , il faut qu'elle soit sévère , quand je serois forcé de continuer l'attaque de la ville jusqu'à ce que j'en fusse venu à lui faire accepter ce que je prescrirai.

Je vois , Monsieur le Maréchal , par la copie de la lettre que vous écrivez à M. d'Argenson , aussi bien que par tout ce qui s'est passé jusqu'à présent , que vous ne pouvez mieux faire que de vous porter en personne à Villers-St.-Simeon. On dit que l'œil du maître engraisse le cheval ; aussi vous êtes-vous donné les violons de ce qui auroit peut-être embarrassé les autres , pour ne pas dire pire.

Le

Le même au même.

Au Camp devant Namur, le 17 septembre 1746.

Il a été trouvé, M. le Maréchal, dans la redoute Balard, qui fut prise hier, une pièce de fonte du calibre de 4, aux armes de France, sept barils de poudre de 100 liv. et 50 fusils.

L'ouvrage de la porte St.-Nicolas a embrassé par une double sappe le chemin couvert en face d'une espèce de lunette devant la demi-lune en-deçà du ruisseau; ce travail pince l'angle du chemin couvert où l'on élève deux cavaliers de tranchée pour le balayer, en cas que les ennemis voulussent le défendre. Sur les hauteurs entre le Coclèt et la redoute Balard, l'on a poussé des zigzags pour pouvoir partir de-là, et pousser une ligne parallèle à la gorge du fort Balard.

Dans la partie d'Outre-Meuse, l'on a prolongé le crochet qui terminoit le logement gauche de la contrescarpe de l'ouvrage, et dans ce logement l'on y a établi six pièces de canon qui battent en brèche depuis neuf heures du matin le corps de la place du côté de la Meuse, et deux autres pièces dessus le crochet formé cette nuit, qui bat le fort de Jambe en flanc, d'où les ennemis tirent quelques coups de canon : tous ces travaux ont été bien faits, et je crois, me mettent à

Tome III.

L

portée de faire quelque opération intéressante.

M. de Chaonpel, Capitaine au régiment de Bettens, a été blessé très-dangereusement : nous avons eu de tués ou blessés 18 soldats.

J'oubliois de vous dire que les ennemis ont fait jouer une petite fougasse à la pointe de la lunette dont nous avons pincé l'angle du chemin couvert, qui n'a tué ni blessé personne.

Je joins à cette lettre, M. le Maréchal, la copie d'une que je reçois de M. de Châtillon, sur laquelle j'attendrai vos ordres pour faire retirer le détachement que j'ai envoyé à son secours ; à moins que M. de Châtillon ne me mande qu'il n'en a plus besoin, ou que je sùsse positivement qu'il n'en a que faire, car il me semble par la fin de sa lettre qu'il auroit bien envie de garder pied ou aile des troupes que je lui ai envoyées, et elles ne laissent pas que de me faire faute ici.

*M. DE CHATILLON au Comte
DE CLERMONT.*

De Hui, le 16 septembre 1746.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. A. S. une lettre que lui écrit M. de Chazeron. Ce pays-ci étant extrêmement dépourvu, n'y ayant nul magasin, quoiqu'il y ait plusieurs Com-

missaires, étant informé trop tard de l'arrivée des troupes, et ignorant la quantité de la cavalerie, l'on s'est trouvé embarrassé pour avoir le fourage dans la minute; tout étant arrivé à la fois sans campemens ni Officiers-Majors à l'avance, il a fallu y suppléer d'industrie, et l'on sera, j'espère, passablement fourni.

Heureusement, Monseigneur, j'avois fait provision de pain la nuit passée, et nous avons moyen de soutenir cette fourniture essentielle; mais le fourage ne l'étant pas moins, je vais faire toutes les diligences que je pourrai imaginer, pour vérifier l'avis qui est arrivé par la voie de M. le Maréchal.

Je n'ai encore entendu de nouvelles que de courses de hussards sur le haut du Sard; la nuit prochaine je ferai traquer le plus avant qu'il me sera possible par des partis de volontaires, et j'y monterai moi-même demain matin avec des compagnies de grenadiers, et 30 ou 40 dragons que M. de Chazeron m'a promis de m'envoyer; d'ici à ce temps-là il me reviendra des émissaires que j'ai envoyés le long de l'Ourte.

Je ne suis pas encore convaincu que l'avis qui a été donné à M. le Maréchal sur tout ceci, soit véritable, et s'il m'étoit arrivé de moindre main, Monseigneur, je n'aurois osé le répéter à V. A. S.; enfin je compte être en état demain, à mon retour du Sard, de lui rendre un compte exact, et si elle juge à propos, d'envoyer un ordre conditionnel à M. de

Chazeron , je crois qu'il pourra prendre son parti avec connoissance de cause.

Quoique le poste de Hui soit on ne peut pas plus mauvais, en abandonnant la partie de la ville qui est outre-Meuse, je croirois pouvoir m'y soutenir jusqu'à un second voyage d'un secours de Namur ; je dis dans cette partie - ci, Monseigneur, car il ne seroit pas possible de soutenir les deux avec deux bataillons, si l'on étoit attaqué en force, l'autre étant vaste, plongée et mauvaise.

V. A. S. décidera ce qu'elle jugera à propos, et je recevrai tous ses ordres avec le respect et la soumission que je dois. S'il m'étoit permis d'exposer ici mes idées pour la sûreté entière de ce poste et des communications, je prendrois la liberté de dire qu'il seroit nécessaire d'avoir à portée quelques troupes de dragons en cantonnement, pour garder les gués par où l'on pourroit nous tourner des deux côtés, et envoyer vite avertir les troupes les plus voisines de la droite de venir appuyer au besoin ; c'est pourquoi il faudroit une petite chaîne de village en village, jusqu'à portée des camps de Namur, et V. A. S. pourroit compter que je ne leur donneroie pas de fausses alertes ; il y auroit déjà ici de quoi loger 200 dragons dans un fauxbourg que je couvre, sinon avec des écuries, du moins avec autant ou plus d'aisance qu'au camp, et il y a d'autres villages à portée.

D'ailleurs cette fermentation-ci ne sauroit être longue, et l'on doit savoir bientôt où

il plaira à M. le Prince Charles de se déterminer tout entier, sans pouvoir nous faire plus d'illusion par le mouvement de ses troupes légères : M. de Chazeron s'est arrêté à une demi-lieue d'ici, où il est assez près de moi de reste.

J'ai l'honneur, etc.

18 Septembre 1746.

Le mouvement que les ennemis ont fait en avant pour camper leur droite à Grotspawen, et la gauche à Hamdebeuge, appuyée au Jaar, ne peut avoir que trois objets.

1°. Celui d'étendre leurs subsistances en avant, dont ils manquaient par leurs derrières, et d'assurer en même temps leurs convois venant à Maestricht par la Meuse.

Cet objet paroît le plus vraisemblable, d'autant qu'il remplit celui de leurs subsistances jusqu'à la fin d'Octobre, empêche les progrès des armes du Roi, et les met en état de se séparer pour entrer dans les quartiers-d'hiver destinés à chaque différente nation; peut-être même d'en prendre pour une partie dans le pays de Liège, de Limbourg et de Luxembourg.

2°. Le second objet seroit de risquer l'événement d'une bataille, pour changer la face des affaires.

Il n'est pas vraisemblable qu'en supposant l'armée des alliés de quatre-vingt-mille

hommes au plus, elle ose attaquer l'armée commandée par M. le Maréchal de Saxe, supérieure de plus de dix-mille hommes, et placée dans une position inattaquable, la droite à Tongres et la gauche près de Bilsen. •

On ne connoît dans toute cette étendue de position que la partie comprise entre le village de Hoeffeldt et celui de Kuneshem qui soit susceptible d'y tenter un passage par lesdits deux villages, d'où l'on pourroit déboucher et se former ensuite dans la plaine.

On ne s'étendra pas sur les autres, elles sont connues.

3°. En supposant que les ennemis n'aient pas de subsistances, et qu'ils pensent que par raison d'infériorité et de prudence, par rapport à notre position, il ne leur restera plus que le parti de la diversion, qui se réduiroit, 1°. à marcher par leur droite pour interrompre nos convois, ou se porter sur Anvers.

2°. A secourir Namur, ou marcher par leurs derrières.

La diversion de la droite ne se peut et ne convient pas aux ennemis, par rapport à leurs quartiers-d'hiver; reste celle qu'ils feroient par leur gauche.

Il faut observer que les ennemis ayant dix ponts de pierre et un gué sur le Jaar entre Sleitz et Emal, dans une étendue d'une lieue, il paroît très-possible que marchant de nuit par leur gauche sur onze colonnes, qu'ils pourroient arriver le lendemain sur

les hauteurs du Jaar, appuyant leur droite à Gleen, et la gauche vis-à-vis d'Oreye, n'ayant que quatre lieues à faire.

L'armée du Roi ne pouvant en être instruite que le lendemain, elle auroit peine à s'allonger à Oreye avant midi, ayant au moins 4 à 5 lieues à faire.

Les ennemis continuant leur marche, à midi passeroient sans obstacles le ruisseau de Rinicocourt, seroient en état de se porter sur la Méhaigne 4 heures avant l'armée du Roi. Ils pourroient passer la Meuse à Liège, pour exécuter par leurs derrières les projets qu'ils auroient formés pour secourir Namur, ou pour se porter sur la Moselle en douze jours, l'armée du Roi n'y pouvant arriver qu'après 25 à 30 jours de marche.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARCENSON.*

Du 19 ou 20 septembre 1746.

J'ai différé, Monsieur, à avoir l'honneur de vous écrire, pour vous dire quelque chose de positif. M. le Prince Charles est venu camper vis-à-vis de nous, l'on ne peut pas plus près, sans que j'en sois plus inquiet; mais comme les nouvelles particulières pouvoient en causer, je n'ai pas voulu tarder davantage à vous envoyer ce courier. Vous aurez pu voir, par le dernier que je vous

ai dépêché, que les ennemis avoient passé la Meuse à Maestricht, partie au-dessous, partie dans la ville de Maestricht : en conséquence, j'ai fait avant-hier mon mouvement, et porté ma gauche vis-à-vis Bilsen, que j'ai fait occuper, et ma droite à Tongres. Comme je marchois à la tête des campemens pour prendre cette position, j'ai vu arriver la tête de la colonne des ennemis; je me suis hâté d'occuper Bilsen, où j'ai jetté M. de Stainville avec 1,200 hommes.

Le corps de M. de Trips, qui débouchoit de la grande Commanderie, voyant qu'il ne pouvoit y arriver avant moi, s'est emparé d'un pont sur le Demer, que j'ai fait attaquer sur-le-champ par les volontaires royaux, qui l'en ont chassé. Les ennemis avoient déjà commencé à s'y retrancher; ils y sont venus à plusieurs reprises, mais ces volontaires, commandés par M. de Mortaigne, y ont fait des merveilles, et s'y sont soutenus pendant cinq heures, jusqu'à ce que douze compagnies de grenadiers y sont arrivées avec du canon. Ces grenadiers avoient ordre de me suivre, et je ne pénétre pas la raison pourquoi M. de Beuvron, qui commandoit le campement, les a retenus, et sans les volontaires royaux j'aurois manqué ma position, qui est bonne: j'ose vous l'assurer.

L'armée a parti tard aussi, malgré les ordres réitérés de bouché et par écrit, que je n'ai cessé de lui envoyer, elle a enfin débouché de son camp vers les deux heures après-midi. Dès que j'ai eu mis cette partie en

régle, je me suis porté à la droite, pour faire une disposition pour le village de Tongreberg, où commande M. de Clermont : ce village est un poste beaucoup au-dessus de celui de Fontenoi ; celui de Helderén, qui est immédiatement après, tient les sources du Demer, qui quoique petit, est impassable, à cause des marais tremblans qui l'accompagnent dans tout son cours ; moyennant quoi les ennemis ne peuvent m'attaquer que par le village de Tongreberg. Les murs de la ville sont derrière, et soutiennent cette droite : ils sont bons et hauts, et M. de Biron y commande avec la brigade des gardes et celle de Sedorf, ce qui compose douze bataillons. La partie de Tongreberg est bien retranchée, outre l'avantage que donne la situation. Comme j'étois occupé à ces dispositions, je fus informé par M. le Comte d'Etrées, que j'avois laissé sur le mont St.-Pierre, que le corps de troupes qui étoit campé vis-à-vis de lui dans le camp de César, sur le mont St.-Pierre, passoit le Jaar, et marchoit sur moi ; je lui ordonnai de se replier sur M. du Chaila, et de passer ensuite le ruisseau de Frère, et à M. du Chaila de passer le même ruisseau après M. d'Etrées, et après avoir passé le Jaar, de se placer dans le camp que nous venions de quitter ; ce qui a été exécuté ; moyennant quoi le Comte d'Etrées se trouve entre le ruisseau de Frère et le Jaar, et la Maison-du-Roi à la droite de Tongres, derrière le Jaar, situation inattaquable. Hier j'ai été revoir toute ma position, ainsi qu'au-

jourd'hui, et n'ai rien trouvé à y changer ; ce qui m'en plaît le plus, est que les soldats et les officiers l'approuvent, et qu'ils sont gais et gaillards. Après tout cela j'ai été à la comédie, et à la tranquillité gaie qui règne dans l'armée, j'augure bien de notre besogne. Le Prince Charles a dressé ses tentes avant-hier au soir, à une petite demie-lieue de nous ; mais je crois qu'il s'en tiendra là : il ne sauroit subsister plus de deux ou trois jours dans le camp où il est. J'ai pris la précaution de faire fourager toute cette partie avant son arrivée, et il faut que les troupes aillent fort loin de là à l'eau. Voilà, Monsieur, notre position et celle de l'ennemi. S'il arrive quelque événement, je ne manquerai pas de vous en donner avis sur-le-champ.

P. S. M. le Comte d'Etrées a été attaqué à son arrière-garde par le corps de M. de Baronnay, qui a passé la Meuse à Vizet : il a perdu une vingtaine d'hommes, il en a tué le double, et n'a pas été entamé. Les Ulans sont tous les jours aux mains avec les ennemis sous mes yeux : ils commencent à bien aller, et ont eu toujours l'avantage sur les ennemis.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp devant Namur, le 19 septembre 1746.

J'ai pris la nuit passée, M. le Maréchal, l'ouvrage à corne par la brèche que je vous ai mandé hier être praticable : il n'en a coûté qu'une quarantaine d'hommes, tant tués que blessés ; cela a fait tomber la demi-lune et tous les ouvrages en avant de cette pièce ; le corps de la place est battu en brèche ; le Coclet s'est rendu ce matin, et tous les autres forts. Recevez mon compliment sincère sur ce que la ville vient d'arborer le drapeau blanc ; ainsi voilà une nouvelle conquête que vous joignez à beaucoup d'autres. Je vous rendrai un compte plus exact ; mais je me crois pressé de vous mander ceci : je ne crois pas avoir besoin d'autant de troupes que j'en ai pour assiéger les châteaux ; peut-être en auriez-vous besoin dans la circonstance où vous êtes ? Donnez-moi vos ordres sur cela, et sans connaître encore la besogne que je vais entreprendre, je crois être en état de vous envoyer le corps de M. de Ségur, si vous en aviez besoin, sinon je garderai le tout, jusqu'à ce que je vous aie rendu compte de la quantité qu'il me faudra. Je ne saurois vous dire trop de bien des manœuvres sages et bien

conduites que M. de Lowendal a fait cette nuit, et en tout combien ses soins ont contribué à accélérer la prise de cette place.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp devant Namur, le 20 septembre 1746.

Je vous envoie, Monsieur le Maréchal, la capitulation qui a été signée à minuit; M. de Cromelin a passé tous les articles comme je les ai voulu: je souhaite fort avoir rempli toutes vos intentions dans cette capitulation.

Je joins ici, Monsieur le Maréchal, le détail de notre aventure que je n'ai pu faire ni envoyer hier, ayant été, comme vous le pensez bien, occupé à la capitulation, et à cent détails qu'entraînent la prise d'une place.

Les Magistrats m'ont apporté ce matin les clefs de la ville; à mon tour je vous les remets, et c'est avec grand plaisir que je m'acquitte de cette marque de reconnoissance, de l'amitié et de la confiance que vous m'en témoignez.

Comme vous m'aviez fait dire, Monsieur le Maréchal, par M. du Vernei, que je mandasse directement au Roi, sitôt que la ville capituleroit, je lui ai dépêché sur-le-champ M. de Polignac: je devois dès hier

vous en instruire ; mais j'ai été si pressé de vous mander la reddition de la place que je l'ai oublié.

Comme je ne reçois point de vos nouvelles, et que j'ai peur que le grand tour ne retarde infiniment vos couriers, je prends le parti d'envoyer camper Monin, Bourbon et Orléans, cavalerie, aujourd'hui 20, à Bref aux ordres de M. de Fremur ; aujourd'hui 20 Ségur, Alsace, Royal-Comtois, Béarn, Bresse, Rozen, Vintimille et St-Jal partiront de leur camp d'outre-Meuse pour aller camper entre Bay et Champion, et demain 21 ils auront joint à Bref le détachement de M. de Fremur, et y attendront vos ordres. Ce qui me détermine à leur faire faire ce mouvement-là, c'est qu'ils seront près de vous, et promptement, si vous en voulez, et qu'ils ne seront pas loin de moi, si votre intention est de me les renvoyer. D'ailleurs, l'ennemi apprenant la prise de la ville de Namur, et un mouvement des troupes qui y sont vers vous, pourra croire que je n'ai laissé dans la place que la garnison convenable, et que je marche en entier pour rejoindre votre armée : cela leur donnera matière à réflexion. Voilà, M. le Maréchal, les raisons qui me font agir : je desire fort ne point faire une sottise ; ce qui est sûr, c'est que l'intention est bonne, et que je n'ai d'autres vues que celles de faire les choses que j'imagine pouvoir vous convenir et vous être agréables.

J'ai oublié de vous dire, que les trou-

pes que je vous envoie, étant composées du corps entier de M. de Ségur et de quelques troupes que j'y joins, M. de Ségur le commande, et tous les Officiers-Généraux qui marchent avec lui, sont ceux qu'il avoit.

*DÉTAIL sur la prise de Namur, envoyé
par le Comte DE CLERMONT.*

19 septembre 1746.

La nuit du 18 au 19 les batteries d'outre-Meuse, ayant fait brèche à l'ouvrage à corne, et celle au corps de la place devant être praticable le lendemain de bonne heure, et se trouvant une lesse de terre entre la rivière et les brèches, 12 compagnies de grenadiers, soutenues de 12 autres, furent commandées avec des travailleurs à leur suite, pour s'emparer de l'ouvrage à corne par la brèche. L'on continua pendant toute la journée le feu d'artillerie sur la brèche, et à l'heure indiquée pour l'attaque, le feu fut continué aussi vif, à cela près qu'il n'y avoit point de boulets. L'ennemi, qui entendit tirer sur la brèche, n'imagina pas qu'on faisoit l'attaque, et se tint fort tranquille. Pendant ce temps, deux compagnies de grenadiers de Monaco, suivies d'une de Rohan, montèrent à la brèche, trouvèrent les ennemis couchés sans précaution, et les firent, sans trouver beaucoup de résistance, prisonniers

de guerre. On abattit le pont-levis qui communique de l'ouvrage à corne à la demi-lune, dans laquelle on entra, et l'on fit mettre bas les armes aux troupes qui étoient dedans, aussi bien qu'à celles qui étoient dans le chemin couvert et dans la lunette. L'on fit un logement étendu dans l'ouvrage à corne : je ne puis me dispenser de vous rendre compte d'un très-bon propos de nos travailleurs, et d'un soldat qui étoit d'ordonnance auprès M. de Lowendal.

Comme M. de Brulard, Aide-Major-Général, plaçoit les travailleurs à la suite des grenadiers, et leur promettoit une paye plus forte qu'à l'ordinaire, s'ils travailloient bien, ils répondirent tous, qu'ils feroient leur devoir, et qu'ils n'avoient point besoin de récompense pour le faire.

Le soldat d'ordonnance auprès de M. de Lowendal voyant passer ses camarades pour déboucher, dit à M. de Lowendal, qu'il n'étoit pas dans le cas d'être encore en ordonnance quand ses camarades alloient faire une attaque, et qu'il demandoit la permission d'aller avec eux.

M. de Bauffremont, qui commandoit la tranchée, a fait des merveilles, s'est porté par-tout, et a beaucoup contribué à la réussite de l'entreprise : M. de Lowendal y a établi le plus grand ordre, ce qui en a procuré la réussite complète. A six heures du matin le logement dans l'ouvrage à corne étoit bon ; sur les sept heures, le Coclet fut sommé de se rendre, ce qu'il fit : l'on s'em-

para des autres forts extérieurs qui se trouvèrent abandonnés. Comme l'on construisoit des batteries dans l'ouvrage à corne, pour battre en brèche le flanc des bastions du corps de la place, et qu'on continuoît à tirer sur la brèche du corps de la place, du côté de la Meuse, pour la rendre plus praticable, quoiqu'elle le fût déjà, les assiégés battirent la chamade à onze heures du matin, et demandèrent à capituler; leurs otages me furent envoyés sur les quatre heures après-midi: après avoir répondu aux articles, j'envoyai M. de la Tour et M. d'Hallot, sur les 9 heures du soir, les porter; ils me les ont rapportés signés, ainsi que je les envoie à minuit et demi.

*ARTICLES et Conditions proposées pour
remettre la ville de Namur aux troupes
de Sa Majesté Très-Chrétienne, le
19 septembre 1746.*

Le Prince de Gavre, Gouverneur et Grand-Baillif de la province de Namur pour S. M. l'Impératrice Reine d'Hongrie et de Bohême, pourra se retirer où bon lui semblera avec sa famille, ses officiers, domestiques, équipages, papiers et effets, et il lui sera accordé les passe-ports et les chevaux nécessaires; il lui sera permis de laisser en
ville

ville les Officiers et domestiques qu'il trouvera à propos , pour veiller à ses intérêts particuliers , et aux effets qu'il y laissera.

Accordé, pourvu qu'il n'emporte aucuns papiers que ceux qui le regardent personnellement.

II. La garnison de la ville de Namur demande que la basse-ville reste à la disposition de la garnison , pour y transporter tous les canons , mortiers , avec toute l'artillerie et ce qui en dépend , et toutes les munitions de guerre , et généralement toutes les armes et outils, vivres et magasins, de quelque nature qu'ils puissent être , se trouvant dans l'arsenal et dans la ville ; et que, pour cet effet, il lui soit accordé six jours de temps pour transporter tout ceci nommé au château , pendant lesquels six jours il ne sera fait aucun acte d'hostilité de part ni d'autre , batterie , tranchée , ni aucune sorte d'ouvrage , ni continuation des ouvrages et attaque. Il sera défendu à tous Ingénieurs ou autres Officiers et soldats des troupes de S. M. T. C. d'approcher des ouvrages de la ville et du château.

La basse-ville sera remise aux troupes de S. M. , ainsi que la ville , deux jours après la signature de la capitulation , pendant lesquels la garnison sera obligée de se retirer dans le château avec ses domestiques , équipages et effets : sitôt la capi-

Tome III.

M

zulation signée, il sera remis aux troupes de S. M. la porte de Bruxelles et la porte de St-Nicolas. L'artillerie et munitions de guerre, outils et autres effets et provisions de bouche, qui sont actuellement dans la ville y resteront, ne pourront être transférés au château, et seront livrés de bonne-foi au Commissaire d'artillerie de S. M., et à ses Commissaires des guerres préposés pour les recevoir, lesquels y seront envoyés aussitôt la capitulation signée. Pendant les deux jours accordés à la garnison pour se retirer, il n'y aura aucun acte d'hostilité de part ni d'autre.

III. Il ne sera pas permis du côté des assiégés d'attaquer ni de tirer sur le château ou ses ouvrages du côté de la ville, ni aux assiégés de tirer du château ou ses ouvrages sur la ville.

La liberté sera entière de part et d'autre.

IV. Pendant le temps de six jours, le Gouverneur-Commandant ou Grand-Major, avec ses Aides-Majors, et généralement tout l'Etat-major avec le directeur et corps des Ingénieurs, et la compagnie des mineurs, tous les Officiers d'artillerie avec leurs compagnies auront le loisir de marcher au château avec toute la garnison généralement.

Accordé pour le temps prescrit par le second article.

V. Comme aussi tous ceux qui sont em-

ployés pour le service de leurs Hautes-Puissances, comme le Commis des magasins, avec ses commis et gardes-magasins, l'Auditeur de la garnison, les Ministres et Marguilliers des églises wallones et hollandaises, les entrepreneurs des magasins, des vivres et le prévôt.

Refusé.

VI. Les chevaux, domestiques et équipages de la garnison, pourront pendant le siège du château, rester tranquillement dans la ville sans être pillés, ni troublés, et il leur sera livré du fourage en payant, ou on leur accordera les passe-ports nécessaires pour se rendre à Maestricht ou en Hollande.

Refusé.

VII. Tous les Officiers et soldats blessés et malades, tant de la garnison que de l'armée, avec les entrepreneurs des hôpitaux, Médecins, Chirurgiens-majors et leurs Aides, Apothicaires et Infirmiers, pourront rester aux endroits de la ville et aux hôpitaux où ils sont actuellement, et après leur guérison, il leur sera livré des passe-ports pour retourner à leur destination.

Accordé, conformément au traité de Francfort, et tous les soins et secours seront donnés.

VIII. Les femmes d'Officiers et de soldats

pourront rester dans la ville pendant le siège du château, ou on leur accordera les passe-ports nécessaires à leur choix, pour se retirer où bon leur semblera.

Les femmes entreront dans le château avec les troupes, si elles n'aiment mieux sortir de la ville le même jour sans équipages.

IX. La ville sera rendue aux troupes de S. M. T. C., après l'expiration du terme des six jours convenus pour retirer la garnison, sans qu'il soit permis à aucun Officier des troupes de S. M. T. C., soldats, vivandiers, ou qui que ce soit, d'entrer dans la ville, avant ce temps.

La ville devant être rendue au bout de deux jours après la capitulation signée, les troupes de S. M. et autres entreront après ce temps.

X. Les prisonniers de la garnison qui ont été faits pendant l'investiture ou siège de la ville, seront rendus en échange contre ceux des troupes de S. M. T. C., qui se trouvent dans la ville, et si le nombre de ceux des assiégés passe celui des assiégeans, on en tiendra compte.

Les prisonniers, qui seront dans la ville, seront échangés contre un pareil nombre, et ; à cet effet, il sera envoyé un Commissaire des guerres, pour les recevoir aussitôt après la capitulation signée.

XI. Tous les termes seront pris dans leur

du Maréchal de Saxe. 181

sens propre et naturel, et le plus favorable aux assiégés.

Accordé.

Fait au camp devant Namur, le 19 septembre 1746.

Signé LOUIS DE BOURBON.

Signé CROMMELIN.

Le Maréchal DE SAXE au Roi de Prusse:

Septembre 1746.

SIRE,

J'ai reçu la lettre que V. M. m'a fait la grace de m'écrire le 18 août, et j'ai à vous demander pardon, Sire, si je n'ai pas répondu plutôt à V. M. Mes occupations ont été moins la cause de mon silence que l'incertitude des évènements, et mon amour-propre auroit été trop humilié, si j'avois annoncé des *je ne sais* à V. M., pour justifier ma conduite; mais Namur est pris, et quoique je me sois affoibli de soixante et deux bataillons, et d'autant d'escadrons, j'ai contenu M. le Prince Charles, qui est actuellement vis-à-vis de moi à une portée de canon: un petit ruisseau nous sépare; je ne crois cependant pas qu'il m'attaque, et je crois avoir beaucoup fait que de l'avoir

obligé de m'abandonner Namur, et de se retirer par un pays où son armée a souffert considérablement; sans m'être commis à un combat toujours douteux, lorsque l'on n'a pas des troupes sur la discipline desquelles l'on peut compter.

Les Français sont ce qu'ils étoient du temps de César, et tels qu'il les a dépeints, braves à l'excès, mais inconstans, fermes à se faire tous tuer dans un poste, lorsque la première étourderie est passée; car ils s'échauffent dans les affaires de poste, si l'on peut les faire tenir quelques minutes seulement; mauvais manœuvriers en plaine. Tous ces défauts, Sire, vous ne les connoissez pas dans vos troupes, et vous savez positivement ce que vous en pouvez attendre; il faut donc avoir recours alors aux dispositions que l'on ne sauroit faire avec trop de soin: le simple soldat s'y connoît, et lorsqu'ils sont bien postés, l'on s'en apperçoit d'abord à leur gaîté et à leurs propos: toutes ces choses sont fort sujettes à caution, et l'on ne peut s'en garantir que par les avantages que l'on peut tirer des situations que le pays, où l'on se trouve, peut fournir; comme il ne m'est pas possible de les former comme ils devraient être, j'en tire le parti que je puis, et je tâche de ne rien donner de capital au hasard.

Malgré cela, notre position est établie sur des principes solides: la prise de Namur nous fournit les moyens de porter la guerre au sein de la Hollande la campagne pro-

chaine ; et si nous avions un échec , à quoi il faut toujours s'attendre , il ne seroit pas d'une conséquence bien grande. La première place arrêteroit assez nos ennemis , pour nous donner le temps de nous reconnoître ; car vraisemblablement nous les défendrions un peu mieux qu'ils ne font , et il faut qu'ils en prennent plusieurs avant de nous ramener d'où nous sommes partis : cela pourroit bien enfin les ennuyer. V. M. trouvera peu de brillant dans cette méthode de faire la guerre , et je ne l'adopte pas dans tous les cas. La campagne prochaine me fournira peut-être les moyens d'assiéger encore une place ou deux , pour assurer nos derrières , nos subistances , nos convois ; et puis , je crois , qu'il sera à propos d'opérer par incursion. Pardonnez , Sire , si j'ose hasarder mes opinions devant un juge aussi éclairé que l'est V. M. : j'en connois tout le danger ; mais vous avez ordonné , Sire , que je vous dise mes pensées et les raisons de ma conduite , que je soumetts avec timidité à votre jugement.

*Le Maréchal DE NOAILLES au Maréchal
DE SAXE.*

A St.-Germain , le 20 septembre 1746.

Vous êtes un aimable disciple , mon cher Maréchal ; je suis fort content de vos faits et

gestes, et ils me touchent en vérité jusqu'au fond du cœur. J'espère que vous aurez satisfaction de la résolution que vous avez prise de faire attaquer les châteaux de Nainur; c'est le moyen d'ouvrir la campagne prochaine d'une manière brillante, supposé qu'il y en ait une, et que les Hoilandais ne soient pas assez sages pour la prévenir, en faisant leur paix, s'ils ne peuvent parvenir à la faire générale, du moins particulière. J'attends cette paix avec impatience, pour aller passer huit jours à Chambord, avec mon cher Comte Maurice; au reste, c'est après-demain votre fête, et nous ne boirons pas ensemble: j'en suis inconsolable; j'irois volontiers vous trouver à Tongres, pour dîner avec vous, et voir un peu la contenance de ces Messieurs. Il me paroît que celle de M. le Prince Charles est assez maussade jusqu'à présent, et j'é me flatte qu'elle continuera sur le même ton jusques à la fin. Le Roi sera informé de la manière dont mon cher Maréchal parle de lui. Je vous demande continuation d'amitié et de confiance: je mérite ces sentimens de votre part, mon très-cher Comte, par l'attachement tendre et sincère dont je fais profession pour vous, et qui durera autant que ma vie.

Signé le Maréchal DE NOAILLES.

De vos nouvelles, je vous en conjure, par l'ami Codère. Je suis content de lui jusques à présent, et je l'embrasserai de bon cœur à votre retour.

*Le Comte d'ARGENSON au Maréchal
DE SAXE.*

A Versailles, le 21 septembre 1716.

J'allois répondre, Monsieur, aux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 11, 13 et 16 de ce mois, dont j'ai rendu compte au Roi, et qui m'ont été remises par vos couriers, lorsque M. le Comte de Polignac nous a apporté ici la nouvelle que la ville de Namur avoit demandé à capituler le 19, et je ne doute pas que les conditions qui lui auront été accordées, ne soient conformes à ce que je vous ai mandé des intentions du Roi à cet égard. La défense de cette place ne se dément pas de ce que nous avons vu jusqu'à présent dans ce genre, et il n'y a qu'à désirer que celle des châteaux y réponde, quoique, par leur nature, l'objet en soit bien différent; mais il vous étoit réservé, Monsieur, de terminer avec cette campagne la conquête entière des Pays-Bas; il faut espérer que la saison vous secondera, nous en avons du moins ici les espérances. La reddition de la ville de Namur va vous mettre en état de rappeler à vous une partie des troupes qui ont été employées au siège, celui des châteaux ne demandant pas le même investissement. Votre lettre du 16 nous apprend que les troupes

alliées ont passé la Meuse au-dessus et au-dessous de Maestricht, mais l'essentiel a été que par les mesures que vous avez prises, elles n'aient pas pu hasarder cette entreprise entre vous et Namur, et la nouvelle position que vous avez dû prendre de Tongres à Bilsen, les met hors d'état de faire aucun mouvement, dont vous ne les fassiez repentir.

S. M. a fort approuvé la manière dont vous vous êtes expliqué avec les Etats de Liège sur la négociation qu'ils vous ont proposée; la promesse de M. de Bathiani n'étoit pas équivalente à la vôtre, et d'ailleurs elle étoit conçue dans des termes qui auroient donné plus d'un prétexte de s'en écarter; au surplus, il n'en doit plus être question aujourd'hui. On s'est fort entretenu ici de l'action qui s'est passée au débouché de Vizet, et du spectacle que vous avez donné à l'armée ou à une partie, en culbutant dans la Meuse les Pandours et les Croates qui s'étoient opiniâtrés à infester les bords de la gauche de cette rivière.

Je croirois aisément que les alliés, dans la situation où ils se trouvent de ne pouvoir rien entreprendre, ni s'opposer à rien, songeroient sérieusement à aller prendre des quartiers-d'hiver, à moins qu'ils ne soient arrêtés par le siège des châteaux de Namur, malgré l'impuissance où vous les avez mis de le troubler; l'essentiel est donc de connoître de bonne heure dans quelles parties ils vont se distribuer; nous avons besoin de

cet éclaircissement , pour régler nous-mêmes nos quartiers à portée de nos frontières , selon qu'elles seront plus ou moins menacées par l'ennemi ; aussitôt que vous m'aurez envoyé le projet , auquel vous me marquez , Monsieur , que vous travaillez , je ne perdrai pas de temps à prendre sur ce sujet les ordres de S. M. , afin que vous soyez en état de séparer votre armée aussitôt après la prise des châteaux de Namur ; en général , l'intention du Roi est de conserver dans les Pays-Bas nouvellement conquis toute la cavalerie qui pourra y subsister , et il ne doit être question à cet égard d'aucun ménagement , que de celui des magasins à réserver pour l'ouverture de la campagne prochaine : au surplus , il ne doit plus être question aujourd'hui des fortifications de Namur , si ce n'est pour réparer ce qu'il y aura de défectueux. Cette place avec ses châteaux forme un établissement précieux pour la continuation de la guerre offensive et défensive , c'est un point d'appui qui assure la droite des conquêtes du Roi , et c'est une place de dépôt que nous ne saurions trop approvisionner pendant cet hiver , pour vous préparer les moyens d'en faire de nouvelles.

Il me reste à vous parler , Monsieur , d'un avis qui a été donné au Roi , et qui mérite de n'être pas négligé. On croit savoir par l'Angleterre , que le nouvel envoi de troupes destiné à passer dans les Pays-Bas , et qu'on prétend qui peut monter jusqu'à

dix bataillons, a pour objet de faire, au moment de son débarquement, une diversion du côté de la Flandre maritime. Quoique la médiocrité de ce corps ne doive pas faire craindre des entreprises bien considérables de sa part, cependant vous regarderez certainement comme un sujet digne de votre prévoyance, d'empêcher qu'il ne se passe aucun désordre dans cette partie, quand ce ne seroit qu'en avertissant les Commandans des places, d'être en garde contre toute surprise de la part de l'ennemi, qui peut s'être pratiqué des correspondances dans des villes remplies de personnes affligionnées à la Maison d'Autriche. Les Anglois ne peuvent débarquer qu'à Willemstat ou à Flessingue ; dans le premier cas, en renforçant la garnison d'Anvers d'une brigade d'infanterie, et en distribuant quelques escadrons dans les environs, on leur rendroit le passage de l'Escaut difficile, et l'on couvrirait le pays de Waes, par lequel ils pourroient se porter sur Gand ; s'ils débarquoient à Flessingue, il faut convenir que la partie de Bruges, qui n'est couverte que par le fort de Damme, se trouveroit exposée, et il paroît que ce côté demanderoit quelques ordres de votre part ; tant pour être averti du moment de la descente, que pour faire en ce cas marcher des troupes de la garnison d'Anvers, si vous jugez à propos de l'augmenter, et pour envoyer même quelque renfort du côté de Gand, si vous vous croyez en état de le faire, au moyen des troupes

qui vont vous revenir de celles qui étoient employées au siège de Namur ; c'est à vous, Monsieur , de juger ce qu'il convient le mieux de faire dans ces circonstances, et S. M. , qui m'a ordonné de vous en donner l'avis ; s'en remet entièrement à vous sur les moyens d'y pourvoir.

*MÉMOIRE du cours du Demer , depuis
Munster-Bilsen jusques à Hasselt.*

21 septembre 1746.

Munster-Bilsen étant dominé de par-tout, ne peut faire un poste en état d'être soutenu ; c'est une abbaye de religieuses composée d'un grand enclos et d'une grosse ferme, il est entouré de bois et de prés assez marécageux, d'où l'on gagne la rivière du Demer , qui est éloignée de ladite Abbaye d'environ trois portées de fusil ; toute la rive droite depuis Munster-Bilsen, jusqu'à un moulin où il y a un poste de cinquante hommes , est d'un difficile abord, soit par le terrain qui est fangeux, et de plus fort coupé de haies et de fossés, de façon qu'il ne peut s'y glisser que quelques partis à pied..

Je pense qu'il faudroit mettre cent cinquante hommes au poste ci-après dénommé, pour pouvoir le garder, et se retirer plus sûrement, étant à plus d'une demi-

lieue du poste du moulin dit ci-dessus, et à près d'une lieue de Dipenbec. Ce poste même feroit mieux, en cas de retraite forcée, de gagner les bois qui sont derrière lui, et par lesquels il se replieroit sur le flanc gauche du camp.

Depuis le moulin jusqu'à Schonbec, le terrain est aussi très-marécageux, et coupé par différens ruisseaux qui se jettent audit Schonbec dans le Demer, sur lequel il y a une écluse à un quart de lieue du château, par le moyen de laquelle les fossés, qui ont au moins quinze pieds de large sur six ou sept de profondeur, font un poste excellent dudit château, où vous arrivez en côtoyant la rive gauche, par un pont fait avec des madriers et des fascines, lequel est sous la vue du château; et ayant passé ledit pont pour aller à la rive droite du Demer, vous allez par une grande allée joindre une très-grande plaine, qui vous mène en montant imperceptiblement sur un grand plateau appelé *la Bruyère de Maestricht*, qui va jusque par-delà Hasselt, la même pente douce se continuant toujours jusqu'à Dipenbec, village assez considérable, où il y a un château fort, en-delà du village, allant sur le grand chemin de Hasselt, lequel appartient à l'Ordre Teutonique. Ledit château est un très-bon poste entouré de beaux et grands fossés pleins d'eau. Nous y avons un Lieutenant-Colonel et deux cens hommes, et vingt hussards de la compagnie des chasseurs de Fischer. De Dipenbec à Hasselt

il y a sept ponts sur le Demer, dont l'on en a rompu une partie, et toute cette rivière jusqu'à Hasselt est gardée par cinq postes de cinquante hommes chacun, ayant leurs communications de droite et de gauche de l'un à l'autre.

Le chemin qui vient de la Bruyère dont il est parlé ci-dessus, lorsqu'on se rapproche du Demer, à environ un quart de lieue le long de la rive droite, est généralement mauvais, depuis Dipenbec jusqu'à Hasselt, et impraticable pour y ouvrir une marche d'armée sans un travail prodigieux. Il est également mauvais à la rive gauche, et d'un aussi difficile abord. Le seul passage praticable pour une armée est à Schonbec, d'où l'on pourroit déboucher avec plus de facilité et se porter sur le flanc gauche du camp que l'armée occupe aujourd'hui, où l'ennemi arriveroit par des bois assez difficilement; mais cela est possible, et il auroit l'avantage de venir à couvert.

Quant au poste de Hasselt, M. de Rongé en a dû rendre compte à M. le Maréchal; en tout il m'a paru fort bon, étant entouré d'un fossé très-large, où il y a presque par-tout de l'eau, et l'endroit où il y en a le moins, est un terrain si fangeux, qu'il seroit difficile d'y passer. M. de Rongé a pris toutes les précautions nécessaires en homme de guerre et intelligent, pour se mettre à l'abri d'un coup de main.

Il y a un rempart qui règne tout autour

de Hasselt, d'où la hauteur est à pic ; dominant sur le fossé ; il ne manque audit rempart qu'une banquette, qui seroit aisée à faire avec des fascines, qui mettroit ce poste en état de tenir long-temps, surtout si l'on y avoit deux ou trois mille hommes et du canon.

Il est à remarquer que le Demer ne passe dans la ville de Hasselt, que par le moyen d'un canal fait à mains d'hommes, et dont l'eau est tirée du vieux et nouveau Demer ; l'un et l'autre se réunissent au-dessous d'Hasselt auprès du village de Kuringe, distant dudit Hasselt d'une demi-lieue, et dans lequel village M. de Rongé a placé la compagnie de Fischer.

Le Demer est fort large à cet endroit, et partage le village de Kuringe par la moitié ; il y avoit un pont que M. de Rongé a fait détruire. Au-dessous de Kuringe est l'abbaye de Herkenrode, où M. de Rongé a mis 50 hommes ; le poste est bon et en état de se défendre assez long-temps pour être secouru par le corps qui est à Hasselt, le Demer étant difficile à passer à ladite abbaye, et devenant encore meilleur depuis que la compagnie de Fischer est à Kuringe, qui peut communiquer aisément avec ladite abbaye.

*Le Marquis DE CLERMONT-GALLERANDE
au Maréchal DE SAXE.*

A Judoigne, le 22 septembre 1746.

MONSIEUR,

Sur ce que j'ai pris la liberté de vous représenter, que les ennemis pouvoient se porter dans un jour sur Louvain, sans que j'en fusse averti, que Louvain me paroissoit de la plus grande importance, à cause de votre communication pour vos convois, et que je pourrois, en escortant vos convois moi-même, de Louvain à Tirlemont, les remettre en sûreté aux troupes que vous enverriez les chercher; il m'a paru, par votre lettre du 20, que vous approuviez que j'y allasse; je n'ai pas voulu partir sans voir votre convoi passé en sûreté de l'autre côté de la Gete; je comptois le faire ce matin à sept heures, quand j'ai reçu votre lettre du 22, par laquelle, il me paroît que vous me trouvez mieux ici, où je demeurerai jusqu'à ce que vous l'ordonniez autrement.

Il est venu aujourd'hui à une lieue d'ici en-deçà du Mont-St.-André, les six régimens entiers de Guillerni, Caroli, Betizani, Trips, Esterhazi et Kalocki, avec les troupes légères qu'avoit Trenck. Un dé-

Tome III.

N

tachement de mes hussards les a trouvés aux mains avec les détachemens que vous avez envoyés dans cette partie, et m'en a envoyé avertir; j'ai sur-le-champ fait partir un gros détachement pour les soutenir, mais les combattans s'étoient retirés réciproquement. J'ai su le détail par le valet d'un officier de Guillerni, qui est venu avec eux, et qui s'en retourne en Bavière, son maître ayant été tué; il m'a assuré que tout le corps campoit autour d'un château dont il n'a pu me dire le nom, et qui ne peut être que Milmont sur l'Orneau.

Je compte laisser à Louvain la brigade d'artillerie, jusqu'à ce que j'y aille, ou que j'aie un corps assez considérable pour la garder : vous me donnerez sur cela vos ordres. Je vous fais mon compliment sur le poste d'Hui, qui me paroît fort important.

Autre du 23.

M. de Pandreau a envoyé ce matin deux voitures de comédiens avec trente dragons de Septimanie pour les escorter : il leur est tombé un nuage d'hussards sur le corps; les voitures se sont sauvées. Le Lieutenant de dragons s'est battu fort long-temps, son cheval a été tué, et lui blessé et pris; il y a eu dix dragons tués, le reste a été pris.

Vos volontaires se sont chamaillés pendant trois heures avec les hussards et pandours qui étoient quinze cens : ils leur ont tué ou blessé plus de deux cens hommes;

je crois qu'ils en ont bien eu une soixantaine de tués ou blessés : leur affaire s'est passée dans le bois de Hampiroi. Je ne suis rentré qu'à neuf heures du soir d'Herclesem, où j'ai été avec un détachement chercher le pain ; quoique j'aie passé assez près d'eux, je n'ai pas entendu un coup de fusil.

Je ne ferai plus à l'avenir prendre à aucun détachement le chemin de Merdael : je les ferai aller par Hoxhem reprendre la chaussée de Tirlemont, afin d'éviter la trouée et les bois.

Il court ici un bruit de bataille en Italie : je vous prie de me mander ce que vous en savez.

J'ai l'honneur d'être, avec un respectueux attachement, etc.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp sous Namur, le 23 septembre 1746.

Je reçois, M. le Maréchal, vos deux lettres du 22 de ce mois ; c'est un surcroît de satisfaction pour moi d'être approuvé par vous, et c'est dans le nombre des choses que je recherche le plus.

J'ouvrai demain au soir la tranchée ; une parallèle partira au-dessus de l'abbaye de Salsin, et longera les montagnes et escarpemens presque parallèlement à la Sambre,

N 2

et ira aboutir entre le fort d'Orange et la Sambre, d'où après cela nous conduirons nos attaques; une autre parallèle partira d'à-peu-près le centre du vieux mur, et se portera sur deux ouvrages qui couronnent la montagne en face du vieux mur. Demain à la pointe du jour trente-neuf pièces de canon et trente-six mortiers établis sur les remparts de la ville, tireront sur les châteaux et le fort d'Orange, qui sont vus à dos jusqu'au pied. Par la façon dont les batteries sont disposées, et par leur proximité des ouvrages qu'elles doivent battre, elles feront plus d'effet que si je les avois établies dans la ville, où il y en avoit eu autrefois, et elles auront de plus l'avantage de ne point attirer le feu du château sur la ville, où il y a des édifices qu'il seroit cruel de détruire; cependant cette considération ne m'auroit point retenu, si j'avois cru, en n'y ayant point égard, accélérer l'opération.

Je suis fort aise de ce que vous me marquez sur votre position, et l'envie que j'avois de la savoir aussi bonne n'a rien retardé à celle que je dois faire. J'ai pressé autant qu'il a été possible les préparatifs indispensables pour ouvrir la tranchée, et je ferai ce que je pourrai, pour que notre besogne aille promptement; vous savez que je ne m'endors pas, et pouvez être sûr que je redoublerai, s'il est possible, de vivacité pour remplir vos intentions.

Je n'ai point de second original de la ca-

pitulation; il n'y en a eu que deux de signées. L'une qui est demeurée entre les mains de M. de Crommelin, et l'autre que je vous ai envoyée, comptant que vous en feriez ce que vous jugeriez à propos; ainsi je crois que vous devriez l'envoyer au Roi : il est juste qu'il la tienne des mains d'un Général, à qui il accorde des bontés aussi justement méritées. J'ai envoyé seulement une copie de la capitulation à M. d'Argenson, et un détail de l'aventure qui a fait rendre la place : je lui mande en même temps que je vous ai envoyé l'original de la capitulation.

*Le Comte DE LOWENDAL au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp devant Namur, le 23 septembre 1746.

MONSIEUR,

Nous voilà prêts à commencer la besogne des châteaux, et je me flatte que la tranchée pourra être ouverte demain au soir.

Les meilleurs emplacements de nos batteries sont sur les remparts de la ville : l'on y travaille depuis hier au soir, et on tirera demain ou après-demain matin avec cinquante pièces de canon et 40 mortiers à-la-fois.

La désertion est terrible parmi les enne-

mis : il en vient quelquefois deux à trois cens par jour, et le combat de leur côté cessera bientôt faute de combattans.

Quoique la trêve soit finie, l'ennemi ne tire point des châteaux, quoique l'on soit radicalement près l'un de l'autre ; nous n'en sommes pas fâchés, puisque nous nous arrangeons pendant ce temps-là : je ne crois pas que leur défense soit vigoureuse, et j'espère que dans huit jours il ne nous restera plus guère à faire.

Les Ingénieurs veulent cheminer entre le fort Guillaume et Terranova : je sens que le manque de terre rendroit l'attaque d'en haut très-difficile ; mais aussi, Monseigneur, ose-t-on beaucoup plus avec ces gens-là, que si nous avions d'autres ennemis.

Je suis très-impatient, Monseigneur, de voir comme votre situation, si proche de l'ennemi, finira, car ordinairement les arrière-gardes de celui qui doit repasser par un trou d'aiguille, ont tort, et on regrette de s'être approché si fort.

J'ai été voir hier les casernes et arsenaux de la ville ; ce sont de fort beaux bâtimens et en bon état : on peut mettre jusqu'à huit mille hommes dans les casernes de la ville seulement.

L'on ne sauroit être avec un attachement plus respectueux que je le suis, etc.

*Le Comte D'ARGENSON au Maréchal
DE SAXE.*

A Versailles, le 24 septembre 1746.

J'ai rendu compte au Roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, le 19 de ce mois. Tous les mouvemens que vous avez faits jusqu'ici ont été compassés avec tant d'intelligence, que S. M. est fort tranquille sur la nouvelle position que vous venez de prendre; elle l'a examinée avec attention sur la carte, et elle est très-persuadée que les ennemis ne vous donneront pas la satisfaction de déboucher sur vous. Comme ils ne peuvent, suivant les apparences, rester long-temps dans votre voisinage, par la difficulté des subsistances, et que d'ailleurs la prise de la ville de Namur leur aura fait perdre toute espérance d'en secourir les châteaux, je ne doute pas qu'ils ne prennent bientôt le parti de se séparer, pour aller chercher leurs quartiers-d'hiver où il plaira à Dieu; il est cependant bien important de savoir de quels côtés les différentes nations dont leur armée est composée, tourneront leurs pas, et S. M. desire d'autant plus que vous tâchiez de l'en instruire de bonne heure, que ces éclaircissemens sont nécessaires à avoir, pour déterminer avec justesse la distribution de nos troupes pendant l'hiver.

S. M. a appris avec plaisir, que vous êtes content de la manière dont les Ulans et les régimens de Grassin et de la Morlière se sont comportés, dans les différentes occasions où ils ont été aux prises avec les ennemis. Vous ne me dites rien des Cantabres, que j'avois cru que vous aviez destinés à concourir aux succès des Ulans. On me mande que les hussards qui étoient au camp de Houtein avec M. le Comte d'Etrées, n'y ont pas observé beaucoup de discipline ; comme ils sont actuellement à portée de vous, je suis persuadé que vous aurez la bonté d'y mettre ordre.

J'ai eu l'honneur de vous écrire au sujet des discours qui viennent d'Angleterre, sur les projets qu'on y débite, de l'usage qu'on veut faire sur nos côtes du nouvel embarquement ; et quoique je ne doute pas que vous n'ayez écrit en conséquence, pour réveiller l'attention des commandans des places de la côte qui sont à vos ordres, je ne laisse pas de mon côté d'écrire à ceux qui sont plus à portée de recevoir promptement de mes nouvelles, que celles qui leur viendront de votre part. Comme le courier que je vous renvoie, qui est arrivé ici mercredi au soir, n'a été suivi d'aucun autre, et que nous voici au samedi, il est aisé de juger que les ennemis vous ont laissé tranquille, et que nous ne devons plus attendre de leur part que la détermination de leur retraite.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp sous Namur, le 24 septembre 1746.

Je vous tiendrai parole, M. le Maréchal, et j'ouvrirai ce soir la tranchée, ainsi que je vous l'ai mandé hier. J'ai été bien sollicité ce matin pour ne l'ouvrir que demain au soir, mais j'ai été inexorable, n'ayant pas trouvé les raisons qu'on me donnoit pour ce retard assez essentielles, pour l'accorder. Il y a en batterie quarante-une pièces de canon, au lieu de 39, ayant trouvé un endroit excellent à placer deux pièces de surplus. Nos batteries tirent et font un beau tapage : j'espère que l'ouvrage de cette nuit me procurera encore un emplacement où je pourrai mettre du canon, qui fera bon effet ; je vous rendrai compte demain de l'opération d'aujourd'hui.

Le nombre de la garnison est fort diminué, car je compte qu'ils ont plus de trois mille hommes de moins, et peut-être cela va-t-il jusqu'à 4000, tant en déserteurs, dont j'en compte bien près de 3000, que malades et blessés, dont ils n'ont pas laissé que d'en avoir beaucoup. Comme il faut être prêt aux événemens extraordinaires, si ces messieurs cédoient à l'ennui qu'ils ont d'être dans les forts, et que dans trois ou quatre jours, ou peut-être tout-à-l'heure,

ils voulussent se rendre, à condition de n'être point prisonniers de guerre, et d'avoir tous les honneurs, accepterai-je tout-de-gau cette proposition, ou leur proposerai-je de sortir, à condition d'être un temps sans servir? S'ils n'y condescendent point, abandonnerai-je cette article; s'ils se défendent plus long-temps, les prendrai-je prisonniers de guerre? Enfin, mandez-moi vos volontés, que j'exécuterai, et je vous prie de me les mander tout au plutôt, car avec ces Messieurs il faut s'attendre à tout.

*Le Comte D'ARGENSON au Maréchal
DE SAXE.*

▲ Versailles, le 25 septembre 1746.

J'ai rendu compte au Roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, le 19 de ce mois, et de celle de M. de Ligonier, qui y étoit jointe, concernant l'échange de nos prisonniers. Si le Roi d'Angleterre veut, comme il l'assure, observer religieusement le cartel de Francfort, les difficultés qu'on nous a fait jusques ici, seront bientôt levées.

Le premier article de ce cartel porte expressément, « que les prisonniers de guerre, » de quelque nation et condition qu'ils puissent être, sans aucune réserve, qui se feront à l'avenir entre les armées belligéran-

» tes et auxiliaires , en quelques pays qu'elles
» se portent , seront échangés ou rançonnés
» dans l'espace d'un mois ». Quelque interpré-
tation qu'on puisse donner à cet article , on
ne pourra jamais trouver de prétexte con-
venable à en exclure ceux qui , étant au
service du Roi , ont passé en Angleterre par
ordre exprès de S. M. , et avec ses troupes ;
c'est cependant le cas dans lequel se trou-
vent les Officiers que le Roi d'Angleterre
voudroit exclure de l'effet de ce cartel , tels
que le Sieur Colbert , Lieutenant-Colonel
du régiment Royal-Ecossois , et tous les au-
tres Officiers qui ont passé avec le régiment ,
ainsi que ceux des régimens Irlandais qui
ont accompagné les détachemens de ces corps
que S. M. a envoyés en Ecosse. Ces Officiers
n'ont donc fait qu'obéir au Souverain , au
service duquel ils sont attachés ; c'étoient
ses troupes qu'ils conduisoient ; c'est avec
elles qu'ils ont combattu ; peut-on les re-
garder , dans de pareilles circonstances , aut-
rement que comme des prisonniers de guerre ,
et , par conséquent , dans le cas de l'échange
convenu dans le cartel de Francfort ? C'est y
contrevenir manifestement , que de prétendre
les confondre avec ceux qui se sont engagés
volontairement ; que ces Officiers soient nés
en Angleterre , en Ecosse , ou en Irlande , ils
ne sont pas moins prisonniers de guerre , le
cartel n'admettant aucune différence de na-
tion ; S. M. , ainsi que le feu Roi , se sont
toujours réglés sur ce principe , à l'égard des
Français trouvés dans le nombre des prison-

niers faits en guerre par leurs troupes. Il est peu de Puissances en Europe qui n'aient à leur service des Officiers étrangers ; s'ils sont pris les armes à la main , et avec des troupes du Souverain , au service duquel ils sont engagés , devront-ils être exceptés du bénéfice du cartel , lorsque la nation , d'où ils seront originaires , se trouvera engagée dans un parti contraire ? Je suis persuadé que si M. de Ligonier veut examiner de bonne-foi ce qui est de droit et des loix de la guerre en pareille occasion , il portera sa Cour à se désister d'une distinction , qui détruit la condition du cartel que le Roi a exécuté si religieusement , lorsqu'il a eu en son pouvoir des prisonniers du Roi d'Angleterre , dont il n'a pas été alors chercher l'origine et la naissance. Ce sont-là des réflexions , Monsieur , que je crois que vous devez lui présenter , pour qu'il les fasse passer à sa Cour , sans cependant suspendre pour cela l'effet de la demande que vous lui avez faite d'un passe-port pour le Commissaire Seigneur , afin de pouvoir toujours aller en avant , sur les parties des échanges qui ne souffrent point de contradiction , et qui peuvent être exécutées provisoirement.

Le Roi a approuvé , relativement aux circonstances , les motifs qui vous ont engagé à envoyer à M. de Ligonier le passe-port qu'il vous a demandé de la part de M. le Duc de Cumberland , et j'écris en conformité au Commandant de Besançon d'y avoir égard.

Du 27.

Je reçois dans le moment, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 de ce mois, en m'envoyant celle du Sieur Glascoë, avec le mémoire qui l'accompagnoit. Ce que je vous marque ici des principes, sur lesquels le Roi pense que vous pouvez répondre à M. le Général Ligonier, s'applique tout naturellement à l'espèce dans laquelle se trouve ce prisonnier, ainsi que ses camarades, désignés dans le mémoire, et vous pouvez les citer pour exemples au Général Ligonier, comme j'ai cité dans ma lettre le Sieur Colbert.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp sous Namur, le 25 septembre 1746.

Comme vous le verrez, M. le Maréchal, par le plan que vous envoie M. d'Aunale, notre débouché et notre première parallèle de la gauche par rapport à nous, part de la Balance, village au bord de la Sambre, et va s'appuyer à la Sambre, embrassant le front du fort d'Orange et sa branche gauche et une partie du flanc de Terranova; le milieu de cette parallèle est fort près de l'avant-chemin couvert du fort d'Orange. Je

suis assez content de ce travail, quoiqu'il n'aie pu aller fort vite, à cause du terrain pierreux et dur, mais un grand brouillard, qui a duré jusqu'à dix heures du matin, a donné le temps de le perfectionner, et cette tranchée est à présent assez bonne. Nous avons perdu à ce travail un Capitaine du régiment d'Enghien, nommé Pruneley, tué.

A l'attaque de la droite, qui part en zigzags du vieux mur, il a été poussé un commencement de parallèle, laquelle s'arrête vis-à-vis le fort Camus; cette parallèle devoit être poussée plus loin, elle devoit embrasser le fort et le dépasser de beaucoup, mais le projet n'a pas été exécuté, il y a eu de l'embarbouillage; enfin, quoique cette demi-parallèle soit fort près du chemin couvert, je ne suis point du tout content de cet ouvrage, d'autant qu'il nous a coûté 14 hommes tués et 73 blessés, pour n'avoir rien fait qui vaille. Si je m'étois douté de cela, je me serois porté à cette tranchée de préférence à celle de ce côté-ci, où j'ai été, la regardant comme la plus importante.

Notre canon de ce côté de la ville fait des effets admirables; hier au soir nos bombes mirent le feu dans le château, à ce qu'on appelle le donjon, et ont fait sauter un amas de poudre; je doute que ce soit un magasin, car le bruit ne m'a pas paru assez violent pour cela.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
DE CLERMONT.*

Au Camp de Tongres, le 26 septembre 1746.

MONSIEUR,

Ma vénération pour V. A. S. augmente à mesure qu'elle donne de nouvelles preuves de son zèle pour le service de S. M. L'habileté et la vivacité avec lesquelles vous conduisez, Monseigneur, cette opération intéressante, méritent les plus grands éloges, et ne laissent certainement rien à désirer.

Pour répondre à la lettre dont V. A. S. m'a honoré du 24, j'aurai l'honneur de lui en rappeler une de mes précédentes, dans laquelle j'ai celui de lui mander, que le Roi desiroit que la garnison de Namur, tant de la ville que des châteaux, fût prisonnière de guerre; il n'y en a qu'un cas, auquel je crois qu'on pourroit se relâcher de quelque chose en sa faveur, (quoiqu'il soit difficile d'en imaginer la possibilité, mais les gens avec qui nous avons à faire font des choses si extraordinaires, qu'il faut s'attendre et se préparer à tout de leur part,) c'est, si M. le Prince Charles passant au-dessous de moi, se mettoit entre V. A. S. et moi. Mais sans cette circonstance, rien ne vous presse; et quand même elle auroit

lieu, ce que je ne puis me persuader, vous n'auriez, Monseigneur, qu'à mettre vos établissemens et dépôts entre la ville et les châteaux, faire racommoder les brèches, combler les tranchées, et faire entrer une quinzaine de bataillons dans la ville, vous mettant entre Sambre et Meuse, et votre siège iroit, je pense, également son train; je crois même que V. A. S. ne devrait pas perdre un moment à prendre ces précautions. J'eus avis le 23 au soir, que les ennemis faisoient passer au jour tombant le Jaar à des troupes; il étoit trop tard pour entreprendre quelque chose contre elles, et même pour voir en quoi elles consistoient; je fis marcher le lendemain le corps de M. de Segur pour attaquer ce qui étoit passé, croyant que ce n'étoient que des détachemens; mais je ne tardai pas à être convaincu que c'étoit tout le corps des Hollandais qui campe sa droite vers le Jaar, au-dessus de Sling, et sa gauche dépassant Millemont. Les Autrichiens sont dans la même position qu'ils occupoient, aussi bien que le reste de l'armée des alliés.

Je ne saurois rien ajouter, etc.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE SAXE.*

Au Camp sous Namur, le 26 septembre 1746.

Notre travail de cette nuit a consisté, M. le Maréchal, en quatre débouchés partant de la parallèle du côté de la Sambre; le premier déborde Terranova, et passe en avant d'une lunette crenelée, située sur le bord de la rivière; le second marche sur un retranchement en avant du fort d'Orange, et a pour objet d'embrasser le front de ce fort. Le troisième se porte en zigzags sur la pointe du flanc droit de ce fort, et le quatrième pousse des boyaux et une espèce de petite parallèle, pour procurer un emplacement de batterie sur un plateau; mais je ne sais encore si je la ferai établir: je vais l'examiner, la croyant un peu trop loin pour que le canon fasse l'effet que je desirerois. L'attaque du fort Camus est prolongée par deux bouts de parallèle à droite et à gauche, que j'aurois souhaité qui eussent été faites dès la première nuit; ces deux bouts de parallèle embrassent le fort Camus, et une espèce de redoute qu'il a à sa gauche par rapport à nous, et un chemin couvert qui communique à ces deux ouvrages. L'on travaille actuellement à établir dans cette parallèle des mortiers et des pierriers, et une

Tome III.

O

batterie de canons sur des hauteurs, vers le vieux mur, qui battra le fort Camus, que je regarde comme fort essentiel à prendre; parce qu'il nous donnera des revers sur tous les chemins couverts et les petits forts qui sont sur la crête des montagnes, et nous donnera aussi la liberté de cheminer, à ce que j'espère, sur la partie droite par rapport à nous du fort d'Orange, et nous procurera aussi des emplacements de batteries qui seront avantageuses. Celles du côté de la ville vont leur train; je n'ai pas été content hier de leur direction, ayant trouvé qu'on s'étoit un peu trop occupé à ruiner les bâtimens, et il me faut au lieu de cela des brèches; c'est à quoi ils tendent à présent, et m'ont promis que je serai content, et qu'ils m'abattroient des fortifications.

Nous avons eu à l'attaque de la gauche 3 hommes blessés, à l'attaque de la droite ou du fort Camus 5 hommes tués et 36 blessés; il me paroît que c'est à cette attaque que les assiégés ont le plus d'attention, et c'est ce qui m'en fera redoubler aussi pour cette partie-là. Enfin, je ne négligerai rien pour vous servir aussi diligemment que vous le souhaitez.

J'apprends que de votre côté les ennemis se tiennent dans leur bouge, et que même ils font remonter des fourages d'Hollande par la Meuse; ils veulent peut-être avoir le plaisir de voir prendre sous leur nez les forts de Namur, comme ils eurent celui

de voir prendre Philisbourg, et s'en allèrent après. Ce qui, je crois, les détermine davantage à rester où ils sont, c'est de ne savoir comment ils feront pour en sortir, car il leur a été plus facile d'y venir, qu'il ne leur sera de s'en aller, sans essuyer quelques catastrophes : à ce metier-ci l'on s'engage plus facilement que l'on se dégage, sur-tout quand on se trouve nez pour nez.

J'ai reçu la lettre que vous m'écrivez du 24, par laquelle vous aviez destiné la compagnie de Boule pour les ouvrages extérieurs de Mons. Boule est ici avec sa compagnie de mineurs, et Anthoniani aussi; je crois que j'aurai besoin de tous les deux, et cela presque dans le moment; ainsi je vous renvoie, comme vous me l'ordonnez, l'ordre que vous envoyez à M. de Chembarrière, et je garderai Boule, à moins que vous n'en ordonniez autrement.

Le même au même.

Au Camp sous Namur, le 27 septembre 1746.

Le travail de la nuit passée, M. le Maréchal, a été bien; à la droite de l'attaque de la gauche il a été poussé une ligne qui, je crois, me procurera un emplacement de batterie pour battre en brèche le flanc du bastion de Terranova du côté de la Sambre. Une autre ligne dans cette partie prend de

la parallèle faite d'hier, et vient s'appuyer à la Meuse, longeant les fortifications de Terranova par leurs flancs. Une batterie de canons et de mortiers faite à l'endroit que je craignois hier être trop loin, et qui examinée, ne l'est pas absolument trop, tire sur le bastion de Terranova nommé ci dessus; un zigzag partant de la première parallèle se prolonge à cinq à six toises du chemin couvert du fort d'Orange, vis-à-vis du bastion du côté de la Sambre; une autre ligne au bout de celle d'hier, s'étend presque jusqu'au vieux retranchement: à l'attaque de la droite une autre ligne partant du bout de la parallèle, s'étend du côté du vieux retranchement, et pourra joindre la tranchée de la gauche; une espèce de T est poussé sur la place d'armes du chemin couvert qui communique le fort Camus, avec une redoute qu'il a sur sa gauche par rapport à nous; un zigzag partant de la parallèle se porte sur un angle du chemin couvert le plus près de la droite du fort Camus; des batteries de pierriers et de mortiers sont établies sur la parallèle, et trois pièces de canon sur le vieux mur qui battent la face gauche de ce fort. Il y a actuellement cent sept bouches à feu qui tirent, quarante-quatre pièces de 24, sept pièces de 16, cinquante-cinq mortiers et quatre pierriers.

M. de Sahur, ingénieur, tué; M. de Vanbrun, tué; M. de Mayeux, capitaine dans Monaco, blessé; cinq soldats tués, et quarante de blessés.

M. de la Gaucherie, Lieutenant d'artillerie, qui avoit eu la jambe coupée, est mort hier.

Le même au même.

Au Camp sous Namur, le 28 septembre 1746.

L'ouvrage de cette nuit, M. le Maréchal, consiste en une jonction de la tranchée de la gauche à celle de la droite, traversant le vieux retranchement; une ligne et un zigzag qui se porte vers l'angle du chemin couvert de la lunette, qui est en face du bastion droit du fort d'Orange, par rapport à nous. Un autre zigzag partant de la ligne qui appuie à la Sambre, et qui se porte sur les ouvrages du flanc gauche de Terranova, et à perfectionner les ouvrages de la nuit d'auparavant, et construire une batterie sur la ligne qui est au flanc gauche du fort d'Orange, pour battre en brèche le bastion de Terranova du côté de la Sambre.

Il y a eu cette nuit M. Dnchesé, Lieutenant au régiment de Rochefort, tué; M. de Brouville, Capitaine, blessé; M. de Louvre, Capitaine, blessé; M. de la Saune, Capitaine dans Monaco, blessé; M. de Narbonne, Capitaine, blessé; 7 soldats tués, 32 blessés.

Le même au même.

Au Camp sous Namur, le 28 septembre 1746.

J'ai reçu, M. le Maréchal, hier au soir à dix heures, comme je rentrois, votre lettre du 26, qu'un paysan m'a remis, et la même par duplicata, qu'un courier m'a apportée ce matin, qui étoit avec une escorte de 400 hommes, laquelle en sortant de Bruxelles a été attaquée par des hussards ennemis, à ce que prétend ce postillon, et qu'il y a eu deux Officiers Chevaliers de Malthe que les hussards ont pris, et deux hommes du détachement tués; cela me fait voir que la communication de vous à moi ne laisse pas que d'être difficile; ainsi si vous n'avez pas de mes nouvelles exactement, ce ne sera pas ma faute, car je vous écris tous les jours, mais la difficulté est qu'elles vous parviennent.

Toutes vos intentions en général seront exécutées; je ne vous réponds pas plus clairement, crainte que ma lettre ne soit prise.

Sur l'état des troupes que vous m'avez donné, M. de Putanges et les troupes qui sont à ses ordres y sont compris; si j'en avois absolument besoin, me permettriez-vous de les faire venir?

J'ai reçu aussi ce matin une lettre de vous par rapport aux déserteurs, qui sera exécutée.

Le même au même.

Au Camp sous Namur , le 29 septembre 1746.

J'espère , M. le Maréchal , que vous serez content de la nuit dernière ; nous avons pris à l'attaque du fort Camus les deux parties du chemin couvert qui couronnoient la montagne , la lunette à gauche du fort , toute la prolongation du chemin couvert , jusqu'au vieux retranchement , deux maisons crenellées de ce même côté , et une maison fortifiée à droite de ce fort , et que j'ai fait attaquer par M. de Clamousse , Capitaine dans le régiment de Champagne , à la tête de cent volontaires ; je ne puis trop rendre justice à l'intelligence , la valeur et la légèreté avec laquelle il a fait cette besogne. M. de Crillon , qui montoit la tranchée , a fait l'attaque du chemin couvert à la gauche du fort Camus et de la lunette avec la valeur et l'intelligence qu'on lui connoît ; l'attaque de la lunette et des chemins couverts de cette partie , aussi bien que celle du chemin de la droite du fort Camus , ont été faites par la compagnie des grenadiers de la Cour-au-Chantre , les deux compagnies de grenadiers du régiment d'Engliën , commandées par les Chevaliers Champoix et de Beauvoir , deux compagnies de grenadiers-royaux , et un piquet de dra-

gons ; tous ces Messieurs ont donné de grandes marques de valeur, aussi bien que les grenadiers, qu'on ne pouvoit arrêter, et qui se sont portés jusqu'au chemin couvert de la Cassotte. Il y a eu trois Capitaines et trois Lieutenans de tués, 84 hommes blessés, tant à cette attaque qu'aux ouvrages de la gauche, où l'on a continué le zigzag qui s'avance sur la lunette en face du fort d'Orange.

Par l'ouvrage fait à la droite, le fort Camus se trouve embrassé et vu par la gorge, et nous avons la liberté de pouvoir cheminer dans tous les emplacements qui se trouvent entre ce fort, la Cassotte et le fort d'Orange.

A l'attaque de la lunette on a fait 32 prisonniers, et un Officier.

Je viens de la tranchée, où les ennemis m'ont fait la galanterie, à mon arrivée, de me livrer le fort Camus, après quelques coups de fusils tirés ; on y a trouvé six soldats, qu'ils y avoient laissés pour arborer le petit guenillon.

Le même au même.

Au Camp sous Namur, le 30 septembre 1746.

Nous avons pris cette nuit, M. le Maréchal, l'avant-chemin couvert au-devant de la brèche gauche du fort d'Orange, où

nous avons fait cinquante-sept prisonniers et deux Officiers ; les autres travaux se sont poussés sur les points que l'on attaque. Nous avons eu cette nuit une trentaine d'hommes tant tués que blessés.

Vos ordres pour l'escorte de M. de Ségur vont être exécutés.

Autre du 30 Septembre..

Je vous fais, M. le Maréchal, mon compliment sur ce que les châteaux ont arboré le drapeau blanc à six heures du soir, comme je faisois monter à la brèche du fort d'Orange ; je compte qu'ils seront pris prisonniers de guerre, n'ayant point voulu accepter ce matin aucune autre proposition. Sitôt que la capitulation sera faite, je vous l'enverrai avec un plus long détail. Je suis rendu et vais me coucher.

*Le Comte D'ARCENSON au Maréchal
DE SAXE.*

A Fontainebleau, le premier octobre 1746.

J'ai rendu compte au Roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, le 25 du mois dernier, pour m'informer de la séparation de l'armée qui s'étoit faite la veille à Louvain, de l'état que vous y avez joint de la répartition des

troupes et des Officiers-Généraux qui doivent rester sur la frontière pendant l'hiver.

Comme les ennemis diffèrent de se séparer, faute de savoir où ils prendront leurs quartiers, le Roi a prévu que leur indécision pourroit vous retenir encore quelques jours sur la frontière, et S. M. supposant que votre retour ici n'en seroit pas retardé, m'a chargé de vous marquer qu'elle desiré que vous profitiez de ce temps, pour demander à M. de Bathiani, de vous faire savoir la réponse qu'il doit avoir reçue de la Cour de Vienne, sur ce que vous lui avez mandé par rapport à l'échange des prisonniers de guerre que les Autrichiens ont faits sur nous en Italie. Vous savez que la marche des prisonniers Autrichiens des garnisons de Mons et de Charleroi, que le Roi faisoit passer dans les provinces intérieures du Royaume, n'a été retardée que sur la demande qui a été faite par M. de Bathiani, de lui donner le temps d'envoyer à Vienne, d'où il a pu recevoir depuis plus d'une réponse, S. M. est pressée de savoir les dernières résolutions de cette cour à cet égard, afin de prendre son parti en conséquence, sur la destination des prisonniers Autrichiens qui sont en son pouvoir; d'autant plus qu'elle apprend que l'on fait encore passer journellement en Hongrie nos malades, qui étoient restés à Plaisance, à mesure qu'ils recouvrent la santé.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE SAXE.*

A Namur, le premier octobre 1746.

Je vous envoie, M. le Maréchal, la capitulation des châteaux de Namur; je desiré ardemment avoir rempli toutes vos intentions. Voici comment s'est passée l'aventure qui a fait rendre les châteaux. Hier matin 30 Septembre, M. de Lowendal m'écrivit que M. de Crommelin venoit de lui envoyer demander de faire cesser de tirer une de nos batteries, afin qu'il pût envoyer par la ville deux colonels faire des propositions, et qu'on alloit me les faire passer; je mandai à M. de Lowendal, que si ces colonels venoient me proposer que la garnison se rendît prisonnière de guerre, qu'il pouvoit les garder chez lui, parce que j'allois y venir dîner, que je ne voulois accepter aucune autre proposition, qu'ainsi, si ce n'étoit pas cela qu'ils venoient faire, il n'avoit qu'à les renvoyer sans m'attendre et leur dire de ma part, que je n'en voulois point accepter d'autres : M. de Lowendal leur fit ma réponse, les mena sur le rempart de la ville, d'où il leur fit voir la brèche du fort d'Orange qui étoit admirable, et celle de Terranova qui commençoit à être fort avancée, et qui auroit été praticable ce soir ;

après cela il leur dit qu'ils voyoient par eux-mêmes l'état dans lequel ils étoient, et qu'ainsi ils ne devoient pas s'étonner si je voulois les avoir prisonniers de guerre : ils furent confondus de voir les brèches si avancées, et dirent qu'ils alloient porter à M. de Crommelin la réponse que je leur faisois faire. Le matin j'avois fait la disposition de l'attaque du fort d'Orange par la brèche ; je résolus de la faire à six heures du soir, parce qu'ils avoient jetté sur cette brèche grand nombre de morceaux de bois, auxquels j'avois peur qu'ils ne missent le feu à l'entrée de la nuit ; ce qui auroit pu nous gêner, ce que je ne craignois point en plein jour, nos batteries tirant continuellement dessus ; indépendamment de cela, je savois que la nuit ils garnissoient cet ouvrage davantage qu'il ne l'étoit dans le jour ; ainsi à cinq heures et demie du soir je fis changer la direction des batteries qui tiroient sur la brèche du fort d'Orange, et je la portai sur la brèche de Terranova et sur les prolongations de cet ouvrage. A six heures je fis déboucher les grenadiers pour faire l'attaque : comme ils n'étoient pas encore au pied de la brèche, toute la tranchée se mit à crier vive le Roi ; j'aperçus le drapeau blanc, et j'entendis rappeler ; après cela les otages vinrent m'apporter la capitulation, et elle vint d'être signée.

CAPITULATION et conditions pour la garnison Hollandaise et les troupes de Sa Majesté Impériale la Reine d'Hongrie, qui se trouvent au château de Namur, le 30 septembre 1746.

ART. I. Il sera accordé quatre jours, à compter de celui auquel la capitulation sera signée, pour donner avis à MM. les Généraux, commandant l'armée des Hauts-Alliés aux Pays-Bas, de l'état où se trouve la citadelle de Namur, et attendre le secours que l'on a lieu d'espérer; en attendant il y aura une suspension d'armes et de tous actes d'hostilité, et il ne sera pas permis de faire ni avancer, ni d'un côté ni d'autre, ni batteries, ni tranchées, ni aucune sorte d'ouvrage. Si le secours arrive, du moment que l'on en sera informé, la suspension d'armes cessera, et l'on ne sera tenu de part et d'autre, à aucun des articles de la présente capitulation; mais s'il n'arrive pas pendant ces quatre jours, l'on remettra la place à S. A. S. Mgr. le Prince de Bourbon, commandant en chef l'armée devant Namur, le surlendemain desdits quatre jours.

La garnison sera prisonnière de guerre, ainsi que toutes les personnes militaires qui sont dans lesdits châteaux.

On accorde trois jours à la garnison pour

sortir, à compter de celui que la capitulation sera signée, à l'expiration desquels trois jours, elle sortira par la porte Bordeleau, et mettra les armes bas à la barrière, après quoi elle ira passer la Sambre au pont de Sahines, où ils joindront la chaussée, pour aller, la première journée, à Gimblours, et la seconde à Mons, avec escorte.

La porte du château, au choix de S. A. S., sera livrée, aussitôt après la capitulation signée, aux troupes de S. M., aussi bien que les ouvrages extérieurs.

II. Il sera accordé un passe-port et des chevaux de poste à un Officier, pour l'envoyer aux Etats-Généraux avec la capitulation.

Accordé, après la capitulation signée.

III. La garnison Hollandaise, et tous ceux qui en dépendent, comme aussi les Ingénieurs, Officiers d'artillerie, Ministres, Clercs, Prévôts et autres Employés au service, pourront sortir avec tous les honneurs militaires, tambour battant et drapeau déployé, et même par la brèche, si le Commandant de la garnison le souhaite, et chaque soldat aura 24 coups à tirer.

Refusé.

IV. La garnison et sa dépendance sera conduite, par une escorte convenable, jusqu'à Maestricht, par le plus court chemin.

Refusé. La garnison sera conduite à Mons, jusqu'à ce que le Roi décide de son sort.

V. La garnison pourra mener 6 pièces de canon et 4 mortiers, du plus gros calibre, avec les munitions proportionnées, comme aussi les effets et attirails nécessaires, de même des chevaux de traits et chariots pour le transport, comme aussi douze chariots couverts, qui ne pourront être visités, sous quelque prétexte que ce soit.

Refusé.

VI. Il sera aussi accordé à toute la garnison, Généraux et Etat-Major de S. M. l'Impératrice la Reine d'Hongrie, et aux troupes de leurs Hautes-Puissances les Etats-Généraux, aussi bien qu'aux Directeurs et Ingénieurs, Mineurs, Commis des magasins, Officiers d'artillerie, et tous ceux qui en dépendent, de transporter le magasin qui appartient au livrancier Caters, en donnant le nombre nécessaire de bateaux ou chariots suffisans aux fraix du pays, pour le transport de leurs meubles et effets, tels qu'ils puissent être, soit par eau ou par terre, comme ils jugeront convenable, jusqu'à Maestricht, dans le terme de quatre jours, avec les escortes nécessaires; et ceux qui laisseront quelques effets, meubles ou bagages à Namur, il leur sera permis de les retirer dans le terme de deux mois.

Refusé pour tout ce qui est magasin; il sera permis d'emporter, ou de faire transporter les meubles et bagages appartenans aux Officiers et aux troupes, et il leur sera fourni tous les secours que

l'on pourra, soit par eau, soit par terre, aux fraix du pays.

VII. Les malades ou blessés de la garnison et du château de Namur, tant Officiers que soldats, pourront rester dans l'hôpital de la ville jusqu'à leur guérison, mais à leurs propres fraix, et après leur guérison qu'il leur soit accordé les passe-ports nécessaires, et qu'ils puissent jouir de la même condition que la garnison, y compris les desservans de l'hôpital de l'Etat.

Accordé.

VIII. Que tous les prisonniers Officiers et soldats, faits pendant l'investiture et siège de la place et du château de Namur, dans quelque occasion que ce puisse être, jouiront de la capitulation, et seront mis en liberté pour joindre leurs régimens, si possible est, avant la sortie de la garnison, ou du moins en route.

Ils suivront le sort de la garnison.

IX. Il sera permis d'envoyer dans les villes de S. M. T. C., où il pourroit y avoir des blessés de la garnison et châteaux, pour les soigner.

Accordé.

X. On donnera une escorte à la garnison, qui sortira par la porte de secours et Bordelean, pour la conduire, par le plus court chemin, à Maestricht, avec l'artillerie, munitions et bagages requis ci-dessus.

Refusé ;

Refusé, la garnison devant être prisonnière de guerre.

XI. Pendant la capitulation, il ne sera permis de part ni d'autre, d'entrer dans le château, ou dans la ville, pour laquelle raison on mettra des gardes d'un côté et d'autre, à la distance des tranchées et des ouvrages.

Personne, de part ni d'autre, n'entrera dans la ville, ni dans les châteaux, qu'à l'expiration du terme donné pour la sortie de la garnison, excepté les Commissaires d'artillerie et des guerres, qui seront envoyés, sitôt la capitulation signée, pour recevoir les effets de l'artillerie et les magasins, qui leur seront remis de bonne-foi, et en former les inventaires.

XII. Après la capitulation signée de part et d'autre, on consignera les deliors de la porte Bordeleau aux troupes de S. M. T. C., et on laissera entrer des Commissaires, à qui l'on consignera de bonne-foi les magasins et arsenaux, de même que tout ce qui peut appartenir au château, et on ne laissera entrer personne autre jusqu'à ce que la garnison soit sortie hors du château.

On a répondu à cet article par le précédent.

XIII. La garnison en sortira quatre jours après la capitulation signée de part et d'autre.

Répondu par le précédent article.

Tome III.

P

XIV. La garnison pourra aussi prendre des vivres avec elle pour sa route, hors de leurs magasins, à vivre pour huit jours.

On suivra pour cet article les capitulations qui ont déjà été faites.

XV. Tous les termes seront pris dans leurs sens propres et naturels, et le plus favorable aux assiégés.

Accordé.

Fait au camp sous Namur, le 30 septembre 1746.

Signé LOUIS DE BOURBON.

Signé CROMMELIN.

SUPPLÉMENT à la Capitulation.

ART. I. En cas qu'on soit prisonnier de guerre, les troupes auront leurs lieux de prison sur les frontières, soit Lille, Valenciennes, Douai et Arras, et les cavaliers et soldats ne pourront être séparés de leurs Officiers.

La garnison ira à Mons jusqu'à ce que le Roi ait décidé de sa destination. Les cavaliers et soldats ne seront point séparés de leurs Officiers.

II. Que les Officiers de la cavalerie et Maréchaux-des-logis conserveront leurs chevaux et équipages.

Accordé.

III. Les Officiers , les prisonniers , cavaliers ou soldats , qui auront été faits pendant le siège de la ville ou du château , joindront leur compagnie à leur répartition destinée.

Accordé.

IV. Les troupes pourront être échangées ou rançonnées , en nature ou en argent , suivant qu'il plaira à S. M. l'Impératrice-Reine de Hongrie , et à leurs Hautes - Puissances les Etats-Généraux.

Refusé. Les traités passés entre les puissances devront être suivis.

V. On demande des passe-ports pour tous ceux de l'Etat-Major de la ville et du château , pour pouvoir rester chez eux jusqu'à l'échange ou rançon de la garnison.

Accordé. On leur donnera des passe-ports pour aller où ils voudront, sur leur parole, et déclaration comme ils sont prisonniers de guerre.

VI. Il sera permis à un tiers du nombre des Officiers , de se retirer sur leur parole d'honneur.

Accordé comme ci-dessus.

VII. Il sera accordé des passe-ports à tous les Directeurs , Ingénieurs , Mineurs et Officiers d'artillerie.

Accordé comme ci-dessus.

VIII. Tous les équipages et bagages, les che-

vautx et charlots seront conservés auxdites troupes, soit en ville, ou au château, pour les faire transporter où bon leur semblera.

Tous les équipages, bagages, chevaux et chariots seront conservés, et ils seront maîtres d'en disposer selon leur volonté.

IX. Il sera accordé deux mois à ceux qui laissent quelques effets et bagages en ville, pour pouvoir les retirer et faire transporter.

Accordé.

X. On ne touchera pas aux armes des Officiers, et comme la perte des armes tombe uniquement sur les Capitaines, on les fera mettre en magasin; elles seront rendues à l'échange.

Accordé.

Il sera laissé un Officier-Major par régiment, un Capitaine et un Auditeur pour caution et otage, tant pour les dettes du fisc, que pour celles des troupes.

Fait à Namur, le 1^{er}. octobre 1746.

Signé LOUIS DE BOURBON.

Consenti et signé CROMMELIN.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
DE CLERMONT.*

Au Camp de Tongres, le premier octobre 1746.

M. Pestel, qui m'a apporté dans ce moment votre lettre, Monseigneur, m'a tiré d'une grande inquiétude, en m'apprenant que vous vous portez bien, et que les châteaux sont pris. Je savois qu'il devoit y avoir une attaque le 28 au soir, et je craignois pour vous, Monseigneur; je m'intéresse bien vivement et bien sincèrement à votre gloire, et à votre conservation. Vous voilà comblé de gloire, Monseigneur, et toute votre conduite a été admirable et digne des plus grands éloges. Je vous envoie Sourdis, pour qui j'ai de l'amitié : si vous pouvez l'envoyer avec les drapeaux, vous m'obligerez infiniment. Il faut que le courrier que vous m'avez envoyé par le plus court, ait été pris, car il n'est pas encore arrivé. Il est question à présent de faire dénicher le Prince Charles de devant moi; ainsi mettez-vous en marche, Monseigneur, le plutôt que vous pourrez, laissez à Namur le gros Lus-san avec deux régimens de dragons, Grillion et un autre bataillon foible; si vous voulez y ajouter Châtillon avec ses deux bataillons qui sont à Hui, vous le pouvez; amenez tout le reste de l'artillerie de campagne et un bataillon d'artillerie, et prenez votre

marche par Gimblours, Judoigne et S.-Trond. Je vous indique cette marche, Monseigneur, parce que vous avez peu de cavalerie : je pousserai un corps de cavalerie au-devant de vous, si le cas le requiert. J'ai envoyé un ordre à M. de Putange pour vous venir joindre avec le corps qui est sous vos ordres ; je vous l'ai adressé cet ordre, je ne sais si vous l'aurez reçu, en tout cas je vous prie de lui en envoyer un, aussi bien qu'au bataillon de la Tour qui est à Philippeville : je vous envoie ces ordres en blanc ; ayez aussi la bonté de m'amener le père Lowendal ; ceci ne durera que peu de jours : il ne nous sera peut-être pas inutile, après quoi il s'en retournera à Namur, où je crois qu'il sera nécessaire cet hiver. Ayez la bonté d'ordonner qu'on répare en diligence les brèches, et que l'on comble les tranchées ; faites commander des chariots et des chevaux pour faire entrer votre artillerie dans Namur : je me flatte que M. de Lussan fera toutes les diligences nécessaires à cet effet. Je finis cette lettre, pour ne point retarder le départ de Sourdis. Vous me feriez une injustice, Monseigneur, si vous doutiez de mon respect et de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

*Le Comte d'ARGENSON au Maréchal
DE SAXE**A Versailles, le premier octobre 1746.*

J'ai rendu compte au Roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, le 26 du mois dernier, au sujet des troupes que les ennemis ont fait passer à la droite du Jaar, des mesures que vous aviez prises pour les y attaquer, et des raisons qui vous ont engagé à ne rien risquer, enfin de ce que vous avez écrit à M. le Comte de Clermont, sur le parti qu'il auroit à prendre, dans le cas où les ennemis entreprendroient de se mettre entre vous et lui. Vous devez être bien persuadé que S. M. a toute la confiance possible dans la sagesse de vos dispositions, et qu'elle se repose entièrement sur l'expérience qu'elle vous connoît, pour trouver les moyens de couvrir en même temps le siège des châteaux de Namur et le Brabant, et pour rendre inutiles toutes les tentatives de ses ennemis ; je vous prie cependant de me donner journellement des nouvelles de votre situation, pour que je puisse en rendre compte à S. M.

Je joins ici, Monsieur, une copie collationnée de la capitulation de Namur, dont j'ai gardé l'original.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE SAXE.*

A Namur, le 2 octobre 1746.

Je vois, M. le Maréchal, par la lettre que vous m'écrivez, que vous approuvez mes opérations : je vous jure que cela me fait grand plaisir, aimant fort à être loué par vous, d'autant que cela me donne bonne opinion de moi.

Sourdis partira après-demain avec ses drapeaux ; je suis ravi d'avoir cette occasion de vous satisfaire en quelque chose.

Tous vos ordres vont être exécutés ; je laisse dans la ville le nombre de troupes que vous ordonnez, celles que vous voulez qui me joignent, ainsi que celles que vous me permettez de tirer du poste où elles sont, vont se réunir à moi, et je serai avec toutes les troupes le 7 vers Judoigne à portée de me rendre à St.-Trond, ou bien où vous m'ordonnerez ; une fort grosse artillerie de campagne marchera avec moi, et quoiqu'il y ait des pièces fortes, elles iront légèrement, tous mes arrangementsont faits pour cela ; si vous me voulez plutôt, vous n'avez qu'à dire : je ne suis point embarrassé de vous joindre ou de me porter où l'on vous semblera d'un moment à l'autre. Vous connois-

sez, M. le Maréchal, la tendre amitié que je vous ai vouée, laquelle me rendra toujours ce que vous m'ordonnerez facile.

*Le Marquis DE LA CHETARDIE au
Chevalier DE GIRARDON.*

Au Camp sous Nice, le 2 octobre 1746.

On séjourna, mon cher Girardon, le 11 et le 12 septembre à Louano; il y eut le premier jour une alerte l'après-midi sur l'arrivée d'une tête que M. de Balbian, commandant dix compagnies, avoit poussée et fait suivre de 200 chevaux, qui s'étoient glissés le long de la mer. Les grenadiers et les piquets marchèrent; l'ennemi s'éloigna, et s'établit à Borzy, d'où l'on ne jugea pas à propos de déloger.

Le 13 l'Infant vint à Alaccio avec l'infanterie espagnole, la française ne dépassa point Albenga, où elle campa sur deux lignes, ayant en avant d'elle à Borghetto et Cériale, l'arrière-garde générale et nouvelle de l'armée, composée de 40 compagnies de grenadiers et de la brigade de Parme, aux ordres de M. de Corvolan, Lieutenant-Général Espagnol, ayant sous lui pour Maréchaux-de-Camp MM. de Poulpry et d'Ahumada, comme Brigadiers MM. d'Aubeterre, de Cevallos et d'Olendo, et comme Colonels le Chevalier de Beauvan et deux Colonels Espagnols.

Tout séjourna le 14. M. de Mirepoix partit pour aller en Provence, faire l'établissement des troupes qui y seroient envoyées en quartiers de cantonnemens, ou qui y hiverneroient.

L'Infant, suivi de ses troupes, poussa à Oneille le 15, l'infanterie française à Langueglia, et l'arrière-garde à Alaccio. M. le Maréchal reçut le soir la nouvelle que la Ponsevera, qui étoit à sec le 6, et dans le lit de laquelle campoient les Autrichiens, avoit tout-à-coup tellement grossi, que 400 hommes et 600 chevaux avoient été entraînés par les eaux et noyés, sans qu'il eût été possible de leur donner aucun secours.

S. A. R. fut le 16 à Taggia, les Français à Porto-Mauricio, et l'arrière-garde à Oneille, où elle trouva 4 brigades Espagnoles, qui y étoient restées aux ordres de M. de Campo-Santo. M. de la Mina s'y rendit le matin pour conférer avec M. le Maréchal, lorsqu'il y passeroit.

Rien ne bougea le 17; ce fut sans doute pour se consoler de l'obstination du Gouverneur du château de Savonne, qui ne vouloit point le remettre aux Autrichiens qu'il n'en eût l'ordre du Grand-Conseil, par qui il avoit été établi, ainsi que de l'opiniâtreté du Gouverneur du château de Final à se défendre contre les Piémontois, que M. de Balbian s'avança ce jour-là avec son corps à Leva, et imposa une grosse contribution à la ville d'Albenga.

Ce même jour, le dernier des huit régi-

mens de cavalerie ou de dragons Français, qui avoient pris les devans, partit de Nice, tous devant être rendus le 24 dans les quartiers de cantonnement qui leur ont été assignés en Provence.

M. le Maréchal fut le 18 à Taggia, conférer et dîner chez S. A. R. A l'approche d'une tête que M. de Balbian poussa vers le soir à Borgo-di-Marco, 2 bataillons Espagnols qui étoient à Lusinasco, se retirèrent fort à la hâte. M. de Mailly, qui se trouvoit de jour, porta aussitôt sur les hauteurs, pour remplacer le vide que faisoient ces deux bataillons, 3 compagnies de grenadiers et 3 piquets français.

Les équipages furent envoyés le 19 à Riva-di-Taggia. Pour en couvrir et en protéger la marche, ainsi que celle que l'armée et l'arrière-garde devoit faire le lendemain, la brigade de la Roche-Aimon et un détachement aux ordres de M. Puisignieu eurent ordre d'aller s'emparer des Crêtes, et de s'y établir.

L'Infant vint le 20 à St.-Remo, M. le Maréchal à Riva-di-Taggia avec ses troupes; les quatre brigades Espagnoles qui étoient à Oneille, s'avancèrent à S.-Stephano, et l'arrière-garde demeura à S.-Lorenzo.

Le 21, S. A. R. se porta à Vintimiglia avec ses troupes, que les Français vinrent remplacer à S.-Remo. M. de Campo-Santo les y dépassa pour avancer à Colla les quatre brigades qui sont à ses ordres, l'arrière-garde resta à Poggio.

Toutes les troupes séjournèrent le 22 dans leurs différens quartiers ; on profita de ce séjour pour emporter de St.-Remo et embarquer 14 pièces de canon appartenantes à la République de Gênes, qui s'y trouvoient. Le défaut de temps n'ayant pas permis d'en user de même pour 8 autres pièces qui étoient sur la hauteur, il fallut se contenter de les enclouer, et d'en rompre les affûts.

L'Infant vint s'établir le 23 à Carnolet, maison de plaisance du Prince de Monaco ; les troupes Espagnoles que rejoignit ce jour-là M. de Campo-Santo avec ses quatre brigades, ne poussèrent pas plus avant que Menton ; les Français se portèrent à Vintimiglia, et l'arrière-garde s'arrêta à Bordighera.

Pour la mettre en liberté de rentrer le 24 dans ses corps, elle fut remplacée par quatre compagnies de grenadiers et quatre piquets français aux ordres de M. Isarn, Lieutenant-Colonel de la Roche-Aimon ; tout ce qui avoit rapport à la défense du Comté de Nice fut de même réglé dans la conférence que M. de la Mina eut avec M. le Maréchal, chez qui il se rendit pour cet effet ; celui-ci fut visiter l'après-midi le château de Vintimiglia, et y donner les ordres nécessaires pour le pourvoir de tout ce dont il pouvoit avoir besoin.

En conséquence des dispositions faites, M. de Tjefienthaler, Lieutenant-Colonel dans le régiment de Vigier, y fut laissé le

25 avec 200 hommes. M. de Perétse fut chargé de la défense de Vintimiglia avec 2,000 hommes, également tirés des deux nations, et soutenus au besoin par la brigade de la Sarre, composée du régiment de ce nom, de celui de Bhaïsois, et du bataillon de milice de St.-Jean-d'Angeli. Les troupes Françaises se portèrent à Menton, et les Espagnoles à Nice, où l'Infant vint s'établir. Le Duc de la Viefville y prit congé de S. A. R., devant s'embarquer quelques jours après pour Naples, et être suivi des troupes Napolitaines, conformément à l'ordre venu de Madrid, de les renvoyer au Roi des Deux-Siciles, et de les augmenter de six bataillons Espagnols, pour lesquels il seroit envoyé en droiture d'Espagne à Orbitello 3,000 hommes de recrues : il étoit dit dans le même ordre que les cavaliers et dragons des régimens Napolitains de Roussillon et Tarragone, seroient embarqués avec leurs selles et équipages, et que leurs chevaux seroient incorporés dans les régimens Espagnols qui auroient besoin de remôntes.

L'arrière-garde, aux ordres de M. Isarn, rejoignit le 26 les troupes Françaises à la Turbie, où elles vinrent camper, à l'exception des régimens de Guyenne, de Tournaisis et de Vivarais, qui s'avancèrent à Notre-Dame-de-Laghet, et de ceux de Vigier et Salis qui étoient restés à Menton avec le régiment de Bourgogne, aux ordres de MM. de Vigier et de Poulpry. M. le Maréchal ne s'arrêta à la Turbie que pour voir la

disposition du camp, et poursuivit aussitôt son chemin pour Nice, d'où M. de la Mina avoit fait partir le matin 23 bataillons Espagnols aux ordres de M. de Campo-Santo, Lieutenant - Général, pour aller en établir 15 à Sospella et 8 à la Scarena, et s'emparer avec les détachemens qu'il en feroit, des postes de Castiglione, Bevera et Penna, ainsi que des cols de Brouse et de Braouse.

M. du Barail alla s'établir le 27 à Lorenzo avec le régiment de Vivarais et le bataillon de Beziers, milice, qui se trouvoient sur son chemin. Les régimens de Guyenne et de Tournaisis, également à ses ordres, se portèrent à Castelnovo et à Aspremont; ceux de Poitou, de Beauce, de Provence, de Quercy, des Gardes-Lorraines, Foix, Gatinois, la Roche-Aimon et Auxerois, formant la colonne de la droite, en partant de la Turbie, allèrent cantonner à la Trinité, à S. - André, S. - Pons, Ternico, Falcion et S. - Jean. Les régimens de la Reine, Agenois, Perigord, et l'Isle-de-France, composant la colonne de la gauche avec Anjou, Castelnaudari, milice, et les grenadiers-Royaux furent cantonner dans les Cassines qui sont entre le petit S. - Laurent et S. - Jean; Anjou, Castelnaudari et les grenadiers-Royaux vinrent camper sous Nice avec les Espagnols, et à la gauche du régiment de la marine, que joignoit depuis quelques jours déjà le troisième et nouveau bataillon. MM. de Senneterre, de Rieux, de Larnage, de Saulx, de Chevert et de la Chétardie, qui

jusques-là avoient suivi les troupes, vinrent s'établir à Nice, d'où M. de Maulevrier partit en même-temps, pour aller prendre le commandement des huit bataillons qui devoient camper à la Turbie, (des quatre qui devoient rester à Menton, ainsi que du détachement préposé pour la garde de la ville et du château de Vintimiglia.

Le 28, les quatre bataillons, formant la brigade de la Sarre, vinrent à Menton; les huit de la brigade de Bourgogne qui devoient se rendre à la Turbie la veille, eurent ordre de camper vis-à-vis le moulin de Monaco, et M. d'Hérouville, Colonel de Bourgogne, pour suppléer à ce changement, fut envoyé à la Turbie avec un détachement de 500 hommes. M. de Mailly, qui avoit été obligé de se rendre à Nice dès le 25, en partit le 28, pour aller passer en revue les régimens Français de cavalerie et de dragons, et tâcher de les joindre avant qu'ils eussent passé des quartiers de cantonnement, qui leur avoient été assignés d'abord en Provence, à ceux que la Cour venoit de leur marquer dans le Dauphiné, le Lyonnois et le Bugei.

Castelnaudari, milice, partit le 29 du camp sous Nice, pour se rendre à S.-Paul, et de là à Barcelonnette.

Poitou, qui étoit à la Trinité, ainsi que Provence et Beauce, qui étoient à S.-Pons, vinrent se joindre l'après-midi aux troupes déjà cantonnées à St.-Jean.

Anjou quitta de même son camp le 30, pour entrer à Nice.

Le 1^{er}. octobre, les régimens de Périgord et de Gâtinois partirent de leurs cantonnemens pour aller le premier à Grasse en garnison, et le second à Monaco. La dernière division de la cavalerie Espagnole se mit aussi ce jour-là en marche, pour suivre celles qui étoient parties les 25 ; 27 et 29 septembre, pour se rendre à Tarascon, et de-là en quartiers-d'hiver en Savoie.

*Le Roi DE PRUSSE au Maréchal
DE SAXE.*

Le 3 octobre 1746.

M. le Maréchal, la lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire, m'a été fort agréable, je crois qu'elle peut servir d'instruction pour tout homme qui est chargé de la conduite d'une armée ; vous donnez des préceptes, vous les soutenez par des exemples, et je puis vous assurer que je n'ai pas été des derniers à applaudir aux belles manœuvres que vous avez faites.

Dans le premier bouillon de la jeunesse, lorsque l'on ne met que la vivacité d'une imagination qui n'est pas réglée par l'expérience, on sacrifie tout aux actions brillantes et aux choses singulières qui ont de l'éclat.

A vingt ans Boileau estimoit Voiture, à trente ans il lui préféroit Homère, dans les premières

premières années que je pris le commandement de mes troupes, j'étois pour les pointes ; mais tant d'événemens que j'ai vu arriver, auxquels même j'ai eu part, m'en ont détaché. Ce sont ces pointes qui m'ont fait manquer la campagne de 1744 ; c'est pour avoir mal assuré la position de leurs armées que les Français et les Espagnols ont enfin été réduits à abandonner l'Italie. J'ai suivi pas-à-pas votre campagne de Flandre, et sans que j'aie eu assez de présomption pour me fier à mon jugement, je crois que la critique la plus sévère ne peut y trouver prise. Le grand art de la guerre est de prévenir tous les événemens ; et le grand art du Général est d'avoir préparé d'avance toutes les ressources, pour qu'il ne soit point embarrassé sur son parti, lorsque le moment décisif est arrivé ; et plus les troupes sont bonnes, bien disciplinées et bien composées, moins il y a d'art à les conduire. Comme c'est à surmonter les difficultés que s'acquiert la gloire, il est sûr que celui qui en a le plus à vaincre, doit aussi avoir une plus grande part à l'honneur,

On fera toujours de Fabius un Annibal, mais je ne crois pas qu'un Annibal soit capable de suivre la conduite d'un Fabius. Je vous félicite de tout mon cœur sur la belle campagne que vous venez de finir : je ne doute pas que les succès de la prochaine ne soient dignes des deux précédentes ; vous prévenez les événemens avec trop de prudence, pour que les suites ne doivent pas y

Tome III.

Q

répondre, Le chapitre des événemens est vaste, mais la prévoyance et l'habileté peuvent corriger la fortune.

Je suis avec bien de l'estime votre affectionné ami,

Signé FRÉDÉRIC.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
DE CLERMONT.*

Octobre 1746.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. A. S. cette nuit par Sourdis, et de la prier de me venir joindre. J'avois cru dans le premier moment que la route la plus convenable que vous auriez à tenir, Monseigneur, étoit par Gemblours, mais après y avoir réfléchi, il m'a paru que V. A. S. feroit mieux de marcher le premier jour dans la plaine de Boneff, de passer le second la Mehaigne, et de venir camper ce jour-là votre droite à Orp sur la petite Gete, et votre gauche vers la tombe d'Avernas ou celle de Stepe, en longeant un beau chemin qui va à Tongres; le troisième en longeant toujours ce grand chemin, la droite à la tombe de Houlle, vis-à-vis le village de Lig, et la gauche vers Oreye ou Horelle, auquel Horelle appuie presque la Maison-du-Roi. Par ces positions vous

aurez toujours, Monseigneur, le ruisseau devant vous, une bonne chaussée pour conduire vos équipages, et vous n'aurez que trois marches médiocres à faire. M. de Putange ne pourra pas vous joindre dans votre marche; mais comme il faudra bien une couple de jours pour faire nos dispositions, il arrivera encore à temps. Ayez la bonté d'amener avec vous dans votre train d'artillerie douze pièces de 16 et de 12. Nous aurons peut-être une fière canonnade à faire, et ces pièces y feront merveille : il faudroit aussi une augmentation de 4000 boulets de quatre. Ayez la bonté de m'informer du jour de votre départ de Namur.

*Le Comte DE CLERMONT au Maréchal
DE Saxe.*

Au Camp d'Havernas, le 7^e octobre 1746.

Je suis venu hier, M. le Maréchal, ainsi que vous me l'avez ordonné, camper ma droite à Boneff, et ma gauche à Ramilli; je ne vous l'ai point mandé, par la difficulté de faire passer les couriers, et parce que je n'ai pas douté que vous ne seriez pas inquiet que je ne vous eusse obéis. J'arrive dans l'instant, ma droite est à Havernas, et ma gauche vers Weiseren. J'irai camper demain ma droite à la tombe de Houllé, et ma gauche tirant sur Horelle. Je n'ai point reçu de vos nouvelles hier,

Q 2

ni encore aujourd'hui ; je vous dis cela , afin que si vous m'avez envoyé quelques ordres , vous sachiez que je ne les ai point reçus : j'ai grande impatience de vous voir et de vous assurer , etc.

*DISPOSITION pour l'armée du 9 au
10 octobre 1746.*

A la poudre et aux balles tout-à-l'heure.

300 livres de poudre par bataillon.

50 par escadron.

On égalisera toutes les brigades d'artillerie par calibre.

L'on en formera des brigades de 10 pièces ; les grosses pièces marcheront sur les deux chaussées , l'une allant de Saint-Trond sur Liège , et l'autre de Tongres à Liège.

Une brigade pour le corps de M. d'Etrées.

Deux brigades pour le corps de M. le Comte de Clermont.

Une brigade aux régimens de Seedorf et de la Marck , qui marcheront à la droite de la cavalerie.

Quatre brigades d'artillerie aux quatre colonnes d'infanterie.

Une à la brigade de Courten.

Deux au corps de M. de Clermont-Gallerande.

Une au corps de M. de Mortagne.

Toutes ces brigades auront leurs caissons de cartouches.

Ordre pour l'armée du 9 au 10.

On battra la générale à la pointe du jour ; l'assemblée et le drapeau une heure après. L'armée ira camper la gauche à Glon et la droite à Horion.

Le corps de M. le Comte d'Etrées aura la droite de tout ; il sera composé de cinq régimens de hussards formant 25 escadrons, des Grassins et des la Morlière, formant 2 bataillons, 8 escadrons, 2 brigades d'infanterie, 16 escadrons de cavalerie ; en tout 49 escadrons et 10 bataillons.

Le corps de M. le Comte de Clermont à la droite, M. de Lowendal, 3 brigades d'infanterie, 32 escadrons.

Le corps de M. de Mortaigne à la gauche, les Volontaires-Royaux, composant 1000 hommes d'infanterie, la compagnie de Fischer, la compagnie des Croates.

Le corps de M. de Clermont-Gallerande, 32 escadrons, 2 brigades d'infanterie.

Le corps de l'armée.

Première ligne, 64 escadrons, 32 bataillons en 8 brigades d'infanterie.

Deuxième ligne, de même.

Première réserve.

La Maison-du-Roi, 13 escadrons

Gendarmerie, 8 escadrons.

Les Gardes, 6 bataillons.

Alsace, 4 bataillons.

Les Cantabres , 1 bataillon.

Les Carabiniers , 10 escadrons.

Saxe , volontaires ,

Six escadrons , aux ordres de M. du Chayla.

Seconde réserve.

Quatre brigades , faisant 32 bataillons.

Seize escadrons , aux ordres de M. de Contades.

Grenadiers-Royaux , 2 bataillons à Tongres pour la garde des équipages.

Cinquante hommes par brigade , pour la garde des mêmes équipages ; le tout aux ordres de M. de Châtillon.

Après le départ des troupes , tous les équipages de l'armée iront parquer sous les murs de Tongres.

Ordre du 10 au 11.

Le corps de M. le Comte d'Etrées aura la droite de l'attaque , en débordant les ennemis à leur gauche , et après avoir forcé le fauxbourg de Saint-Walburge , les prendra à dos.

M. le Comte de Clermont , avec le corps qui est sous ses ordres , attaquera les ennemis à leur gauche , et tirera de la réserve , commandée par M. de Contades , une , deux , et jusqu'à trois brigades d'infanterie , s'il en a besoin ; ainsi que du gros canon de la réserve d'artillerie , commandée par M. de Malezieu , et qui marchera sur la chaussée de Saint-Trond à Liège.

M. de Mortaigne passera le ravin qui est devant lui, et donnera inquiétude à la droite des ennemis.

M. de Clermont-Gallerande s'allongera sur le grand ravin de Villers-Saint-Siméon, et suivra le mouvement de l'armée.

L'armée marchera sur 8 colonnes, quatre de cavalerie aux deux ailes, et quatre d'infanterie au centre; il y aura 100 travailleurs à la tête de chaque colonne.

M. le Maréchal prie MM. les Officiers-Généraux, conduisant les colonnes, de s'observer dans sa marche, pour ne se point dépasser, et rester à même hauteur, se réglant sur leur droite; ils auront aussi grande attention de laisser 500 pas de distance d'une colonne à l'autre, et 100 pas d'intervalle d'un bataillon à l'autre, pour avoir le terrain nécessaire pour les quarts de conversions et les lignes.

La réserve de l'artillerie, aux ordres de M. de la Roche-Aimon, Lieutenant-Général d'artillerie, marchera sur la chaussée de Tongres à Liège, et la tête ne dépassera pas sans ordres la réserve de M. de Contades.

*Le Comte D'ARONSON au Maréchal
DE SAXE.*

A Fontainebleau, le 11 octobre 1756.

J'ai rendu compte au Roi des deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire,

Monsieur, le 7 de ce mois, et que votre courrier m'a remises hier matin. S. M. a appris avec plaisir que les alliés sembloient prendre enfin le parti de se retirer, et que vous en avez profité autant qu'il étoit possible, sans engager une affaire générale. S. M. compte que si l'occasion se présente, lorsqu'ils passeront en effet la Meuse, vous ne la laisserez pas échapper, sans donner encore une leçon à leur arrière-garde, et il est à désirer qu'ils se déterminent d'eux-mêmes à cette retraite, sans que vous soyez obligé de les y forcer.

Je me hâte de vous renvoyer votre courrier, pour vous apprendre que les Anglais, qui étoient débarqués en Bretagne, ont abandonné leur canon devant l'Orient, la nuit du 7 au 8, pour regagner leurs vaisseaux; cette nouvelle est trop intéressante pour ne pas la rendre publique, et même la faire passer dans l'armée des ennemis, et elle viendra fort à propos dans le moment des réjouissances pour la prise de Namur : le Roi me charge cependant de vous mander, Monsieur, qu'elle ne doit rien changer à l'exécution des ordres, dont étoit chargé le courrier que je vous ai dépêché le 6, pour le départ des troupes et des Officiers-Généraux qui doivent être détachés de votre armée pour cette province. Je suis, etc.

*RELATION de la Bataille de Rocoux ,
donnée le 11 octobre 1746.*

M. le Prince Charles ayant pour objet de prendre des quartiers dans le pays de Liège , dont il avoit même déjà fait la répartition , et voulant couper à M. le Maréchal de Saxe toute communication avec la ville de Liège , sans trop s'éloigner de Maestricht , mit le 7 octobre son armée en mouvement pour remplir ces différens objets.

M. le Prince de Waldeck , qui étoit à la rive droite du Jaar , vint camper la gauche à Ance , village qui touche aux fauxbourgs de Liège , et M. le Prince Charles appuya la droite de son armée à Houtain.

La droite de ce camp étoit couverte par le village de Sling , d'où il descend un ravin très-profond et très-large vers le Jaar.

Le centre par les villages de Liers , de Waroux et de Rocoux , dont les haies et les fossés forment des empêchemens considérables.

Le front de toute la gauche étoit sans défense , depuis Rocoux jusqu'au village d'Ance , où il y a plusieurs ravins et chemins creux extrêmement difficiles , qui descendent à Liège , et assuroient assez bien la gauche.

Pour ajouter quelque nouvelle défense à cette portion de la ligne qui en étoit dé

nuée, M. le Prince de Waldeck avoit fait faire trois batteries assez étendues, postées sur une hauteur respectable : elles flanquoient le village de Rocoux ; une autre batterie de dix pièces étoit à la tête des ravins du village d'Ance.

Cette position qui, au premier coup-d'œil, paroît assez bonne, et l'est en effet, eu égard au front du camp, a bien des vices dans son intérieur : elle a beaucoup trop d'étendue, et peu de profondeur ; tous les derrières sont coupés par des vallons presque impraticables, ce qui donne peu de moyens à une aîle de secourir l'autre, ne laisse point de place pour poster des réserves, et rend par conséquent bien difficiles ceux de réparer les désordres qui arrivent. A ces avantages, il faut joindre celui d'avoir derrière soi une rivière, telle que la Meuse, dont les abords sont très-difficiles, et que l'on ne peut passer commodément qu'à Vizet, où les alliés avoient fait construire trois ponts.

M. le Maréchal de Saxe, débarrassé du soin de couvrir un siège, ou de se préparer les moyens de prendre une autre place, occupation qui l'avoit tenu toute la campagne dans la nécessité de ne rien entreprendre contre l'ennemi, quoique depuis deux mois les armées eussent toujours été en présence, cherchoit depuis plusieurs jours les occasions de combattre, et pour s'y préparer, avoit mandé à M. le Comte de Clermont de le venir joindre avec les troupes

qui avoient fait le siège de Namur, ce qui fut exécuté le 9; ensorte que l'armée destinée à combattre, se trouva composée de 160 bataillons et 228 escadrons, sans compter les troupes légères.

Celle des ennemis, tout compris, étoit de 94 bataillons et 200 escadrons.

Quoique M. le Maréchal eût fort maltraité l'arrière-garde des ennemis le 7, proche Sling, il ne jugea pas à propos de tenter une attaque à la droite des ennemis; il connoissoit trop bien les obstacles de ce côté-là, qui l'empêchoient de les attaquer; cette connoissance le détermina d'entreprendre avec des forces réunies sur leur centre et sur leur gauche, où il résolut de faire la première attaque, en même temps qu'il en formeroit trois autres sur les villages de Liers, de Waroux et de Rocoux, laissant à M. de Mortaigne le soin d'observer la droite des ennemis, et de les contenir par sa position sur le ravin de Sling; projet d'autant plus sage, que par son exécution, ce Général se mettoit à portée de battre entièrement l'armée ennemie, sans pouvoir l'être, puisqu'il auroit été impossible au Prince Charles de déboucher par sa droite et par son centre, pour suivre l'armée françoise dans sa retraite.

Ce Général, pour exécuter son projet, et pour avoir plus de facilité de mettre en mouvement une si nombreuse armée, la distribua en plusieurs corps.

Celui de l'armée fut composé de 76 ba-

taillons et de 96 escadrons sur deux lignes; la réserve de 10 bataillons et 30 escadrons.

Il y eut deux corps détachés à la gauche : le premier commandé par M. de Mortaigne composé des Volontaires-Royaux et d'une brigade d'infanterie.

Le second par M. de Clermont-Gallerande, composé de trois brigades d'infanterie et de 26 escadrons.

Il y en eut pareillement deux à la droite; l'un commandé par M. le Comte d'Etrées, composé de deux brigades d'infanterie, de vingt-six escadrons, et de toutes les troupes légères à pied et à cheval.

L'autre par son A. S. Monseigneur le Comte de Clermont, ayant sous lui, MM. de Lowendal et de Villemur, composé de dix-neuf bataillons et de trente-six escadrons.

M. de Contade commandoit en quatrième ligne, trente-un bataillons et seize escadrons; ce dernier corps étoit pour renforcer au besoin les corps détachés.

Le jour fut pris au 10, pour mettre en ordre cette première disposition, en même tems que l'armée passeroit le Jaar.

M. le Comte d'Etrées, qui étoit campé à la rive droite de cette rivière, eut ordre de marcher à la pointe du jour, pour se placer avec son corps détaché, entre la chaussée pavée de Tongres, et celle de S.-Trond, qui conduisent l'une et l'autre à Liège, afin d'observer les mouvemens de l'ennemi et de reconnoître leur camp, pen-

dant que le reste de l'armée passeroit le Jaar.

Toute la journée du 10, les ennemis furent dans la plus grande tranquillité ; ils étoient dans la persuasion que ce corps avancé étoit pour couvrir la marche de l'armée qui s'allongeoit vers Warem, et ils restèrent dans cette erreur jusqu'à deux heures après midi, que l'armée commença à paroître sur dix colonnes. Alors M. d'Etrées, suivant son instruction, marcha par sa droite, et fut se placer sur le flanc gauche de l'ennemi, à la hauteur de Bierzet ; ce mouvement ne put avoir son entière exécution que vers les cinq heures du soir.

M. de Baronnay occupoit les hauteurs de Bierzet, avec environ trois mille chevaux et de l'infanterie.

Comme il étoit de conséquence de s'en emparer, afin de reconnoître les débouchés pour se porter le lendemain sur le flanc de l'ennemi, M. d'Etrées chargea M. d'Armentieres de tourner avec toutes les troupes légères, ce corps des ennemis, pendant que lui-même feroit avancer quelques troupes sur le flanc, pour obliger M. de Baronnay à se retirer ; ce que M. d'Armentieres exécuta en faisant charger par nos hussards ceux des ennemis qui se retirèrent vers leur armée. Le combat fut vif pendant une demi-heure ; nous restâmes maîtres des hauteurs, et les troupes légères des ennemis s'en allèrent pendant la nuit.

Il est possible de rendre compte des raisons qui engagent à un combat, et de déduire les dispositions générales d'une armée pour la veille d'une bataille; mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de rendre compte de la suite de ces premières dispositions, et de parler juste des mouvemens qui se sont faits depuis l'affaire commencée.

Qui pourroit en effet porter son attention de la droite à la gauche, quand même le terrain seroit planimètre et dénué de tout empêchement, et décrire au juste toutes les positions où se trouvent les différentes sections d'une armée, et qui changent à tout moment?

Puisque cela n'est pas possible, on doit se contenter de parler affirmativement de ce que l'on a vu par soi-même, et s'en rapporter à la bonne-foi des autres sur ce que l'on n'a pas vu : c'est ce que je vais faire.

Comme mon devoir me tenoit attaché au corps commandé par M. d'Etrées, je vais rendre compte de ce qui s'est passé à la droite où a commencé le premier combat, et celui qui a déterminé la victoire, et je dirai ensuite, sur la foi publique, ce que j'ai appris des autres attaques.

L'armée battit la générale à la pointe du jour, pour partir tout de suite; mais le grand brouillard ne permit pas de se mettre en mouvement avant huit heures, et de prendre d'autres connoissances des ennemis, que par des espions.

Ceux qui vinrent à la droite, rapportèrent que les ennemis étoient décampés ; ils avoient vu la veille défilér beaucoup d'équipages qui alloient passer la Meuse. Les hussards étoient partis : c'en est assez pour donner un prétexte à un espion de faire un faux rapport.

M. le Maréchal, mieux instruit, fut averti que les ennemis l'attendoient dans leur camp.

A l'heure marquée, le corps de M. d'Etrées marcha sur trois colonnes, les troupes légères à la droite, l'infanterie au centre avec l'artillerie, et la cavalerie à la gauche, pour arriver de front sur la chaussée de Liège, pendant que S. A. S. longeroit cette même chaussée sur quatre colonnes.

Au bout d'un quart-d'heure de marche, M. d'Armentières, qui étoit à l'avant-garde avec un détachement de troupes légères, manda qu'il voyoit beaucoup de troupes, mais qu'il ne pouvoit pas juger si c'étoit toute l'armée ou seulement l'arrière-garde. Comme ces troupes faisoient encore quelques mouvemens pour se mettre en bataille, il étoit assez difficile, de l'endroit où étoit M. d'Armentières, d'en juger positivement.

Il tourna avec quelques troupes légères le village d'Ance, d'où il découvroit toute l'aîle gauche de l'ennemi : ce village est séparé en deux par une petite plaine ; la portion la plus près de Liège étoit occupée par les ennemis, qui paroissoient vouloir aussi occuper l'autre.

Pour s'y opposer, M. de Saint-Germain s'y jetta avec deux brigades d'infanterie et du canon ; la cavalerie fut mise en bataille sur deux lignes à la gauche du village, les dragons restèrent à la droite pour barrer la petite plaine qui est au milieu de ce village ; l'infanterie légère occupa les haies d'Ance, sur la droite des dragons.

M. d'Etrées fit avertir S. A. S. de ce qu'il voyoit ; elle arriva avec M. de Lowendal, elle reconnut distinctement que toute l'aile gauche étoit en bataille sur deux lignes de cavalerie, que le village d'Ance étoit rempli d'infanterie, et qu'il y avoit plusieurs bataillons en colonne sur le flanc gauche de l'ennemi.

Il y avoit aussi une réserve, toute d'infanterie, qui formoit à l'extrémité de la gauche une troisième ligne ; quelques bataillons seulement, gardoient en avant du centre de la ligne de cavalerie, les trois batteries dont j'ai parlé ci-dessus : il étoit environ dix heures.

S. A. S. jugea à propos de faire passer deux brigades d'infanterie dans la petite plaine qui séparé le village d'Ance, d'y faire venir du gros canon, et de différer le reste de la disposition jusqu'à ce qu'elle eût parlé à M. le Maréchal. On travailla tout de suite à ouvrir des communications et à placer des batteries.

Six pièces de 8 furent mises sur le prolongement de la ligne de cavalerie ennemie. Quatre pièces sur les haies du village d'Ance.

Six

Six pièces de 16 pour battre une grosse maison où il y avoit de l'infanterie.

Il étoit alors près d'une heure.

Toute l'armée étoit arrivée, l'infanterie resta en colonne, et la cavalerie se mit en bataille.

S. A. S. arriva à sa division avec deux nouvelles brigades d'infanterie, ensorte qu'il s'en trouva huit à cette droite; elle ordonna au Comte d'Etrées d'attaquer le village avec quatre brigades, pendant qu'elle le soutiendrait avec les quatre autres, et de ne pas perdre un moment à faire la disposition. Tel en fut l'ordre :

L'infanterie légère de Grassin et de la Morlière, composée de 700 hommes, devoit tourner le village par la droite.

La brigade de Picardie, ayant huit compagnies de grenadiers à sa tête, aux ordres de MM. de Fiennes et Montbarray, fut placée en colonne à la droite, ayant celle de Monaco sur deux lignes à sa gauche aux ordres de M. de Froullay.

Celle de Ségur, en colonne, marchoit à côté de Monaco, et celle de Bourbon sur deux lignes, fermoit la gauche : ces deux brigades étoient aux ordres de M. de Saint-Germain, avec quatre petites pièces légères.

A la gauche de tout, il fut placé 20 pièces en deux batteries, dont l'une battoit l'infanterie, qui étoit sur le flanc de la cavalerie ennemie, et l'autre tiroit à leurs batteries.

La première batterie appuyoit au ravin : elle étoit soutenue par une brigade d'infanterie, et la seconde devoit suivre le flanc gauche de la brigade de Bourbon.

Dix escadrons de dragons étoient en arrière de ces batteries, quatorze escadrons de cavalerie étoient sur la même ligne que les dragons : ils étoient placés environ à 600 pas de la cavalerie de l'ennemi ; le village de Raconx qui étoit occupé par l'ennemi, ne permettoit pas d'étendre davantage la cavalerie par la gauche. M. de Rosen commandoit cette division, avec ordre de charger lorsqu'il le jugeroit à propos.

M. d'Armentières avec toutes les troupes légères à cheval, éclairoit les derrières et devoit suivre l'ennemi dans sa retraite. Il étoit deux heures lorsque cette disposition fut finie.

Trente-six pièces de canon, en quatre batteries, commencèrent à tirer ; une batterie des ennemis de huit pièces et de deux obus, qui avoit assez incommodé la brigade de Champagne et notre cavalerie, pendant les premiers momens, fut bientôt démontée.

A la quatrième décharge de notre canon, les troupes se mirent en mouvement dans le plus grand ordre, et marchèrent aux premières haies, d'où la brigade de Picardie chassa les pandours. Nous étions alors au bord du grand chemin pavé, qui mène de Saint-Trond à Liège.

M. d'Etrées y fit avancer la grosse artillerie, et au bout de quatre décharges,

L'attaque du village commença. Picardie , soutenu par Monaco , forçoit les haies dont on s'emparoit successivement ; pendant que la brigade de Ségur marchoit en colonne sur le front du village , soutenue par celle de Bourbon ; ce moment fut fort furieux et vif , sans aucun désordre ; on s'empara à-la-fois de toutes les premières haies.

L'infanterie ennemie , qui bordoit le ravin , ne pouvant soutenir notre feu , se retira dans la plaine et abandonna six pièces de canon.

La cavalerie Hollandaise fit alors un mouvement audacieux ; mais dont elle ne pouvoit tirer aucun avantage. Environ dix escadrons sur deux lignes , vinrent prendre la place de l'infanterie , et voulurent attaquer le régiment de Beaujolois , qui franchissoit les haies , et qui n'étoit pas encore tout-à-fait formé.

Lorsque les soldats eurent repris leurs rangs , ce bataillon marcha à la cavalerie , dont une partie commençoit à passer le ravin ; la décharge fut faite à propos et la cavalerie culbutée : elle se rallia , et voulut revenir à la charge ; mais le Chevalier de Pons , ayant fait avancer un bataillon de Bourbon et border le ravin , la cavalerie fut attendue avec une entière confiance jusqu'à douze pas , où elle fut saluée de façon à ne plus revenir.

Pendant ce temps-là , les brigades de Picardie , Monaco et Ségur , achevoient de

forcer les haïes, et un moment après, toute l'infanterie se trouva border le ravin.

La cavalerie, avant ce moment, auroit tenté inutilement de charger celle des Hollandais, qui avoit à son front un chemin creux, qui n'avoit pu être reconnu avant l'attaque, et qui empêchoit M. de Rosen de passer.

Elle reçut ordre de s'avancer pour déboucher, en défilant par quatre, sous le feu de notre infanterie.

Pendant ce temps à la droite de tout, quelques bataillons étoient sortis des haïes : cette marche trop audacieuse rendit le moment critique ; car la cavalerie ennemie s'étoit ralliée, de même qu'un gros corps d'infanterie, qui s'avança pour attaquer le village ; ce corps repoussa d'abord les bataillons jusqu'aux haïes : ils firent ce mouvement sans désordre, seulement pour se mettre sous la protection de trois bataillons qui flanquoient si bien cette ligne, que l'infanterie ennemie, ne pouvant soutenir le feu de front et de flanc, se retira en désordre et ne parut plus.

Pendant ce temps-là, le canon étoit arrivé, et avoit continuellement tiré sur la cavalerie, qui fut obligée de quitter la place.

Ces attaques et le feu du canon, ayant forcé les troupes de l'aîle gauche de l'ennemi de s'éloigner de plus de 600 pas des haïes, on profita de ce moment pour avancer le canon, et faire déboucher huit bataillons à 200 pas dans la plaine, sans quitter

le point d'appui que nous avions à notre droite, dont l'infanterie légère couvroit le flanc.

On forma en même - temps une seconde ligne dans les haies, pendant que la brigade de Rosen se mit en bataille à la gauche de la première ligne; l'artillerie éloigna l'ennemi, qui fut obligé de céder la place.

La première ligne s'avança cent pas, et la seconde ligne passa la haie, ayant à sa gauche la brigade de Saint-Jal.

Pendant ces différens mouvemens de la droite, M. le Maréchal avoit disposé au centre trois colonnes, pour attaquer les villages de Liers, de Waroux et de Rocoux.

M. de Clermont-Gallerande avec les brigades de Mailly, Bretagne et Artois, devoit attaquer Liers.

M. d'Hérouville avec les brigades de Montmorin, Navarre, Royal et Auvergne, le village de Waroux.

M. de Maubourg, avec les brigades d'Orléans, Beauvoisis, Ronergue et les Vaisseaux, celui de Rocoux.

Quoique les dispositions fussent faites depuis long-temps, l'attaque qui devoit commencer par la gauche au village de Liers, fut différée pendant plus de deux heures; ce retardement, et la connoissance que M. le Maréchal avoit, que ces villages étoient garnis d'une nombreuse infanterie, le déterminèrent à diriger ces trois colonnes sur les deux villages de Rocoux et de Waroux.

Cette précaution ne fut pas inutile ; les ennemis , qui s'étoient retranchés dans les haies , firent une si vigoureuse résistance , que quelques bataillons hésitèrent un moment , avant que de pouvoir emporter ces villages.

Pendant que je dérobe au public la connoissance de mille actions de valeur , qui se passèrent dans ces différens combats , faute de pouvoir les décrire avec la vérité et l'éloge que mérite , en cette journée , notre infanterie et tous les Officiers-Généraux et particuliers , je reviens à ce qui s'est passé sous mes yeux à la droite.

Le désordre , qui avoit continué pendant long-temps , commençoit à se rétablir : la cavalerie ennemie s'étoit remise en bataille sur plusieurs lignes le long de la chaussée de Tongres , ayant à sa droite les batteries et environ quatre bataillons. L'artillerie devenoit inutile , par le trop grand éloignement , ainsi l'attaque de la droite ne subsistoit plus.

M. d'Etrées proposa de s'avancer pour donner aux troupes de S. A. R. un terrain suffisant , pour former derrière lui une troisième et quatrième lignes , et de placer en même-temps de la cavalerie à la gauche ; dispositions qui auroient favorisé la marche de notre artillerie , et imposé à l'ennemi en le terrassant et le resserrant de plus en plus par son flanc ; mais S. A. S. en ordonna autrement.

Apparemment que les attaques de Ro-

coux et de Waroux, qui n'étoient pas encore décidées, et celle de Liers, dont elle n'avoit pas de nouvelles, la déterminèrent à prendre ce parti : il étoit quatre heures.

Pour soutenir une espèce d'attaque sur le flanc gauche de l'ennemi, et le tenir toujours en inquiétude, M. d'Armentières s'avança avec partie des troupes légères, très-proche de la ligne des ennemis, dont la contenance étoit mal assurée; elles escarmouchèrent long-temps, mais quelques pelotons d'infanterie ayant obligé nos hussards de se retirer, la cavalerie ennemie fit quelques pas en avant.

C'étoit le moment où les villages de Waroux et de Rocoux venoient d'être forcés; les soldats, honteux d'avoir hésité un seul moment en présence de leur général, et animés par sa contenance tranquille et audacieuse au milieu du feu, firent les derniers efforts pour emporter ce village; ils passèrent au fil de l'épée la plus grande partie des troupes qui y étoient, et firent grand nombre de prisonniers. Ce coup de main conduisoit à une victoire la plus complète, si la journée n'eût pas été si avancée; il étoit près de cinq heures.

Ce fut le moment où M. le Maréchal, à la tête de la cavalerie de l'aile droite, monta dans le camp de l'ennemi.

Le village de Liers, qui n'avoit point été attaqué aussi promptement que M. le Maréchal le desiroit, fut abandonné par l'en-

complète qu'elle pouvoit l'être, si notre cavalerie eût chargé, on peut la regarder comme très-considérable, les ennemis ayant laissé sur le champ de bataille quatre à cinq mille morts, plus de trois mille prisonniers, sans compter les blessés, dont on ne peut savoir le nombre. De notre côté, nous avons eu environ 2,800 hommes tués ou blessés.

Jamais l'infanterie Française n'a été plus brillante qu'en cette journée.

Les régimens qui ont attaqué à la droite, malgré le grand feu, ont toujours marché et combattu dans le plus grand ordre, et de façon à faire honneur aux Officiers-Généraux et particuliers qui les ont commandés : les premiers ont toujours marché à la tête des colonnes.

Des Brigadiers et Colonels ont attaqué avec la plus grande valeur, faisant en même temps le devoir de Capitaines et de soldats.

Tous les Officiers particuliers ont suivi de tels exemples avec la plus grande valeur et distinction.

Le petit désordre qu'il y a eu, vers le centre, aux attaques des villages de Waroux et de Rocoux, n'a servi qu'à rendre cette attaque plus glorieuse; il y a plus de mérite à forcer un poste après l'avoir un peu tâté, que de l'enlever dès la première fois, puisque c'est donner plusieurs combats au lieu d'un, et montrer une constance et une valeur à toute épreuve.

On doit juger des efforts qu'il a fallu

faire pour forcer douze bataillons Anglais, Hannovriens et Hessois, l'élite de l'infanterie des alliés, postés et retranchés dans des villages à la tête de leur ligne, et protégés par une nombreuse artillerie : une pareille valeur mérite les plus grands éloges.

Nous avons pris plusieurs étendarts, onze drapeaux, celui-ci de l'artillerie hollandaise, 50 pièces de canon, plus de 60 Officiers.

C'est assez bien finir la plus glorieuse campagne que jamais l'armée française ait faite.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARGENSON.*

Au château de Beasot, le 13 octobre 1746.

J'ai mille pardons à vous demander, Monsieur, de ne vous avoir pas écrit par M. d'Armentières et M. d'Espagnac, mais j'étois si las, et j'avois si grand faim, que je n'en pouvois plus; d'ailleurs il auroit fallu un grand détail, et les deux personnages que je vous ai envoyés, étoient en état de vous rendre un compte très-circonsancié de ce qui s'est passé dans la journée du 11, et cela vaut mieux que toutes les relations : je veux pourtant réparer ma faute.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer par le

courier que je vous dépêchai le 9, la disposition du 10.

Les ennemis étant restés dans leur position, leur droite à Houtain, et leur gauche dépassant Liège, je fis la disposition ci-jointe, et je campai ma gauche à Glon et ma droite à Horion.

Nous étant mis en marche le 11 au point du jour, nous arrivâmes vers les dix heures en présence des ennemis, et si l'attaque avoit commencé à midi, comme cela se pouvoit, j'avois lieu d'espérer de détruire cette armée, qui n'avoit d'autre retraite entre le Jaar et la Meuse, que le camp des Romains, à l'extrémité du mont de St.-Pierre, qui ne peut contenir que 12,000 hommes; mais elle ne commença à ma droite qu'à trois heures, par le village d'Ance, et à la gauche de mon centre un moment après; l'affaire n'a point balancé. Le village d'Ance, où étoient les Pandours et les Bavares, a été emporté par le corps de M. le Comte d'Etrées, qui s'alongeant par ledit village, a pris les Hollandais en flanc et à dos, pendant que M. le Comte de Clermont et M. de Lowendal, que j'avois renforcés de trois brigades d'infanterie de seconde réserve, le soutenoit.

Dans ce temps-là j'avois fait attaquer les villages de Rocoux et de Waroux, qui étoient au centre, par les brigades dont vous trouverez l'état ci-joint.

Ces villages étoient occupés par douze bataillons Anglais, Hessois et Hanovriens,

soutenus de l'infanterie des mêmes nations, et vous savez que c'est leur meilleure; ces villages ont été emportés dans une demi-heure, et notre infanterie s'y est comportée avec une vigueur que je ne saurois dépeindre, et dont je n'ai point vu d'exemple. Nous avons perdu à l'attaque desdits villages, qui étoient retranchés et lardés d'artillerie chargée à cartouches.

Pendant ce temps-là, je coulai avec toute la droite de l'infanterie tout du long du village de Rocoux, pour tourner une grande redoute que les ennemis avoient sur leur front avec du gros canon, qui nous incommodoit et troubloit mon opération, pour joindre les troupes de ma droite, qui étoit déjà sur la hauteur dans le champ de bataille des ennemis; M. le Comte d'Etrées jugea de ce que je voulois faire, et donna un coup de collier, de manière que nous nous joignîmes derrière la redoute. Les ennemis se voyant pris en flanc par un si grand nombre de troupes, ne songèrent plus à tenir: la déroute fut générale à leur gauche, et entraîna la droite.

Je n'avois pas pu faire agir la cavalerie de ma droite, parce qu'il y avoit un grand ravin qui coupoit le terrain sur le front de la gauche des ennemis, et je fus obligé de la faire marcher, en laissant la redoute à droite, pour la porter sur la hauteur, d'où nous avons poursuivi les ennemis jusques à hauteur des villages de Liers et de Millemont, où la nuit nous a pris. Leur droite

s'est retirée au camp des Romains, mais toute leur gauche et le centre se sont sauvés par le bas, le long de la Meuse, et si nous avions eu deux heures de plus, peu de ces troupes nous auroit échappé. Je ne vous parle pas, Monsieur, de la droite des ennemis, qui n'a point combattu: elle étoit couverte du grand ravin de Villers-St.-Siméon; je l'ai fait amuser par le corps de M. de Mortaigne et celui de M. de Clermont-Gallerande, pour qu'elle ne se portât pas sur le centre.

Les ennemis ont perdu, autant que j'ai pu en juger par le nombre des morts, 4 à 5,000 hommes; nous leur avons fait 3000 prisonniers.

Mon attente à détruire l'armée ennemie n'ayant pas été remplie, je ne puis entreprendre le siège de Maestricht, les ennemis étant encore trop forts pour ne pas me disputer le passage de la Meuse, lequel exige des mouvemens et des manœuvres dans un pays où il n'y a aucune subsistance; ce qui entraîneroit la ruine de notre armée, qui est encore en très-bon état, et la prise de cette place ne sera pas une opération bien difficile au commencement de la campagne prochaine.

Je ferai partir demain les bataillons que vous avez destinés pour la Bretagne. M. de Contades part aujourd'hui pour prendre vos ordres.

J'alongeais trop cette lettre, si je voulois, Monsieur, vous faire l'éloge de tous

ceux qui en méritent, et qui se sont acquis de la gloire à cette action. Mgr. le Comte de Clermont s'y est fort distingué, ainsi que les Comtes d'Etrées et Lowendal. M. le Chevalier de Belle-Ile et M. de Lorges, qui étoient de jour, m'ont été d'un grand secours, et se sont portés par-tout avec beaucoup de valeur et d'intelligence. Dans les attaques particulières, M. de Boufflers s'est fort distingué, ainsi que les autres officiers attachés à ces divisions. Le jeune Montmorin a pris un drapeau de son régiment qu'il a été planter dans les haies du village de Rocoux, et il a reçu neuf coups de fusil à travers de ses habits. Le jeune Balleroi, qui a été blessé, et a eu ses habits percés de plusieurs coups; M. de Bonfillers a eu un cheval tué dans les haies du village, et j'ai vu son habit tout déchiré et brûlé de coup de fusil. Enfin, il est impossible de vous détailler tout ce qui s'est passé là. Il me suffit de vous dire que je n'ai jamais vu tant de valeur et tant d'intrépidité. J'ai été un moment à croire que notre infanterie fuyoit, en voyant sortir beaucoup du village, mais je m'appercus bientôt que c'étoient des blessés qui avoient quitté leurs armes, et qui alloient se faire panser; je puis dire n'avoir pas vu un homme sain, qui se soit retiré du combat, sous le prétexte de conduire des Officiers ou de ses camarades blessés.

Ce qui vous paroîtra singulier, Monsieur, c'est qu'il y ait eu dans un pays de plaine plus de cinq cens escadrons, sans qu'on ait

pu donner un coup de sabre ; il est vrai que si la nuit ne fût survenue , elle auroit eu beau jeu , car elle étoit déjà toute en branle pour tomber sur les ennemis , qui fuyoient de toute part en désordre : il n'y a eu que quelques bataillons de la droite des ennemis qui se soient retirés en ordre , en faisant un bataillon quarré , à quoi les a obligés Châtillon , d'Angoumois , avec ses trois cens volontaires. On a coupé hier la jambe au pauvre Mascaron d'Auvergne , (à qui vous avez accordé cette campagne la croix de St.-Louis ,) qui galvaudoit ces bataillons ennemis dans un village avec Châtillon , et les embarrassoit au point qu'ils ne savoient quelle contenance tenir.

Je ne finirois pas cette lettre , Monsieur , si je voulois vous dire toutes les choses agréables à détailler. Le Roi doit être content de ses troupes ; je m'estimerai heureux si vous l'êtes de moi.

M. de Valfond , qui a la judiciaire juste , qui voit avec de bons yeux , et qui ne m'a pas quitté pendant toute l'action , pourra vous satisfaire sur tout ce que vous pouvez encore desirer de savoir , et c'est à cette fin que je vous l'envoie.

Le Maréchal DE SAXE au Roi DE PRUSSE.

Au Camp de Tongres, le 14 octobre 1746.

S I R E ,

Après nous être rendus maître des châteaux de Namur, il ne nous restoit plus rien à faire cette campagne, et l'on ne donne guères une bataille pour le plaisir de la donner; mais comme les ennemis s'étoient mis à cheval sur le Jaar, j'ai été tenté de les attaquer, dans l'espérance de détruire la partie gauche que je pouvois tourner : à cet effet, je me suis fait joindre par les troupes du siège qui sont venues se placer à ma droite. La position des ennemis étoit bonne, par la nature du pays. Tant que ces troupes ne m'avoient pas joint, un grand ravin, qui va jusqu'à Villers-St.-Siméon, couvroit leur gauche, et les débouchés que j'avois devant mon camp, entre Tongres et Bilsen, étoient très-difficiles; ainsi il me falloit les troupes du siège pour tourner et attaquer la gauche des ennemis. La veille que ces troupes m'ont joint, M. le Prince Charles a fait passer le Jaar à sa droite, a étendu sa gauche jusqu'à Liège au fauxbourg de Ste.-Marguerite, où il y a un grand ravin très-profond : en prenant cette position, j'ai fait sortir de mon camp quelques

quelques brigades avec un nombre d'artillerie, avec laquelle j'ai canonné à la droite et à la gauche du Jaar son arrière-garde, et les ennemis ont perdu dans cette affaire environ 1,200 hommes.

Le lendemain, qui étoit le 9, j'ai changé ma position, et j'ai mis ma gauche à Tongres, et ma droite à Horelle. M. le Comte de Clermont-Prince m'a joint ce jour-là avec les troupes du siège, et a appuyé sa gauche à ma droite, en longeant le Jaar. Le 10, j'ai passé le Jaar avec toutes les troupes, et j'ai appuyé ma gauche à Glon, et ma droite à Horion; les ennemis avoient leur droite à Houtain, et leur gauche au fauxbourg de Ste.-Marguerite, Liège derrière eux, sans rien entre nous; c'est de ces deux positions qu'il faut partir.

Il paroît singulier à V. M., que M. le Prince Charles se soit commis à une bataille sur la fin d'une campagne, et que je me sois hasardé de gaité de cœur à la donner; mais sa position m'y invitoit, et j'espérois de détruire cette armée, n'ayant nulle retraite entre le Jaar et la Meuse, que le camp des Romains, à l'extrémité du mont S.-Pierre, et qui à peine peut contenir 12,000 hommes.

Voilà, Sire, la raison qui m'a déterminé à attaquer M. le Prince Charles, et j'aurois réussi si, par un hasard qui n'a pas d'exemple, l'attaque avoit commencé à midi, comme cela se pouvoit; car, dès les 11 heures, nous étions en présence à la portée du

canon , qui tiroit sans cesse de part et d'autre.

• L'attaque n'a commencé sur ma droite qu'à trois heures par le village d'Ance , et à la gauche de mon centre , un moment après : l'affaire n'a point balancé , et le village d'Ance , où étoient les Pandours et les Bavares , a été emporté par le corps de M. le Comte d'Etrées , qui s'allongeant par le dit village , a pris les Hollandais en flanc et à dos , pendant que M. le Comte de Clermont et Lowendal , que j'avois fait renforcer de trois brigades d'infanterie , tirée de ma seconde réserve , soutenoient M. le Comte d'Etrées. Dans ce temps-là , j'avois fait attaquer les villages de Waroux et Rocoux , qui étoient au centre , par les brigades de Mailly et Bretagne , qui avoient la gauche de l'attaque du village de Waroux , soutenues par la brigade d'Artois , et par celle des Grenadiers-Royaux de Chabillant ; l'attaque de la droite de ce village , par les brigades de Navarre et de Montmorin , soutenues de celles d'Auvergne et de Royal , et le village de Rocoux par les brigades d'Orléans et de Beauvoisis , soutenues par celles de Rouergue et des Vaisseaux.

• Ces villages étoient occupés par douze bataillons Anglois , Hessois et Hanovriens , soutenus de l'infanterie des mêmes nations ; et V. M. sait que c'est la meilleure infanterie qu'ils aient ; cependant ces villages ont été emportés dans une demi-heure , et notre infanterie s'y est comportée avec une

vigueur que je ne saurois dépeindre, et dont, je l'avoue, je n'ai point vu d'exemple. Nous avons perdu à l'attaque de ces villages, qui étoient retranchés.

Je n'avois pas pu faire agir la cavalerie de ma droite, parce qu'il y avoit un grand ravin qui coupoit le terrain sur le front de la gauche des ennemis, et je fus obligé de la faire marcher, en laissant la redoute à droite, pour la porter sur la hauteur, d'où nous avons poursuivi les ennemis jusqu'à hauteur des villages de Liers et de Milmont, où la nuit nous a pris. Leur droite s'est retirée au camp des Romains; mais toute leur gauche et le centre se sont sauvés par le bas le long de la Menne, et si nous avions eu deux heures de plus, peu de ces troupes nous auroient échappées.

Je ne parle pas à V. M. de la droite des ennemis, qui n'a pas combattu; elle étoit couverte du grand ravin de Villers-S.-Siméon : je l'ai fait amuser par le corps de M. de Mortaigne et par celui de M. de Clermont-Gallerande, pour qu'ils ne se portassent pas sur le centre.

Les ennemis ont perdu, autant que j'en ai pu juger par le nombre des morts, 7 à 8,000 hommes; nous leur avons fait près de trois mille prisonniers, compris les blessés, et pris douze drapeaux avec 40 pièces de canon.

Notre perte se monte à environ trois mille hommes tant tués que blessés.

M. PIRON au Maréchal DE SAXE.

Paris, le 18 octobre 1746.

MONSIEUR,

Du temps du règne de votre auguste père, un jour au foyer de la comédie française, dans l'instant fatal qu'on alloit lever le rideau pour une première fois sur mon compte, je me souviens, que m'étant trouvé devant vous, vous eûtes la bonté de me souhaiter bonne chance; je me recommandai à votre suffrage, il vous plut, en me le promettant d'avance, de me demander à quoi pouvoit m'être bon le suffrage d'un étranger; à quoi je pris la liberté de vous répondre, que les fils de Rois n'étoient étrangers nulle part. Hé bien, Monseigneur, avois-je raison, vous croyez-vous encore étranger parmi nous, et le Roi a-t-il un meilleur Français que vous dans ses armées; et dans quel coin du monde seriez-vous étranger, à cette heure sur-tout qu'il est tout plein de votre nom? Voyez comme au bruit de ce nom illustre, un Prince curieux est venu des pays lointains pompeusement avec une suite de près de cent mille hommes, pour vous rendre une visite solennelle, et prendre de vous des leçons sur le noble métier des armes; il n'est bruit que de la bonne réception que vous avez faite à Son

Altesse ; vous l'avez régaler, dit-ton , à votre façon , c'est-à-dire , que rien n'y a manqué. On vante sur-tout la politesse française avec laquelle vous l'avez reconduit. Quoi de plus courtois en effet , que de le débarrasser , comme vous avez fait , d'une grande partie de sa suite , qui auroit affané sa route , de toute son artillerie , qui auroit appesanti sa marche , et de je ne sais combien d'enseignes et de drapeaux qui ne lui servoient non plus à porter qu'à traîner ? Aussi , Dieu sait les beaux vers que ce Prince et les siens chantent à votre louange ; mais ni leurs vers , ni tous les nôtres ne vaudront pas la saillie en prose d'un nouveau venu des bords de la Garonne , qui , l'autre jour , voyant passer des étendarts en grand nombre qu'on portoit à Notre-Dame , nous dit avec toute la force de l'accent du pays : *Cadedis , ce Maréchal de Saxe nous scandalise : Diou me damne , il veut , je crois , faire de cette église le garde-meuble de la Reine d'Hongrie*. N'en déplaise toutefois au Cousts , loin que vous nous scandalisiez , vous êtes sans contredit le Maréchal de France le plus édifiant que nous avons , quoique , Dieu merci , nous en ayons de très-pieux. Oui , Monseigneur , vous êtes un ange envoyé du Ciel pour notre salut temporel et spirituel , vous nous menez en Paradis sur votre char de triomphe ; car depuis que vous avez l'épée et le bâton à la main , vous nous mettez sans cesse les louanges de Dieu à la bouche ; les *Te Deum* ne

finissent pas , et j'y trouve mille gens que je n'avois jamais vus à nos grand-messes , et que je ne connoissois que par leur assuïdité à l'opéra , sans vous parler des mandemens pleins d'onction que vos exploits font couler tous les jours de la plume de nos Prélats. Daignez , Monseigneur , recevoir ce petit tribut de la mienne , en attendant que le burin héroïque de notre célèbre historiographe ait achevé votre portrait , et que ce noble sacristain du temple de la Gloire l'ait placé à côté de celui de Trajan , comme on a mis celui de M. de Turenne à côté de ceux de nos Rois.

*Le Cardinal DE ROHAN au Maréchal
DE SAXE.*

A Mutzig , le 21 octobre 1746.

Pendant le cours de votre campagne , Monsieur , j'ai admiré et applaudi comme pendant les précédentes , et rarement je me suis cru permis de vous l'écrire. Pourriez-vous douter de mes sentimens , et ne devois-je pas vous éviter la peine d'une réponse , que par politesse vous n'auriez pas voulu vous épargner ? Mais aujourd'hui en vérité le silence n'est plus de saison ; la victoire de Rocoux est si grande , si belle , si importante , elle est tant l'ouvrage de votre prudence et d'un courage que vous

savez inspirer à ceux qui combattent sous vos ordres, qu'il faudroit n'aimer ni le Roi ni l'Etat, et être hébété ou insensible pour se taire. Vous nous mettez en état de continuer la guerre, si nos ennemis la veulent toujours, ou de les déterminer à la paix d'une manière glorieuse pour la France, et cela se fait dans des circonstances qui ne relèvent pas peu l'avantage que vous venez de remporter. Voilà, Monsieur, ce que je pense, ce que je sens, et ce que j'ai l'honneur de vous dire avec autant de joie que de vérité. Personne ne vous est plus respectueusement dévoué que *le Cardinal de Rohan*.

M. le Coadjuteur, qui est actuellement avec moi, et qui se lonant infiniment des marques qu'il a reçues de vos bontés en toute occasion, vous est très-attaché, partage ma joie de tout son cœur. L'abbé de Ravannes vous supplie de vous souvenir qu'il est un de vos adorateurs; l'oncle de l'Ingénieur Lambert, votre protégé, qui vous doit tant, est dans les sentimens de son neveu : il croit tout dire.

*Extrait d'une lettre des environs de
Mayence.*

29 Octobre 1746.

Il fourmille aux environs d'ici d'Officiers et de vivandiers qui s'en retournent chez

eux pour entrer en quartier-d'hiver, où toute l'armée alliée est en train d'entrer, après avoir souffert la perte de neuf mille hommes; aucun de tous ceux auxquels j'ai parlé à leur passage ici, ne veut approuver la conduite du Prince Charles : ils en parlent comme d'un fantôme.

Tous les Bailliages des petites Principautés de ces environs, sont prêts à recevoir leurs hôtes, dont ils ont horreur; il n'y a que les Etats de Mayence qui n'ont pas encore l'ordre d'en recevoir. Cette armée qui viendra de Flandre, montera le Rhin, jusqu'à toucher, dit-on, les troupes d'Empire du côté de Heilbron, pour former une chaîne le long du Rhin, et avoir l'œil sur ceux qui, de l'autre part, pourroient probablement entreprendre de passer ce fleuve de ces côtés-ci : le temps nous apprendra la réalité de tout cela.

P. S. Je parlois dans ce moment à un ami qui vient de la Vetteravie, d'un endroit nommé Ober-Erlenbach, qui me dit, qu'il y avoit deux régimens Bava-rois d'arrivés là pour passer en Flandre, dont l'un est nommé Taxis, et l'on ne sait pas le nom de l'autre; mais ils ne pressent pas leur marche; ainsi les troupes se croisent régulièrement : les unes descendent, les autres remontent.

*Le Comte DE LOWENDAL au Maréchal
DE SAXE.*

A Namur, le 31 octobre 1716.

MONSEIGNEUR,

La lettre de l'abbé de la Marque étant plutôt pour vous que pour moi, je n'ai pas voulu différer de vous l'envoyer.

J'y joins un état que les alliés viennent de faire imprimer de leurs soldats tués, blessés ou pris à la bataille du 11 de ce mois.

Je trouve cet état aussi ridicule que l'idée qu'ils ont eue de le rendre public. On voit clairement que ces gens-là ont mieux aimé perdre vis-à-vis des commissaires, que d'avouer leur défaite.

Je vois aussi qu'ils passent sous silence la perte de leurs troupes auxiliaires, qui fait le plus grand point.

Les nouvelles que j'ai de l'ennemi sont, que la cavalerie Anglaise a commencé à défiler le 27, prenant sa route sur Breda, que le 28 la cavalerie Hannovrienne a défilé du côté de Grave, mais que l'infanterie n'a point bougé; que le même jour la cavalerie Hollandaise a marché sur deux colonnes sur Venlo, pour diriger sa marche à Nimègue; que ces troupes ont forcé les

portes de Maseick, et ont logé dans la ville en passant. Sept régimens Autrichiens et un régiment d'husards ont aussi défilé le 28 vers le pays de Julliers; dix autres bataillons de ces mêmes troupes et huit escadrons, ont pris le 29 la route du duché de Luxembourg; le pays de Limbourg jusqu'à Reremonde sera rempli des troupes Autrichiennes, si l'on en peut juger par les préparatifs qui s'y font. Il est parti de la garnison de Maestricht, pour se rendre en Hollande, le régiment de Hesse-Hombourg et Elias, et celui de Sturler Suisse; on ne sait point encore qui doit les remplacer.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Extrait d'une lettre de la Haye ,
du 29 octobre.*

Strasbourg, le 3 novembre 1746.

Les affaires qui avoient paru si riantes en faveur de la cause commune, eu égard à ce qui s'est passé en Italie, en Angleterre et sur les côtes de Bretagne, viennent de changer de face; et la balance semble pencher de nouveau du côté de la France. Je ne dis rien de la dernière bataille dont on voit tant de relations si diverses, où l'on s'efforce de diminuer notre perte, d'augmenter celle des François, et de justifier la conduite des Autrichiens, qu'on avoit

d'abord voulu blâmer de n'avoir point secouru l'aîle gauche ; je sais que le Prince Charles l'avoit proposé , mais que le Feld-Maréchal Bathiani s'y est opposé pour de bonnes raisons , et c'est un bonheur qu'il l'ait fait ; car si l'aîle droite avoit changé de position , après la défaite des troupes qui gardoient les villages respectifs , l'armée auroit couru risque d'être entièrement abîmée. M. le Maréchal de Saxe avoit pris de si justes mesures , que ses troupes étoient en état de dérouter les nôtres , et de leur couper la communication avec Maëstricht ; mais les Autrichiens , en tenant ferme dans les postes qu'ils occupoient , ont favorisé la retraite vers cette ville , ce qui a sauvé l'armée , ainsi que je l'ai appris de très-bonne part.

Il importe peu de savoir si nous avons perdu quelques mille hommes de plus ou de moins ; le fait est , que nous avons été obligé de plier , et que l'on ne peut disputer aux Français l'avantage qu'il ont remporté dans cette occasion ; il est vrai que , pour notre honneur , nous pouvons dire que nous ne leur cédon point en bravoure , et que si nous avons été obligés de plier , ce n'a été que parce qu'ils avoient une grande supériorité , et que leur artillerie est plus nombreuse que la nôtre ; mais c'est-là justement le mal , et c'est ce qui fait et fera toujours pencher la balance de leur côté ; ainsi nous voilà retombés dans des circonstances plus critiques que jamais. Quelques-uns croyent que cet événement , joint

au mauvais sort de l'entreprise des Anglais sur les côtes de Bretagne, dont on vient d'apprendre la nouvelle, pourra contribuer à avancer la paix générale, en supposant que l'Angleterre y apportera les mains plus qu'elle n'auroit fait sans cela. Je ne sais si ceux qui sont de cet avis pensent juste, mais j'ai bien peur que les affaires ne prennent un tour bien différent : tout dépend de voir les mouvemens ultérieurs des Français, s'ils se contenteront de l'honneur de leur victoire; qu'ils finissent par-là la campagne, tout pourra se rétablir, mais s'ils poussent leur pointe, comme bien des gens le craignent, je ne sais ce qui en arrivera : nous en serons bientôt éclaircis.

État de l'emplacement pour les troupes pendant l'hiver de 1746 à 1747, avec les districts des Officiers-Généraux employés sur la frontière des Pays-Bas.

OFFICIERS- GÉNÉRAUX.	INFANTERIE.	CAVALERIE.	EMPLACEMENTS.
	Batail.	Escad.	
De Lowendal, Lieut.-Général.	Picardie . . . 4		
Fimarcen, Mar. de Camp.	Custines . . . 3		
Bergsick, Brig. à Charleroi.	La Cour-aux-Chantres . . 2	La Reine . . 4	Namur.
	De milices . . 2		
	Le régiment de Graaslin, 1er, de Royal-Wallons . . 1	De Caraman . . 2	Charleroi.
	De milices . . 1		

OFFICIERS- GÉNÉRAUX. INFANTERIE. CAVALERIE. E M P L A C E - M E N T S.

	Batail.	Escad.	
Cte. d'Etrées.			
De Rellingue ,	{ Du Roi . . . 4	Bourbon-Prin-	} Monset Saint-
Mar. de Camp.	1er. et 3me. de	ce. 4	
Robert , Brig.	Montboissier	Mestre - de -	
à Mons.	De milices . 2	Camp-gen. . 5	} Nivelles et
De Vaux, Brig.	Angoumois . 1	Royal, drag. 5	
à Nivelles.	De milices . 1	Les Croates.	
D'Argou, Com-	2me. de Cour-	D'Harcourt . 3	} Braine-le-Cte.
mand. de Pie-	ten 1		
mont à Braine-	Chartres. . . 2	D'Harcourt . 2	} Halle.
le-Comte			
et Soignies.			
Duc de Boute-			
ville.	{ Normandie . 4		} Bruxelles.
De Gourten ,	Montmorin . 3	Du Roi . . . 4	
Mar. de Camp,	1er. et 3me. de	Royal - Rous-	
Salenci.	Courten. . . 2	sillon. . . . 4	
Chev. d'Ailly ,	Fontenai, art. 1		
Brigadiers.			
Beausobre, bri-	{ De milices . 2	Beausobre. . 4	} Wilworden.
gadier.			
De Saint-Ger-	{ Royal . . . 3	Belfonds. . . 4	} Asch et envir.
main, Maréc.	Touraine . . 3	Mangiron . . 4	
de Camp	Limosin . . 3	Baulfremont ,	
Pascal, brig.	Diesbac . . 3	dragons . . . 5	
	Le régiment de la Morlière.		
De Lussau, M.	{ Auvergne . . 3	Cravattes . . 4	} Malines.
de Camp.	De milices. . 2	Berchini. . . 5	
	Le régiment des Cantabres.		
Clermont-Gal-	{ Dauphin. . . 3	Cuirassiers . 4	} Anvers.
lerande.	Beauvoisis. . 1	Berry 4	
Baufremont ,	Crillon . . . 3		
M. de Camp.	De milices . 2		
Da Chayla, Lt.	{ De milices . 1	Fenthièvre . 4	} Dendermon-
Général.			
		Bourbon-Bas-	
D'Espagnac ,	De milices. . 1	set , ... 4	} Veckteren.
Brigad. Com-		Beauceire . . 4	
mand. en se-		Saluces . . . 4	
cond.		Mestre - de -	
	Piémont. . . 4	Camp-gén. . 4	} Oudenarde et
	Orléans . . . 2	Royal 4	
Boisor, Brig.	De milices . 2	Rohan 4	
		Clermont-Ton-	
		nerre 4	

OFFICIERS- GÉNÉRAUX.	INFANTERIE.	CAVALERIE.	EMPLACE- MENTS.
	Bataill.	Escad.	
D'Armentières, Lieut.-Gén.	{	Egmont, dra- gons . . . 5 Egmont . . . 4 David . . . 4	{ Lessines. Enghein. Ath.
Cte. de Mont- morency, Mar. de Camp.	{		{ Alost. Ninove.
Brassac et la Vallette, Brig.	{ Des Carabiniers		{ Grammont.
Bulkeley, Lt. Général.	{ Su 2 ier. et 3me. de Bettens . . . 2 De milices . . 1	Royal - Polo- gne 4	{ Bruges et Fort de Dame.
Thomé, Mar. de Camp.	{		
Command. de ce régiment.	{	Volontaires de Saxe 6 Royal-Etran- ger 4	{ Deinse, Cour- trai et envir. Menin et Wer- wick.
De Ceberet, L. Général.	{ De milices . . 1½	Égrolle . . . 4	{ Communies et Varneton.
De Romecourt, Mar. de Camp, à Ipres.	{	Orléans . . . 4 Noailles . . . 4	{ Ipres. Rousselaer et environs.
De Brézé, Lien- ten.-Général.	{ Rolan 2 Royal-la-Ma- rine 1 De milices . . 2	Colonel-Géné- rale 4 Harcourt . . . 4	{ Tournai.
La Saze, Mar. de Camp.	{		
Chef. de Deux, Brigadier.	{	Brionne . . . 4	{ Renay et envi- rons.
Com. de place. Milices . . . 1			Condé.
Comte de Da- nois, Lt.-Gén.	{ Vexin 1 Milices . . . 2	Prince-Camil- le 4	{ Valenciennes et environs.
Phelippes, Lt. Général.	{ 2e. de Mont- boisier . . . 1 De milices . . 1	De Caraman . 3	Maubeuge.
Com. de Place. Milices . . . ½			Avesnes.
Com. de place. Milices . . . ½			Landreci.
Com. de place. Milices . . . ½			Le Quesnoi.
Command. de la place.	{ Milices . . . ½		{ Cambrai et ci- tadelle.
Com. de place. Milices . . . ¼			Bouchain.
Command. de la place.	{ Boufflers . . . 2 Milices . . . 2	Talleyrand . 4	Lille.

du Maréchal de Saxe.

287

OFFICIERS- GÉNÉRAUX. INFANTERIE. CAVALERIE. E M P L A C E - M E N T S.

Batail. Escad.

Command. de la place.	{ De Richecourt, artilleri . . . 1 De milices . . 2	Douai.
Command. de la place.	{	Clermont-Prin- ce 4 } Arras.
Com. de place. De Milices . . $\frac{1}{2}$		Bergues.
La Motte-d'Hu- gues, Mar. de Camp.	{ Rochefort . . . 1 se. de Monin . 1 De milices . . 2 se. de Bèthens . 1 De milices . . 1	{ Ostende et fort de Plas- seudal. Nieupoort.
D'Etrées, Mar. de Camp.	{ De milices . . 1	Furnes.
D'Aunai, Lieu- ten. Gén.	{ Hainaut . . . 1 se. de Monin . 1 De milices . . 2	Dunkerque.
Com. de place. De milices . . 1		Gravelines.
De Mezieres Mar. de Camp.	{ Laval 1 Ir. de Monin . 1 De milices . . 2 Invalides.	De Septimanie, dragons. 4 } Calais, cità- delle et fort Nieulay: Ardus.
De Tressan, Mar. de C.	{ Troupes Bou- lonnoises . . 1	Boulogne.
Command. de la place.	{ Royal - Ecos- sois 1 De milices . . $\frac{1}{4}$	Saint-Omer.
Com. de place. De milices . . $\frac{1}{4}$		Saint-Venant.
Command. de la place.	{ De milices . . 1	Aire et Bethu- ne.
De Gravel, M. de Camp.	{ se. Royal-Wa- lon 1 De milices . . 1 De milices . . 1 Invalides . . .	Linden, hus- sards 4 } Givet et Char- lemont. De Fiemmes . 3 Philippeville. De Fiemmes . 1 Maricbourg.

80 bat. de camp. 193 escad.

47 de milices, y compris un batail- lon de troupes Boulonnoises.

TOTAL 127 batail.

193 escadrons.

*Le Comte de SAINT-GERMAIN au
Maréchal DE SAXE.*

A Louvain, le 9 novembre 1746.

MONSIEUR,

Tout bien examiné, il me paroît que le corps ennemi qui est en-deçà de la Meuse, est tout au plus de 5,000 hommes, dont il y a deux bataillons de Brann, et trois ou quatre compagnies de grenadiers avec trois pièces de cañon prussien de deux à trois livres de balle, qui sont du corps des Pandours.

Selon mes avis, la garnison de Maestricht est composée de neuf bataillons Autrichiens, six Hessois et quatre Bavarois, et de trois escadrons Hollandais, à ce que je crois; enfin, il ne me paroît pas que les ennemis puissent rassembler un corps assez considérable pour nous inquiéter, et ils n'y songent pas, à ce qu'il me paroît; mais le Prince Charles n'ose partir tant qu'il vous suit à Bruxelles: l'exemple de cette dernière ville leur fait encore peur, et tout Maestricht est persuadé que vous voulez l'attaquer.

J'ai visité aujourd'hui la Dille depuis ici jusqu'à Weichterén: j'ajusterai toute cette étendue de manière que l'ennemi n'y passera pas, et n'y pourra jeter de ponts de
tout

tout l'hiver. Je ferai la même chose d'ici à Wavre, et si vous le jugez à propos, Monseigneur, je ferai une inondation impraticable depuis Wavre jusqu'à Malines, et du côté de la rivière qu'il vous plaira de l'ordonner; ensuite nous serons tranquilles, car il n'y a nulle apparence que l'ennemi ose passer la Dille entre Wavre et Charleroi, et j'ose répondre qu'il ne percera pas la ville de Louvain.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Les hussards ne nous approchent point.

M. DUFOUR au Maréchal DE SAXE.

A Coblenz, le 9 novembre 1746.

Le Chancelier de Trêves me fit part hier d'une lettre qu'il a reçue de l'Electeur son maître, par laquelle S. A. E. lui mande, que dans des circonstances aussi critiques que celles où elle se trouve maintenant, elle persistoit à ne point vouloir donner des quartiers-d'hiver sur son territoire; qu'en conséquence de la résolution qu'elle avoit prise à cet égard, elle avoit refusé d'envoyer au-devant des troupes Autrichiennes un Commissaire pour arranger les quartiers, que l'on préméditoit de faire prendre malgré S. A. E. sur le territoire de l'Archevêché de Trêves, en quoi on contrevenoit aux cons-

Tome III.

T

titutions de l'Empire , nommément à la dernière capitulation , dans laquelle il est dit, que l'Empereur ou quelqu'autre Prince de l'Empire qui feroit passer ou séjourner des troupes sur le territoire d'un de ses co-Etats , seroit tenu d'envoyer des Commissaires pour régler ce qui concerne la marche des troupes ; que lui Chancelier avoit bien fait de renvoyer sans réponse les Bailiffs, qui étoient venus chez lui , pour lui demander les ordres de l'Electeur au sujet de l'arrivée prochaine des troupes Autrichiennes, puisque S. A. E. leur avoit fait mander, de ne fournir à ces troupes Autrichiennes , dont on annonce l'arrivée, ni paille, ni foin, ni aucune autre provision, ajoutant que si ces troupes arrivoient, il faudroit qu'elles achetassent de la main à la main ce dont elles auroient besoin ; le Chancelier m'a ajouté, que l'Electeur son maître vouloit en cette occasion, se conduire de manière, que l'on ne pût qu'à tort lui reprocher la moindre chose ; le temps critique et dangereux où l'on se trouve, exigeant de sages précautions.

Le Chancelier m'a dit de plus, que M. d'Emerad paroissoit se choquer, de ce que l'on ne vouloit point ici adopter la raison de guerre qu'il alléguoit, en disant qu'elle avoit bien suffi, pour autoriser les quartiers-d'hiver pris par l'armée commandée par M. le Maréchal de Maillebois.

J'ai jugé sur tout ce que m'a dit le Chancelier , qu'il est d'opinion que les op-

positions de l'électeur de Trêves pourroient bien avoir opéré, qu'au lieu de trois régimens dont il paroissoit menacé, il n'y en aura peut-être, que deux.

*Le Marquis DE LA SERRE au Maréchal
DE SAXE.*

A Bavai, le 25 novembre 1746.

J'ai eu l'honneur de vous mander par ma précédente, Monseigneur, que j'étois arrivé à Bavai samedi; je me suis occupé depuis lors à faire travailler à ce poste qui en a, je vous assure, un extrême besoin. M. de Virlof, Directeur des fortifications de Maubeuge, y a resté jusqu'à ce que M. Durand, son second, soit venu le remplacer; je ne puis que me louer de leurs soins et de leur vigilance, et si les pionniers les secundoient, je devrois être bientôt à l'abri d'un coup de main.

Hier sur les dix heures du matin le Sieur Bethune, un des partisans au service de la Reine, est venu pour tâter mon poste, et savoir apparemment si Bavai étoit occupé; dès que je fus averti, je fis sortir une compagnie de grenadiers pour soutenir mes travailleurs et cinquante dragons, et cinquante chevaux, pour savoir ce qu'ils étoient. Il parut environ 300 hussards et dragons qui s'approchèrent assez près, pour que la ca-

valerie et les dragons se tiraillassent : cela dura assez long-temps, mais comme la compagnie de grenadiers étoit postée pour les soutenir, ils n'approchèrent jamais : nous leur avons tué deux, et à ce que m'assurent des paysans, blessé cinq ou six hommes; nous n'avons ici qu'un cavalier de Bourbon de blessé. Dès que ma cavalerie et mes dragons furent rentrés; ils se retirèrent, et je n'ai appris que ce matin qu'ils avoient trois ou quatre cens hommes d'infanterie, mais qui n'ont point passé la Lône. Cette petite action finie, les hussards ennemis se sont éparpillés, et sur la chaussée de Valenciennes à Bavai, ils ont pillé le chariot de Maubeuge, quoiqu'il fût muni d'un passeport de la Reine. J'en ai rendu compte à M. le Comte de Danois, qui me mande, qu'il a envoyé un trompette à Mons pour se plaindre; ils ont pillé dans les villages voisins cochons, volailles, linge et autres nippes : j'en rassemble l'état que j'enverrai pareillement à M. le Comte de Danois; ils ont couché à Bosu, village à trois lieues d'ici, et ce matin ils ont repris le chemin de St.-Guillain ou celui de Mons.

Jé suis, comme vous le voyez, bien alerte, et ne négligerai rien pour mériter la confiance que l'on veut bien avoir en moi.

Je suis très-content de toutes les différentes troupes qui composent mon détachement.

M. le Comte de Danois me mande ce

soir, qu'il renverra 200 hommes d'infanterie d'augmentation. Si mon poste étoit absolument en état, comme j'espère qu'il le sera, je n'y craindrai rien; mais en attendant j'espère n'y être point forcé, et donner le temps aux autres garnisons de venir à mon secours.

*L^e Comte D'ARGENSON au Maréchal
DE SAXE.*

A Versailles, le 28 novembre 1746.

Sur les plaintes qui ont, Monsieur, été portées au Roi par les Députés des Etats de Brabant, à l'occasion des demandes exhorbitantes que font aux Magistrats des villes les Officiers-Généraux qui y sont employés, je leur ai fait, par ordre de S. M. la réponse, dont je joins ici copie, afin que vous soyez informé de ce qu'elle contient; vous y verrez qu'elle a décidé que le règlement que vous avez fait l'année dernière pour le quartier-d'hiver, subsistera cette année pour ce qui concerne le traitement des Officiers-Généraux et de l'Etat-Major dans les places conquises des Pays-Bas, ayant pourvu à celui des Officiers particuliers de ses troupes par un règlement séparé; j'écris en conformité à MM. de Sichelles et de Lucé, pour qu'ils tiennent la main, chacun dans son département, en ce qui est en cela des intentions de S. M.

*Le Comte d'ARCEYSON à MM. les
Députés des États de Brabant.*

Le 28 novembre 1746.

MESSIEURS,

J'ai rendu compte au Roi de la lettre que vous m'avez écrite, et des explications que vous demandez sur le traitement que S. M. veut être accordé pendant le présent quartier-d'hiver aux Officiers-Généraux employés dans les places de Brabant nouvellement conquises. S. M. ayant approuvé le règlement qui fut proposé l'année dernière par M. le Maréchal de Saxe, son intention est qu'il continue à servir de règle à leur égard, tant pour le logement, que pour le bois et la lumière, et qu'en y satisfaisant par les villes, elles soient exemptes de leur délivrer aucune autre fourniture, de telle espèce que ce puisse être. Vous devez savoir, Messieurs, qu'il n'est pas permis à des Magistrats, qui n'ont l'administration de leurs revenus que sous l'autorité du Roi, d'acquiescer à aucune des demandes qui pourroient leur être faites, ni même d'en disposer volontairement pour quelque usage que ce soit.

M. de Séchelles est chargé de tenir la main à l'exécution de ce règlement, et s'il y survenoit quelque difficulté, ce seroit à lui que vous devriez adresser les représentations que vous auriez à faire.

*Le Comte DE SAINT - GERMAIN au
Maréchal DE SAXE.*

▲ Louvain , le 4 octobre 1746.

MONSIEUR,

Les travaux que j'ai fait faire à Louvain sont sur leur fin, et auront coûté aux environs de 12,000 liv. ; j'aurai l'honneur de vous envoyer l'état de la dépense et le plan de ces ouvrages, qui vous en donnera une idée plus nette que tout ce que je pourrois avoir l'honneur de vous marquer. Je compte que Louvain pourra se soutenir une douzaine de jours contre de grands efforts, pourvu qu'il ne soit pas tourné ; et pour l'empêcher depuis ici jusqu'à Malines, outre les inondations que je ferai sur les bords de la Dille, qui sont déjà fort mauvais, j'ai trouvé le moyen par deux écluses qui sont dans la ville, de jeter la Dille sur la droite à un quart de lieue au-delà de son lit naturel, et il ne me paroît pas que l'on puisse surmonter toutes ces difficultés en hiver. La partie au-dessus de Louvain, en remontant la Dille, n'est pas si aisée à rendre impraticable ; mais je compte cependant de forcer les ennemis de passer cette rivière deux lieues au-dessus de Louvain, s'ils vouloient le tenter, et cela me donnera tout

le temps de me retirer, en profitant des trois petites rivières de la Tervuren, d'Aliberg et de l'Asne.

Je joins ici l'état des quartiers des ennemis tel qu'il étoit le 29; mais il a été un peu changé, parce que les troupes légères ont dû se retirer dans les bourgs et villes.

Vous verrez, Monseigneur, qu'ils n'ont point établi de quartiers en-deçà des deux Getes : le plus près de moi est St.-Trond. Ils ont rompu tous les ponts des petites rivières, de sorte qu'on ne peut guères venir à eux que par la chaussée; ils tiennent une grand-garde à Haguedover, une liene au-delà de Tirlemont, qui envoie tous les jours, mais à différentes heures, des patrouilles à Tirlemont, et ils ont quinze hussards à Diest, qui sont presque toujours à cheval. Leurs patrouilles ont défense de tirer sur les nôtres, et M. de Trips m'a prié d'ordonner la même chose, afin d'éviter la petite guerre. Sans m'engager à rien, je reste tranquille, parce que je ne puis rien faire de considérable, et je crois qu'il seroit inutile de courir après 4 ou 5 hussards qui courent le pays entre les deux Getes. nous y aurions plus de perte que de profit, et d'ailleurs cela nous priveroit des secours que nous tirons encore du quartier de Tirlemont. Je crois que je pourrois enlever la grand-garde qui est à Haguedover, mais comme il n'y a jamais guère que quinze hussards, le reste courant le pays, je n'ai pas cru que cela en valût la peine, et j'at-

tends qu'ils venissent un peu plus la grossir et se plus apprivoiser.

Je ne puis assez vous remercier, Monseigneur, du témoignage avantageux que vous avez bien voulu rendre de moi : j'en suis pénétré de la plus vive reconnoissance, et personne ne vous est certainement plus respectueusement dévoué que moi ; j'ose vous prier de vouloir bien vous intéresser à ma fortune : je n'oublierai rien pour mériter votre haute protection. Il y a deux ans et quelques mois que je fus fait Lieutenant-Général, j'ai servi en cette qualité en Allemagne avec les armées de France, et je l'étois, que la plupart de nos Maréchaux-de-Camp étoient encore Brigadiers. J'ai eu en Alsace à mes ordres les plus vieux de ce grade : j'étois Maréchal-de-Camp, et ils étoient Brigadiers ; il m'est bien dur d'avoir fait une si grande chute, et je ne puis m'y accoutumer ; ce qui me chagrine le plus, c'est que la moitié de l'Allemagne me le reproche tous les jours, et M. de Trips, entr'autres, qui n'étoit que Général-Major, que j'étois depuis long-temps Lieutenant-Général, m'en fait faire souvent des railleries.

*Le Comte d'ARCEY au Maréchal
DE SAXE.*

A Versailles, le 25 décembre 1746.

Vous êtes informé, Monsieur, du bruit qui court depuis quelque temps dans les

Pays-Bas , que les ennemis ont formé un projet contre quelques-uns de nos quartiers. Jusqu'ici on ne pouvoit y donner une certaine confiance , ne voyant aucuns préparatifs , ni dispositions de leur part , qui semblaient annoncer une entreprise considérable.

Cependant , ayant reçu deux lettres consécutives de M. le Comte d'Etrées , qui me confirment la durée et l'augmentation de ces bruits , ainsi que de plusieurs Officiers-Généraux , qui commandent dans les différentes places de cette frontière , j'ai cru en devoir rendre compte au Roi , et prendre ses ordres à ce sujet.

Quoique S. M. n'ajoute pas une foi bien entière à ce qui se publie sur cela en Flandre , elle a cependant jugé qu'il étoit de la prudence de ne le pas négliger absolument , et elle a particulièrement fait attention à la réflexion contenue dans une des lettres de M. le Comte d'Etrées , qui observe que , dans le cas d'une entreprise de la part des ennemis , qu'on peut supposer devoir être sur Louvain et Malines , l'on peut présumer qu'ils songeroient peut-être à séparer nos quartiers , en portant sur Namur un corps qu'ils tireroient du Luxembourg , pour masquer cette place et contenir les autres garnisons voisines , pendant qu'ils feroient , avec des forces supérieures , leur expédition de Louvain , M. le Comte d'Etrées propose , dans ces circonstances , de faire avancer dans le Hainaut et Comté de Namur un certain

nombre de bataillons , qu'on pourroit porter jusqu'à douze , et qui seroient tirés de la frontière de Champagne et des Evêchés , afin d'assembler dans cette partie un corps assez considérable , pour arrêter les projets de l'ennemi , ou pour s'y opposer avec plus de forces ; mais S. M. ne veut prendre aucune résolution à ce sujet que suivant vos lumières et par votre avis.

Cependant , pour accélérer ce mouvement , en cas qu'il vous parût nécessaire , j'ai fait un projet d'état que je vous envoie , et je vais faire dresser les ordres en conséquence , pour ne pas différer d'un instant ce mouvement , si par la réponse que vous me ferez par mon courier , vous me marquez qu'il convient de l'exécuter.

Vous sentez comme moi , Monsieur , que ce déplacement ne peut que causer du dérangement à la réparation de ces régimens ; mais cependant si votre sentiment étoit que l'importance de l'objet dût l'emporter , S. M. passera pardessus cette considération , et elle se conformera en tout à ce que vous croirez le plus avantageux à son service , et le plus propre à prévenir les desseins des ennemis.

Vous devez croire que S. M. attend votre retour avec impatience , et je vous supplie d'être persuadé que je n'en ai pas moins de vous renouveler les assurances du sincère et parfait attachement , etc.

*Régimens qu'on propose de faire marcher
vers le Hainaut et Comté de Namur.*

NOMS DES RÉGIMENS.	LIEUX D'OU ON LES TIRE.	Troupes qui resteront dans les places, ou qui rem- placeront celles qui en partent.
BAT.		INF. MIL. CAV.
Fleuri	1 Rocroi	Bataillon de Mortagne, mil. venant de Charleville. . . $\frac{2}{2}$
Enghien	2 Mézières et Charleville.	Batail. d'Alençon, mil. 1 Bataillon de Mortagne, mil. $\frac{1}{2}$
Royal-Corse. 1	Sedan	Lorraine 1 Lille, mil. 1 Valenciennes, mil. 1
Bassigni. . . .	1 Stenai. . . .	D'Heudicourt, cav. 2
Bourbon. . . .	2 Longwi. . . .	Le 2e. bataillon de Ségur, venant de Metz. 1 Condé, cav. 2
		2e. de Champagne. 1 2e. de Royal-Suédois 1 Chalons. 1 Polereski, hus. . . . 2
Fersen.	1 Metz.	1er. et 3e. de Ségur. 2 Royal-Suédois . . . 3 Pumbeque, artil. 1 Montluçon, } mil. . 3 Atras, } Figeac, } Orléans, drag. . . . 5
La Marche . . .	1 Sarre-Louis.	Sulins, } Tarare, } mil. . . . 3 Autun, } Colonel-gén. drag. 5
La Mark. . . .	3 Verdun . . .	La Fère 1 Ornaus, mil. 1 Chabo, cav. 4
12 bataillons.		

Ces troupes seront reparties ;

S A V O I R :

3 bataillons à Namur.

2 à Charleroi.

4 à Givet et Charlemont.

3 à Philippeville et Mariembourg.

12 bataillons.

- On prévientra M. de Fimarcon de l'arrivée de ces troupes , et qu'il en pourra disposer lorsqu'il le jugera à propos , en les demandant aux Commandans des places où elles se trouveront , auxquels il sera écrit en conformité.

On en prévientra aussi M. le Comte d'Etrées.

*Le Maréchal DE SAXE au Comte
D'ARCESEN.*

A Chambord , le 26 décembre 1746, à 5 heures
après-midi.

- Le courrier, Monsieur, que vous m'avez dépêché, m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier. Je ne puis qu'approuver le projet d'arrangement pour les bataillons que vous avez intention de faire marcher ; mais je crois qu'il faut en suspendre l'exécution, jusqu'à ce que l'on puisse juger par des mouvemens, de l'intention des ennemis. Vous connoissez, Mon-

sieur, les précautions de M. le Comte d'Étrées, qui, quoique louables, tournent souvent en inquiétudes funestes au rétablissement des troupes et à leur conservation.

Il auroit été à désirer que les Pays-Bas fussent restés plus garnis de troupes ; mais la foiblesse où nous nous trouvons, ne doit pas nous engager à nous ruiner par des inquiétudes prématurées ; je dirai plus, j'ai laissé des ordres en conséquence, et si les ennemis levoient tous leurs quartiers pour prendre Louvain, et que nous ne puissions nous y opposer à temps, il faudroit l'évacuer : ils se ruineroient dans cette expédition, ne pourroient soutenir Louvain, faute de subsistances, et s'ils faisoient la faute d'y laisser des troupes, nous les y prendrions dans le moment que leur armée s'en seroit retirée, et il est impossible qu'elle puisse y subsister ; de manière que, pourvu que M. de St.-Germain ne s'y laisse pas surprendre et enlever, nous devrions payer les ennemis pour qu'ils voulussent tenter cette entreprise.

Je n'en dirai pas de même sur Anvers, quoiqu'il y aie de grandes difficultés ; cette place peut s'emporter par un débarquement sur le quai, et ce seroit une affaire d'en chasser les ennemis ; il y a une bonne et forte garnison ; la citadelle d'ailleurs tiendrait toujours, et nous fourniroit les moyens d'y rentrer, ainsi mes inquiétudes sur cette place ne sont que très-légères.

J'ajouterai à ce qui est dit ci-dessus,

que les ennemis n'ont aucun magasin dans les quartiers qui avoisinent la frontière de nos troupes : il s'en commence un à Maestricht , qui est encore de très-peu de conséquence , et les entrepreneurs viennent de faire banqueroute.

Voilà le vrai état des choses , Monsieur , et je crois pouvoir vous conseiller de ne faire faire aucun mouvement à nos troupes ; je crois que les ennemis sont plus occupés de rassembler une armée pour la campagne prochaine , que de nous troubler dans nos quartiers-d'hiver.

Vous m'avez renvoyé M. de Lowendal avec une lettre-de-change à vue ; vous savez bien , Monsieur , que je n'ai point de fonds ; je l'ai cependant acceptée , au risque de faire banqueroute , pour ne le point mettre de mauvaise humeur ; j'ai consenti d'aller le voir à la Ferté , d'où je partirai le 30 , et arriverai le même soir à Paris , où je resterai *incognito* jusqu'au 2 du prochain , pour éviter les folies du jour de l'an. Je vous prie de ne pas abuser de la confiance que je prends la liberté de vous faire ; mais je vous dois compte de ma conduite,

Recevez avec bonté les assurances de mon attachement pour la fin de cette année , ainsi que pour le commencement de l'autre.

J'ai l'honneur , etc.

Fin du Tome troisième.

575714





